

L'Exécuteur [127]

– Le pacte du New Jersey

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LE PACTE DU NEW JERSEY

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LE PACTE DU NEW JERSEY

CHAPITRE PREMIER

Carlo Androsi parlait vivement au téléphone tout en pianotant frénétiquement sur son bureau avec ses doigts manucurés.

— Écoute bien, Max, je peux pas t'en dire trop sur cette ligne, on est peut-être sur écoute. Je veux que tu saches qu'il y a un sale fouineur qui est en train de mettre son nez dans nos poubelles et je veux que...

— Tu peux au moins me dire de qui il s'agit, coupa son correspondant d'une voix impatiente.

Les mâchoires d'Androsi se crispèrent.

— J'en sais rien encore. J'ai eu...

— Merde ! T'en sais rien et tu viens m'alarmer comme si t'avais le feu au cul. Qu'est-ce qui se passe, Carlo ?

— Il se passe ce que je viens de te dire. J'ai reçu un appel d'un gars de New York qui est bien au courant de ce qu'ils décident là-bas. Il m'a dit que quelqu'un allait débarquer ici pour renifler l'odeur de notre cuisine et qu'il fallait faire gaffe. Peut-être même qu'il est déjà arrivé. Tu comprends ?

— Ouais. Tu devrais peut-être mieux t'informer.

— C'est ce que je vais faire. En attendant, faut qu'on fasse tous gaffe à ce qu'on fait et à ce qu'on dit. On ne ferme pas les portes, on laisse les curieux mater chez nous mais on s'arrange pour qu'ils ne voient rien. O.K. ?

— Bon, tiens-moi au courant dès que tu as du nouveau, soupira le correspondant. J'espère qu'on t'a filé un tuyau bidon, Carlo.

— Je voudrais bien, mais j'y crois pas trop. T'avertis tes amis, hein !

— O.K. On ne sait jamais.

Androsi raccrocha en songeant que Max n'était pas trop convaincu du danger. Pourtant, son informateur ne lui avait jamais fait parvenir de faux renseignements. Il était grassement payé pour avertir Androsi dès qu'il se passait un événement pouvant lui créer des soucis.

Les bureaux du businessman véreux étaient situés au dixième étage d'un building moderne de Trenton, la capitale du New Jersey. C'était de là qu'il dirigeait toutes ses magouilles et ordonnait parfois la mise à sac de sociétés concurrentes par l'intermédiaire de ses associés

mafieux.

Carlo Androsi n'était pas lui-même un mafioso. Il n'en côtoyait pas moins et très couramment la vermine de luxe qui s'était installée depuis quelque temps dans le New Jersey. Un grand projet était en cours d'accomplissement dans « l'État-jardin » de la côte Est. Il ne savait pas exactement quels en étaient les ressorts secrets, mais il comprenait qu'il s'agissait d'un coup énorme, capable en tout cas de rapporter des tonnes de gros pognon facile à gagner et sans trop de risques. Androsi avait des dents suffisamment longues pour rayer le parquet et des mains aux doigts avides de se refermer sur les affaires bien juteuses.

Il voulait être dans le coup, il faisait tout ce qu'il fallait pour ça, jouant la carte de l'amitié indéfectible avec la racaille de la *Cosa Nostra* tout en restant d'une prudence extrême. Il était l'image même de l'homme d'affaires avisé, intelligent et instinctif avec, de surcroît, des connaissances réelles en matière d'économie et de finances. Cela pour les apparences. Ses connaissances en profondeur lui permettaient surtout de spolier, d'accaparer, d'escroquer, et bien souvent d'anéantir les espoirs d'hommes d'affaires honnêtes qui avaient eu le tort de conclure des marchés avec lui.

Son âme, sans aucun doute, était aussi sombre sinon plus que celle des voyous de la mafia, des tueurs pour qui supprimer une vie humaine n'est rien d'autre qu'une simple formalité assortie d'une rémunération occulte. Il avait sur la conscience bon nombre d'éliminations rapides de rivaux dont il avait commandité l'action auprès de ses fameux « associés ».

Il se frotta délicatement les paupières, porta à ses lèvres une tasse de café presque froid et il se préparait à appeler hargneusement sa secrétaire quand la voix de celle-ci le précéda dans l'interphone :

— Monsieur Androsi... On vous demande à la réception, il paraît que c'est urgent.

— Qui me demande ? grogna-t-il.

— Un monsieur, il dit qu'il est envoyé par monsieur Sam.

Bon, il ne pouvait s'agir que de Sam Disraeli. Androsi se racla la gorge puis cracha :

— Faites-le entrer.

Immédiatement après, il enfonça une autre touche de l'interphone :

— Tu es là ? lança-t-il précipitamment.

— Ouais, renvoya presque aussitôt une voix rocailleuse, vous avez besoin de quelque chose, patron ?

— Pas maintenant. Mais bouge pas, hein ?

Il avait tenu à vérifier que le garde du corps prêté par ses *amici* était bien en place. Puis il se rongea un ongle tout en se demandant pour quelle raison Sam lui envoyait un de ses connards de contrôleurs, car

ça ne pouvait être que ça. Des gus qui venaient de temps en temps discuter avec les membres éparpillés de l'Organisation, reniflant partout en quête d'opérations irrégulières. Androsi, lui, n'était pas un membre de *Cosa Nostra*. Et il allait le dire clairement à cet emmerdeur.

Lorsque la porte capitonnée s'ouvrit, il se composa un visage sévère, détailla l'arrivant. Un grand type habillé élégamment d'un costard coûteux, portant des lunettes à verres fumés et une chevalière au majeur de la main gauche.

Instinctivement, Androsi sut qu'il n'avait pas affaire à un contrôleur de Sam Disraeli. Ce type n'avait rien à voir avec eux. Il marchait avec aisance, avec une souplesse un peu inquiétante, presque comme les grands fauves. Il avait aussi la froideur de ceux qui sont habitués à tuer sans sourciller et une détermination décontractée. Merde, qui pouvait être ce grand mec sapé comme un dandy ?

— À qui ai-je l'honneur ? s'enquit-il d'une voix qu'il voulut rendre aimable.

— Androsi, c'est bien vous ? renvoya l'intrus d'un ton glacial.

— Je suis assis derrière le bureau de Carlo Androsi et ce bureau est bien le mien, oui. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Le visiteur s'assit d'une fesse sur l'accoudoir d'un fauteuil pour observer le maître des lieux. Celui-ci ne voyait pas ses yeux cachés derrière les verres teintés et cela le mettait mal à l'aise.

— Qu'est-ce que je peux faire pour un ami de Sam ? insista-t-il.

L'autre répondit sans le regarder, semblant se concentrer sur un point imaginaire au milieu du mur :

— Êtes-vous sûr que tout se passe bien chez vous, Carlo ?

Androsi mit deux secondes avant de répliquer :

— Pourquoi ? Il y aurait quelque chose qui cloche ?

— C'est à vous de me répondre.

Il affichait une mine décontractée mais au fond de lui-même une anxiété spontanée le tenaillait face à ce type énigmatique qui n'était sûrement pas venu discuter tranquillement avec lui. Et aussi il avait envie de lui dire d'ôter ses fesses de son fauteuil et d'aller se faire foutre, mais une crainte subite le retint. Il comprenait le sens de la question qui venait de lui être posée. Quelque chose grinçait dans les affaires en cours. Il y avait un os quelque part et on venait lui demander des comptes.

Maintenant, il en était sûr, ce gus était un tueur. Il émanait de lui une sorte d'aura funèbre qui tétanisait Carlo, lui figeait la face dans un rictus bizarre et n'allait sûrement pas tarder à lui filer la colique. Pourtant toutes ses affaires étaient en ordre, du moins vis-à-vis de ses amis de l'Organisation. Ouais... enfin, c'était pas si clair que ça. Il avait parfois détourné quelques marchés pour éviter d'avoir à leur

payer de grosses ristournes et il s'était employé à espionner des *amici* parmi les plus importants dans les affaires en cours, afin de savoir aussi exactement que possible ce qu'ils tripataillaient avec ces types du gouvernement.

Par ailleurs, il était au courant d'une opération qui s'était déroulée trois semaines plus tôt et dont la seule évocation lui donnait la chair de poule. Pour implanter le nouveau business, on n'avait pas hésité à supprimer le *capo* en titre du New Jersey, Tony « Thompson » DaGusta après lui avoir fait subir un interrogatoire pendant toute une nuit dans un abattoir de Bridgewater. Un interrogatoire au cours duquel il avait été progressivement transformé en « turkey », en un morceau de viande sanguinolante, jusqu'à ce qu'il confie à ses bourreaux les noms de tous ceux qui appartenaient de près ou de loin à la « famille régnante ». Ensuite, son corps avait été jeté dans une décharge publique et il y avait eu une « purge » rapide dans le milieu, dans le plus pur style des années trente.

L'affaire avait été racontée à Androsi par un petit mafioso qu'il connaissait depuis des années et qui avait réussi à se mettre au vert juste avant le carnage.

Il se força à afficher un masque impénétrable, fixa son visiteur et questionna d'un ton neutre :

— Je ne comprends pas bien votre question.

— Ça viendra. Sonnez le porte-flingue qui attend à l'autre bout de l'étage.

— Vous voulez que...

— Oui. Faites-le maintenant.

— Mais pourquoi ? grinça Androsi.

— Ça vous permettra de mieux comprendre la situation.

Il soupira, avança un doigt vers l'interphone et grogna :

— J'espère que vous savez ce que vous faites.

— Sans aucun doute.

Le doigt manucuré actionna la touche de l'appareil. Finalement, Carlo pensa que c'était mieux ainsi. La présence de son garde du corps lui permettrait de reprendre de l'assurance en face de ce connard arrogant et énigmatique.

— Bud ! Arrive tout de suite.

Moins de dix secondes s'écoulèrent avant qu'un homme aux épaules énormes fasse son apparition dans la pièce. Le mastodonte avait de petits yeux méfiants et vifs qu'il darda aussitôt sur le visiteur.

— Votre chien de garde n'a pas l'air très éveillé, Carlo.

— Ne dites pas n'importe quoi, il est parmi les meilleurs de toute la côte.

Un petit ricanement atteignit Androsi dans sa dignité et le molosse fronça les sourcils.

— Ça m'étonnerait. Sors ton calibre, dit alors le grand type élégant d'une voix qui parut sortir d'un haut-parleur.

— Quoi ? fit le mastodonte, le front soudain barré de grosses rides.

— Tu as très bien compris.

— Pourquoi voulez-vous que je le sorte ?

Ses yeux soupçonneux se fixaient alternativement sur son patron et sur son hôte.

— Parce que je vais te liquider. Prends ta chance, tu as deux secondes.

D'un coup, Androsi eut la sensation qu'une main glacée lui étreignait la nuque. Ce gus était fou. Pourquoi venait-il le provoquer comme ça, chez lui et sans la moindre raison valable ?

La main de Bud s'était approchée de l'ouverture de sa veste et se contractait spasmodiquement. Le visiteur, lui, n'avait encore fait aucun mouvement ; il demeurait figé dans une immobilité totale, en équilibre sur le bras du fauteuil.

— Bon Dieu ! Arrêtez cette comédie grotesque, lança Androsi d'une voix étranglée. Vous...

Il n'eut pas le temps de poursuivre. L'immense Bud avait compris, lui, qu'il ne s'agissait pas d'une comédie. Son instinct quasi animal avait déclenché en lui un réflexe de survie. Sa main plongea à une vitesse fulgurante sous sa veste et en ressortit aussi rapidement, armée d'un revolver .38 Spécial à canon court.

À moins de trois mètres de là, le grand givré fit un mouvement à peine perceptible et un flingue sinistre jaillit dans sa main, un flingue au canon bulbeux qui émit aussitôt une petite toux rauque. Bud n'avait pas encore fini de pointer son arme quand son front s'auréola d'un petit trou tout rond et tout rouge tandis que l'arrière de son crâne se disloquait et que sa cervelle jaillissait dans une petite explosion silencieuse.

Les yeux exorbités, incapable de la moindre réaction, Carlo Androsi contemplait l'affreux spectacle qui venait de se produire sous son regard. À quelques mètres de là, un mur avait été aspergé par l'ignoble projection. Plusieurs filets de sang s'écoulaient de la blessure frontale de Bud dont les genoux commencèrent à ployer. Puis l'énorme corps s'affaissa et s'avachit mollement sur l'épaisse moquette du bureau.

— Mais... mais..., bégaya l'homme d'affaires dévoyé. Pour... Pourquoi ?

Un élancement douloureux lui martyrisait le ventre et il sentait ses jambes se dérober. Bon Dieu, ce qui venait de se passer n'était pas vrai ! Il ne pouvait s'agir que d'un cauchemar dont il allait vite fait se sortir ! Sa tête était en ébullition, ses oreilles sifflaient et un ignoble mal de ventre commençait à lui tordre les boyaux.

Il eut un regard atterré vers le cadavre de son garde du corps, battit

plusieurs fois des paupières pour tenter de dissiper ce qu'il prenait encore pour une hallucination morbide. Mais l'image abominable s'incrustait en lui, lui faisant perdre tous ses moyens. Et le grand salaud, à présent, s'approchait de lui comme un cauchemar vivant, son flingue prolongé par un gros silencieux pointé sur lui.

Les jambes de Carlo eurent une faiblesse, lâchèrent brusquement et il se retrouva à genoux sur la moquette. Puis il éprouva la sensation brûlante du canon qui s'appuyait sur sa joue. Alors, du fin fond de sa terreur, il s'entendit implorer pitié d'une voix suppliante, misérable.

— Relève-toi, gronda le grand salaud. Dépêche-toi ou tu y passes aussi.

Androsi souffla, prit appui sur son bureau pour se remettre debout et y parvint maladroitement.

— Vous... vous n'êtes pas envoyé par Sam, hein ? réussit-il à articuler.

— Non. Je ne suis pas un ami de Sam. Tu dois te douter d'où je viens ?

— Bon sang, je voudrais comprendre...

— Fais un effort.

Le gros silencieux noir s'était décollé de sa joue. Il en fixa l'extrémité sinistre, essaya ensuite de distinguer les yeux abrités derrière les lunettes de soleil. Il parvint à contrôler un peu sa respiration et un éclair de lucidité jaillit en lui.

— DaGusta ! couina-t-il soudain. Vous êtes là pour ce qui s'est passé !...

— C'est ça, tu as trouvé, répliqua la voix impersonnelle. Tony DaGusta avait des amis à New York. Toi et tes amis avez eu tort de l'oublier.

— Mais ces gens-là ne sont pas mes amis ! Je suis un homme d'affaires honnête et...

Un rire lugubre glaça Androsi.

— Je connais ton honnêteté. Je sais aussi exactement quelles sont tes attaches avec les ordures qui ont liquidé Tony et toute sa famille. Je sais également qu'on t'a averti que j'allais venir régler des comptes. Dis-toi que je ne suis pas seul. L'heure des comptes a sonné, Carlo. Pour toi et tes potes. Passe-leur le message.

Le lugubre visiteur eut encore un bref regard méprisant pour Androsi puis rengaina son arme, pivota sur les talons et quitta la pièce sans ajouter un mot.

Le businessman entendit le bref chuintement de la porte capitonnée qui se refermait tandis que ses oreilles sifflaient. Comment une telle chose avait-elle pu se produire ? Et pourquoi les « amis » de Tony « Thompson » DaGusta s'en prenaient-ils à lui alors qu'il n'avait jamais participé de près ou de loin à cette boucherie ?

Il eut le réflexe instinctif de décrocher son téléphone pour appeler ses associés mais se ravisa. La ligne était sans doute sur écoute. Ces fumeurs y avaient sûrement pensé. Le cœur battant comme un tambour, il s'efforça de faire le point, logiquement, froidement. Mais ce n'était guère facile. Jamais encore il n'avait été personnellement confronté à un danger physique. C'était la très, très grosse tuile.

Il réfléchit ensuite que s'il était encore en vie, c'était simplement parce qu'on attendait une réaction de sa part. Ce salaud voulait qu'il avertisse les autres de ce qui venait de se passer. Il le lui avait d'ailleurs dit. Mais Carlo ne se laisserait pas piéger en téléphonant. Le plus urgent était de se protéger contre un autre coup pourri ordonné depuis New York. Et pour cela, il n'y avait qu'une solution réaliste. La merde venait de ses associés, c'était donc à eux d'assurer sa sauvegarde.

Qui d'autre pouvait le protéger ? Les flics ? Sûrement pas. Ces rouleurs en uniformes étaient aussi inefficaces que leurs paroles rassurantes, sauf quand il s'agissait d'emmerder le monde. Et Carlo ne tenait surtout pas à ce que la flicaille mette le nez dans ses affaires.

Il respira plusieurs fois profondément pour retrouver son calme et entreprit de tirer l'énorme corps de Bud dans un cabinet de toilettes contigu à son bureau. Il lui fallut près de cinq minutes pour y parvenir, puis il passa une éponge sur le mur souillé par la projection de matière cervicale, grimaçant, au bord de la nausée. Enfin, il sortit en verrouillant la porte capitonnée derrière.

Ses associés devraient se charger d'évacuer le cadavre dégueulasse. À eux la corvée de leurs propres ordures.

CHAPITRE II

Mack Bolan observa attentivement la sortie précipitée de Carlo Androsi, et il eut un petit rictus de satisfaction. Le pourri réagissait comme il l'avait souhaité et il n'y avait plus qu'à lui filer le train.

En lui rendant cette visite brutale, il n'avait pas seulement tenté un coup de bluff. Depuis trois jours qu'il était arrivé dans le New Jersey, l'Exécuteur avait étudié tout à loisir la racaille qui gravitait à la périphérie de la nouvelle combine mafieuse. Il avait ainsi identifié bon nombre de pions d'une relative importance, observé leurs agissements et analysé leur comportement.

Carlo Androsi lui avait paru le plus facile à manipuler. Il ne s'agissait pas de considérer l'ordure affairiste comme quelqu'un de particulièrement naïf, bien au contraire, car ce dernier était le machiavélisme personnifié, et Bolan savait qu'il fallait agir avec précaution. Il n'avait pas non plus abattu son garde du corps gratuitement, encore moins par un quelconque plaisir. Il avait tenu à démontrer clairement à l'homme d'affaires qu'il ne s'agissait pas d'une simple menace mais bien d'un règlement de comptes. Et Bud Sangrini n'était pas autre chose qu'un tueur de la *Cosa Nostra* qu'il suffisait d'activer sur un simple claquement de doigts, un primitif pour qui appuyer sur la détente d'un revolver constituait la principale raison d'être.

La veille, Bolan avait établi une écoute sur les deux lignes téléphoniques d'Androsi. Avec la technologie mise à sa disposition, cela n'avait pas été difficile : un simple bogue fixé dans un boîtier de connexion et fonctionnant par induction magnétique. La mise en place n'avait duré que quelques secondes.

C'était ainsi qu'il avait appris qu'un « fouineur » était délégué depuis New York, et il avait décidé de se faire passer pour le personnage, pour quelques instants. D'après ce qu'il avait écouté de la conversation, le type pouvait être envoyé par Ange Castellano, le nouveau grand maître de la *Cosa Nostra*. Il ne connaissait que son prénom : Joss, et encore n'était-ce sans doute qu'un pseudo. Mais il existait réellement et l'Exécuteur le trouverait sûrement sur sa route

dans les heures à venir.

Ce que désirait Mack Bolan, c'était arriver à portée des gros requins nouvellement implantés dans l'État du New Jersey, les éliminer un à un ou si possible en bloc, mais aussi et surtout récupérer un homme en difficulté. Un ami de Harold Brognola, le Numéro Un du Justice Department US.

Le véhicule de Carlo Androsi, une Cadillac bleu foncé, avait jailli du parking de l'immeuble, s'incrystant rapidement dans une circulation matinale assez fluide. Bolan se tenait au volant d'une Ford grise très anodine. Il embraya doucement pour se glisser à son tour dans les files de voitures, laissant un intervalle de trois véhicules avant son gibier.

Carlo avait pris la direction de l'est, sa conduite était nerveuse, saccadée. Au bout de deux minutes, l'Exécuteur vit la caisse bleue s'insérer sur une bretelle de raccordement avec l'Interstate Highway 195. Toujours vers l'est, donc. Si l'affairiste de la mafia poursuivait ainsi, il n'allait pas tarder à se retrouver en rase campagne. Bolan n'avait encore nulle idée de ce qu'il allait trouver au bout du voyage, mais s'il devait blitzer la mafia, il préférerait que cela se fasse en dehors d'une agglomération.

Tout en conduisant, il se demanda pourquoi les gros combinards avaient choisi Trenton pour développer leur nouveau projet. Peut-être à cause de la tranquillité de l'endroit et aussi pour sa position géographique. La capitale du New Jersey se situe à peu près à mi-chemin entre New York, Atlantic City et Philadelphie. Elle possède un aéroport national et, pour les vols internationaux, La Guardia Airport n'est qu'à quatre-vingts kilomètres par la route. Oui, tout compte fait, c'était une idée astucieuse pour l'Organisation de choisir Trenton.

Bolan avait entendu dire qu'il s'y déroulait une grosse opération occulte dans le domaine de l'économie politique. Il avait échangé à ce sujet quelques informations avec Harold Brognola lorsque ce dernier lui avait parlé de John Barnowsky, un spécialiste en économie et en haute finance, qui était considéré comme un des plus grands cerveaux du siècle en la matière.

Barnowsky avait disparu de la scène américaine depuis une douzaine de jours, peu de temps après le massacre de la famille DaGusta, et la dernière fois qu'il avait donné de ses nouvelles, c'était depuis Atlantic City.

Atlantic City ! La nouvelle capitale internationale du jeu, presque entièrement aux mains des *amici*...

John Barnowsky était depuis quelque temps en relation avec un ami de Carlo Androsi, un certain Rudy Arrington qui l'avait pressenti comme conseiller dans le cadre d'un gros projet de financement pour la construction d'un casino géant D'après les récents renseignements de l'Exécuteur, Arrington était un personnage aussi véreux qu'Androsi

et travaillait la main dans la main avec les gros pontes de la mafia.

Quant à Barnowsky, rien a priori ne le prédisposait à faire une fugue, même s'il s'était trouvé confronté aux plaisirs sulfureux des hôtels-casino et des night-clubs d'Atlantic City. Trois jours plus tard, en effet, il devait participer à un congrès international à Chicago. De plus, il avait une fille dont il devait fêter l'anniversaire peu de temps après. Une garden-party avait été prévue, à laquelle étaient invités bon nombre d'amis. Non, l'économiste n'avait sûrement pas fait une fugue.

Bolan, par ailleurs, voyait une triple corrélation entre sa brusque disparition, la venue d'experts en magouilles financières à Trenton, et le récent carnage dont le clan DaGusta avait fait les frais. En plus, son instinct lui assurait qu'il était sur la bonne voie.

Comment les mafiosi s'y étaient-ils pris pour le convaincre de collaborer occultement et de laisser tomber ses affaires en cours ainsi que sa propre fille ? La corruption ? Hal Brognola prétendait que Barnowsky était parfaitement intègre et ne se serait jamais laissé embarquer dans une telle galère. Alors... le chantage, les pressions psychologiques ? Ce n'était pas à exclure, mais une autre hypothèse s'imposait aussi : le kidnapping. Cela paraissait gros, mais l'Exécuteur connaissait trop bien la mentalité des *amici* pour qui tous les moyens sont bons lorsqu'il s'agit d'assouvir leur soif inextinguible de pouvoir et d'argent. Ils avaient bien été, à une certaine époque, jusqu'à organiser l'assassinat d'un Président ; pourquoi hésiteraient-ils donc à séquestrer un ponte de la finance s'ils pouvaient s'en servir pour réaliser d'énormes bénéfices ?

Brognola avait demandé à Bolan de retrouver Barnowsky, si toutefois il en était encore temps. « John n'est pas seulement mon ami, avait expliqué le super-flic de Washington, c'est aussi l'une des principales têtes pensantes de l'économie américaine, un homme sur lequel on compte beaucoup pour sortir les USA de l'actuel enlisement monétaire. »

Il lui avait communiqué des informations sur le contexte au New Jersey, lui avait parlé des rumeurs qui circulaient concernant une immense opération menée à partir de Trenton pour s'accaparer des marchés tant privés que nationaux.

— Pourquoi ne lances-tu pas tes limiers sur ce coup ? lui avait demandé l'Exécuteur.

Hal Brognola avait soupiré tristement :

— Je n'ai aucune preuve, Mack, seulement des bruits que j'ai entendus et qui ne me permettent pas d'agir officiellement. C'est toujours la même histoire... Seulement, en l'occurrence, je sais que tout est manigancé par Ange Castellano.

— Castellano est arrivé à Trenton ?

— Il s'y est rendu plusieurs fois. Tu sais, on le fait surveiller discrètement en permanence. Seulement, une fois sur place, il réussit toujours à effacer sa trace, à croire qu'il se déguise en courant d'air. Tu sais comment ils procèdent.

— Et qui est l'homme qui t'a donné ces infos ?

— Frank Vitali. Il était déjà là-bas la semaine dernière pour préparer la venue d'une délégation d'*amici*. C'est d'ailleurs lui qui a commencé à m'alerter, il y a de cela un bon mois.

Frank Vitali était la dernière taupe fédérale qui avait infiltré l'Organisation en se faisant passer pour un descendant de feu Paul Castellano, un ex-chef de la mafia tué dans une guerre de gang. Le FBI avait pris soin de fabriquer à Frank Vitali une fausse identité, un passé criminel et de solides références dans la hiérarchie mafieuse et il était devenu rapidement un *soto-capo* puis l'un des conseillers particuliers du prétendant au titre de *capo di tutti capi*.

D'après ce qu'il avait compris, l'énorme magouille était déjà en route. Elle avait d'abord été testée à New York pour être ensuite décentralisée dans le New Jersey d'où elle rayonnait sur toute l'Amérique du Nord. Mais l'agent fédéral camouflé en mafioso n'avait pu en dire plus faute d'informations. Castellano était évidemment plus prudent qu'un renard.

— D'accord, je vais jeter un coup d'œil à Trenton, avait répondu Bolan.

À l'issue d'une période d'observation de trois jours, il avait donc choisi Carlo Androsi comme première cible.

À présent, celui-ci filait bon train sur le highway, doublant parfois imprudemment d'autres automobilistes comme s'il avait le feu aux fesses.

Trois minutes plus tard, la Cadillac bleu sombre ralentit assez sèchement pour emprunter une rampe latérale et s'engager sur une route secondaire menant à Holmeson. Mais ce village n'était pas le but final de l'homme d'affaires marron qui dépassa Holmeson en direction du sud, vers la côte atlantique.

Un peu plus loin, le véhicule d'Androsi s'engagea sur une autre route départementale vers Meadowbrook Village, ralentit à l'approche d'une grande prairie boisée puis emprunta une voie secondaire goudronnée qui s'enfonçait dans le bois.

Bolan maintenait une distance suffisante pour éviter de se faire repérer, s'arrêtant parfois, attendant que son gibier ait disparu dans une courbe du chemin. Il passa ainsi devant une maison forestière paraissant inoccupée, continua de rouler prudemment jusqu'à ce qu'il aperçoive la Cadillac bleue à l'arrêt devant la haute grille d'une propriété. Il y eut trois brefs coups de klaxon avant que la grille s'ouvre sur un parc, mue vraisemblablement par un mécanisme

électrique depuis l'intérieur.

Il eut le temps d'observer un homme qui se penchait vers la Cadillac avant qu'elle pénètre dans le parc et qu'elle disparaisse au bout d'une allée.

Le terminus d'une première ramification qui pouvait permettre à l'Exécuteur de plonger dans le chaudron où l'on concoctait la potion diabolique.

Il fit doucement marche arrière, réalisa une manœuvre pour reprendre le chemin qu'il avait déjà emprunté et se retrouva bientôt à l'amorce de la route départementale. Là, il immobilisa la Ford et déplaça une carte routière à grande échelle qu'il examina. Une minute plus tard, il avait la topographie des lieux en tête. La route contournait le bois avant de se tendre vers Whitesville en ligne droite, à moins d'un kilomètre d'une clairière.

Ce fut cette direction qu'il choisit pour effectuer son approche. La clairière était accessible par un chemin de terre et bordait l'arrière de la propriété. Celle-ci ne comportait qu'un simple muret en pierre laissant une visibilité parfaite de l'endroit.

Bolan stoppa la Ford à l'abri des arbres, sortit du coffre une petite valise contenant divers matériels, ainsi qu'un fusil d'assaut Ruger de calibre .223 équipé d'un télescope de visée, et disposa le tout derrière un petit monticule de terre. Après avoir fixé sur un trépied un tube noir de près d'un mètre de longueur qu'il braqua sur la maison, il vérifia le fusil d'assaut, y engagea un chargeur de trente cartouches et commença l'examen de la demeure. Il en était séparé par environ trois cents mètres et pouvait observer la totalité de l'arrière de la grande maison bordée par le parc qui l'enserrait sur les quatre côtés. Ce dernier était lui-même prolongé par un terrain de minigolf à la pelouse impeccablement tenue.

Deux types y déambulaient, fumant et discutant. Visiblement des gardes, des porte-flingues chargés de veiller à la sécurité.

S'agissait-il d'une place-forte ? Peut-être. Pourtant, Bolan ne distinguait rien d'autre que ces deux silhouettes nonchalantes. De sa position, il pouvait également voir un parking où stationnaient six voitures, y compris la Cadillac de Carlo Androsi.

Le tube qu'il avait pointé sur la propriété était un canon acoustique, un système d'écoute à distance hypersensible, capable de capter le bruit d'une mouche à cinq cents mètres. L'ennui, c'est que les occupants de la maison y restaient calfeutrés et que l'appareil, malgré ses performances techniques, ne pouvait lui permettre d'entendre ce qui se disait de l'autre côté des murs épais.

Combien pouvait-il y avoir d'occupants à l'intérieur ? D'après le nombre de véhicules, au moins une demi-douzaine. Et, malgré la douce température de la matinée, aucun d'eux ne semblait vouloir

prendre l'air.

Il fallait donc d'abord les faire sortir. Les obliger à quitter leur blockhaus, en douceur.

Nerveusement, Carlo Androsi marchait de long en large dans le petit salon où on le faisait attendre, sous le regard impavide d'un gorille de service. Dès son arrivée, on avait commencé par le regarder avec suspicion, on l'avait fouillé pour vérifier s'il ne cachait pas une arme sur lui et on l'avait traité comme s'il était un moins-que-rien. « M. Disraeli est en rendez-vous », lui avait-on répondu lorsqu'il avait demandé à voir le maître des lieux.

En rendez-vous, tu parles ! Il devait plutôt être en train de sauter une pouffiasse dans une chambre de la grande baraque décorée comme un lupanar. Carlo connaissait assez bien Samuel Disraeli, un des *cadres* des nouvelles affaires au New Jersey. Un mec d'une quarantaine d'années à l'attitude suffisante et qui se donnait des allures de play-boy. C'était un ex-maquereau de Manhattan qui avait réussi à s'assurer la confiance des gros bonnets de l'Organisation, à force de leur faire des ronds de jambe et de leur parler avec des mots bien choisis. La flatterie à l'égard des puissants était une seconde nature pour Sam Disraeli, mais lorsqu'il s'adressait aux petits, aux soldats de la rue, c'était du bout des lèvres et en des termes souvent dédaigneux.

Et lui, Carlo Androsi, un homme d'affaires qui avait pignon sur rue et évoluait dans les hautes sphères de la côte Est, devait attendre le bon vouloir d'un connard prétentieux comme Sam le dandy. C'était le monde à l'envers. Et l'abruti aux gros bras qui n'arrêtait pas de le regarder avec son regard aussi expressif que celui d'un bovin !

Il marmonna tout bas une insulte, cracha sur la moquette puis alluma une cigarette à l'instant où la porte du petit salon s'entrebâilla. Une tête apparut.

— Monsieur Carlo, vous pouvez venir. Le patron est libre.

CHAPITRE III

Androsi soupira bruyamment et suivit le type qui le fit passer dans un hall, puis dans un autre salon beaucoup plus grand. Il se dit qu'il ne s'était pas trompé en apercevant deux filles qui traversaient le hall pour se diriger vers la porte d'entrée. Deux putes de luxe.

Disraeli apparut quelques secondes plus tard, un large sourire sur les lèvres, la main tendue.

— Qu'est-ce qui se passe, Carlo ? claironna-t-il. Pourquoi n'as-tu pas téléphoné avant de te pointer ici ?

Carlo répondit d'un air lugubre :

— Mon téléphone est sûrement sur écoute.

— Et pourquoi serais-tu sur écoute ?

Il soupira.

— Tu es seul ici ?

Disraeli fit un large geste de la main, montra la pièce.

— Tu le vois bien. Qu'est-ce qui ne va pas, bon Dieu ?

— Rien ne va plus. J'ai eu de la visite. Une très sale visite.

— Les flics ?

— Si ce n'était que ça !

— Bon, je t'écoute. Tu veux prendre un verre ?

— J'ai pas envie de boire, Sam. Ne prends pas ça à la légère, il nous arrive un mauvais truc. Qui est ici ?

— En quoi cela te concerne-t-il ? fit l'ex-maquereau avec une certaine morgue.

— Réponds-moi, c'est grave. Est-ce que tu n'aurais pas eu toi aussi de la visite ?

Disraeli resta un instant silencieux avant de répliquer :

— Ouais, quelqu'un est venu. Pourquoi ?

— Quelqu'un de New York ?

— Exactement. Merde, explique-toi !

— Attends. Il est encore ici ?

— Oui, il est encore ici. Ce type nous est envoyé par le big boss, il est clair et je ne vois pas ce que tu cherches à me faire comprendre.

— Qui d'autre encore est là ? C'est pas du tout par curiosité, mais

faut que je sache.

Disraeli répondit d'un petit ton excédé :

— Y a trois gars du conseil local, un chef d'équipe, et un des nouveaux associés. Plus quatre mecs pour la sécurité.

— Et les deux nanas ?

— Quoi, les deux nanas ? renvoya sèchement Sam le Dandy, les sourcils froncés.

— Tu leur fais confiance ?

— Elles ont le cul propre. Le reste aussi, elles font partie du turbin que nous contrôlons. Putain, où veux-tu en venir, Carlo ? Tu as l'air aussi méfiant qu'une...

Il fut interrompu par une sonnerie discrète, fit une moue et alla décrocher un téléphone sur un guéridon en acajou.

— On vous demande, m'sieur Sam, fit la voix de l'homme chargé de filtrer les appels.

— Qui ?

— Un certain Ray je sais pas trop quoi, il dit qu'il vient de Manhattan et qu'il veut parler d'urgence au patron. J'crois comprendre que c'est un homme de Roy Calvi.

— Bon, passe-le-moi.

Il y eut un déclic et presque tout de suite une voix basse et un peu traînante passa dans l'écouteur :

— Je parle bien au boss ?

— Oui, exactement. Qui êtes-vous ?

— Ray, on a dû vous le dire. Moi, je veux savoir exactement à qui je parle.

— Sam Disker. Je vous écoute, mon vieux.

— Vous avez un os chez vous. Je veux parler des écoutes qui ont été installées partout dans votre baraque et...

— Attendez ! Quelles écoutes ?

— Vous êtes truffés d'oreilles ultra-sensibles et vous devriez faire attention à ce que vous dites. À votre place, je la mettrais en sourdine.

— Vous êtes sûr ?

— Aussi sûr que je vous entends en ce moment. Votre téléphone aussi est pompé, c'est pour ça que je ne peux pas vous en dire plus. Carlo aussi s'est fait piéger de cette façon. Si vous le voyez, il pourra vous en parler.

— D'accord, je veux bien vous croire a priori. Pourquoi ne pas nous rencontrer pour parler plus clairement ?

— J'essaierai de passer dès que possible. En attendant, faites gaffe.

Un petit couac désagréable retentit sur la ligne. On avait raccroché. Sam pinça les lèvres et se retourna lentement vers Androsi.

— Tu ne pouvais pas le dire plus vite ? lui lança-t-il soudain hargneusement.

La réplique du businessman fut sarcastique :

— Te dire quoi ? Qu'on est en train de se le faire mettre ? Je croyais que tu m'avais écouté.

Durant quelques secondes, Sam le dandy resta indécis, se mordillant la lèvre d'un air pensif. Puis il fit un geste en direction d'Androsi et quitta le salon, ce dernier le suivant aussitôt.

Dans le hall, il héla un homme assis dans un fauteuil, lui souffla rapidement dans l'oreille :

— Avertis Pat, dis-lui qu'il fasse sortir tout le monde sur le green et en silence. La maison est sur écoute.

Le type hocha la tête et s'élança dans l'escalier tandis que Disraeli lui-même entraînait Androsi vers la sortie.

— Maintenant, faut que tu me dises exactement ce qui se passe, Carlo. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de visite chez toi ?

Bolan rempocha le téléphone portable qui lui avait permis d'appeler la propriété. Un peu plus tôt, il avait vu deux filles quitter la demeure et monter à bord d'une petite voiture de sport qui s'était tranquillement éloignée. Ensuite, il n'eut pas longtemps à attendre. Un grand type à l'allure trop décontractée apparut sur le seuil d'une porte qui donnait sur l'arrière de la maison, suivi d'un second. Les deux hommes s'acheminèrent rapidement vers le mini-golf, jetant des regards autour d'eux comme s'ils craignaient d'être épiés.

La ruse de guerre marchait, l'ennemi se découvrait. L'Exécuteur les voyait en gros plan à travers l'optique de visée du canon acoustique. Un petit casque d'écoute était placé sur sa tête, relié à l'appareil.

Il identifia le plus grand comme étant Samuel Disraeli - qui se faisait passer pour Sam Disker. Bolan n'avait jamais vu Disraeli mais il avait des renseignements sur ce petit proxénète de Manhattan qui s'était vu propulsé vers un destin criminel beaucoup plus attrayant lorsqu'il avait fait la rencontre d'un des lieutenants d'Ange Castellano. Avant sa rapide promotion, on le surnommait Sam le dandy. C'était un Italo-Américain d'origine juive. Celui qui le suivait, presque collé à lui, était Carlo Androsi.

— ... Qu'est-ce que c'est que cette histoire de visite chez toi ? questionnait Sam le dandy.

La réception était claire et nette, un peu trop forte toutefois, et Bolan dut baisser le volume de l'amplificateur.

— Une ordure s'est pointée à mon bureau en prétendant qu'il venait de ta part, répondit Carlo Androsi. Je l'ai fait entrer et il a commencé à me balancer des phrases équivoques, comme quoi il y aurait quelque chose qui cloche dans mon entourage. Deux minutes après, il a rectifié Bud et ensuite...

— Bud Sangrini ? Le mec que je t'ai filé ?

— Ouais. Une balle en pleine tête, sans même que j'aie pu le voir sortir son flingue. J'ai cru que j'étais en plein cauchemar.

Sam sifflota.

— Bud était pourtant super-rapide.

— Pas assez pour cet endoffé. Il m'a fait un effet très moche, tu sais. On aurait dit la mort en personne. Je n'ai jamais rencontré ces gus, les spécialistes de ce genre d'affaire, mais j't'assure que ça fait froid dans le dos... Sur le coup, j'ai cru qu'il y avait une méprise, que tu t'imaginais des choses à mon sujet, mais évidemment c'était pas ça. Il est envoyé par des amis de... de Tony DaGusta.

Dans l'optique de visée, Bolan vit apparaître d'autres personnages en arrière-plan. Ils sortaient rapidement comme pour fuir un danger, tout en jetant des regards alentour, de la même façon que Disraeli et l'affairiste. Il en dénombra sept qui s'éparpillèrent d'abord sur le green pour se rejoindre ensuite à bonne distance de la maison.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? renvoya un peu nerveusement Disraeli en se rongant un ongle.

— Il me l'a dit.

— Et tu l'as cru ?

— Bien sûr. Si tu avais été à ma place, tu l'aurais cru toi aussi, pas de doute. Je te l'ai dit, j'ai encore jamais vu un hit-man auparavant, mais celui-là en est un, un fumier qui porte la mort dans les yeux.

— Mais t'es encore en vie.

— J'ai cru que j'allais y passer moi aussi, mais il m'a lâché comme ça que l'heure des comptes avait sonné pour moi et mes amis, qu'il fallait que je leur passe le message.

L'un des hommes qui avait quitté la maison s'approcha vivement du duo et l'Exécuteur l'entendit toussoter pour signaler son arrivée.

— Monsieur Sam... Il y en a deux qui posent des questions embarrassantes. J'ai voulu les rassurer, mais ils ne sont pas à l'aise et ils disent qu'ils vont partir.

— Pas question, lança sèchement « Monsieur Sam ». Continue de les rassurer. Dis-leur qu'on fait une vérification, faut être prudent.

— Fais tout contrôler dans la baraque, hein !

— Deux de mes hommes visitent toutes les pièces et les postes téléphoniques.

— Bon, vas-y.

— O.K., fit le mafioso qui n'en resta pas moins immobile devant son boss.

— Quoi, qu'est-ce que tu attends ? Tu veux que je leur parle à ta place ?

— Non, m'sieur, sûrement pas. Je voulais vous rappeler que monsieur Ange ne va pas tarder à arriver. Il y a eu un coup de fil à ce sujet.

— Quand ?

— Tout juste avant que je sorte de la maison, un type de son escorte par radiotéléphone. Comme vous m'aviez dit qu'on est sur écoute, j'ai simplement répondu que c'est d'accord et j'ai raccroché. Je craignais qu'il parle trop au téléphone.

Un petit muscle tressaillit dans la joue de l'Exécuteur. « Monsieur Ange »... Pouvait-il s'agir d'Ange Castellano, l'immense rapace qui contrôlait la majeure partie de *Cosa Nostra* !... Une pareille occasion était inespérée. Il reporta son attention sur le dialogue qui lui parvenait à travers l'appareil d'écoute.

— T'as bien fait, conclut sèchement l'ex-maquereau qui tourna ensuite le dos au chef d'équipe pour reprendre à l'intention d'Androsi : Pourquoi est-ce que tu m'as posé toutes ces questions en arrivant ?

— Au sujet des gens qui sont ici ? Eh ben... Tôt dans la matinée, j'ai eu un appel d'un de mes informateurs de New York. Il m'avertissait qu'un emmerdeur allait débarquer ici, soi-disant envoyé par qui tu sais, mais il croyait qu'il s'agissait plutôt de quelqu'un d'autre qui se faisait passer pour ce qu'il n'est pas.

— Sois plus clair, tu veux ?

— C'est pas facile à résumer, toute cette salade.

— Qui veut se faire passer pour quelqu'un d'autre ?

L'Exécuteur pouvait apercevoir en arrière-plan huit autres personnages qui discutaient par petits groupes. Il connaissait deux de ces hommes. Il les avait déjà vus à travers une lunette de visée au Colorado. Il les avait laissés en vie car il devait alors s'occuper de prédateurs beaucoup plus dangereux.

Le premier se nommait Fredo Manty, il était un expert en escroqueries et accaparements de biens de tous ordres. L'autre, celui avec qui il palabrait, était connu comme étant Clarence Boyle, alias Bozzini. Il avait fait ses preuves dans le domaine des marchés internationaux de la drogue.

Il y avait aussi un homme de grande taille, à l'allure sèche et au visage d'oiseau de proie. Celui-là aussi, Bolan le connaissait. Il gravitait habituellement dans l'entourage d'Ange Castellano et s'appelait Joshua Kenny. Un tueur professionnel qui faisait partie de l'équipe de fer chargée de faire respecter l'autorité du nouveau chef des chefs. Joss Kenny avait à son actif plus d'une vingtaine de liquidations expéditives.

Bolan se concentra sur ce que répliquait Carlo à Sam le dandy :

— Le type soi-disant envoyé par Castellano, c'est probablement quelqu'un d'autre.

— Tu veux dire, celui qui a liquidé Bud ?

— Ouais. Mais il n'est sûrement pas venu seul, je crois qu'il y en a toute une équipe, et tous aussi mauvais. Tu m'as parlé tout à l'heure

d'un envoyé de New York qui a débarqué chez toi...

— Regarde-le, il est derrière toi, fit Disraeli. Le grand sec qui parle à David.

Androsi attendit un peu avant de se retourner. Il jeta un regard incisif au personnage puis refit face.

— Qui est-ce ?

— Joss Kenny. Je t'ai dit qu'il est clair.

— Je suppose que tu as vérifié ?

— Pas la peine. Il m'a dit ce qu'il fallait en se pointant.

Le businessman soupira.

— J'espère que tu te gourres pas, Sam. Enfin... Au fait, où en est-on avec Barnowsky ?

— Il ne va pas tarder à accepter de collaborer. Il s'est déjà bien ramolli.

Le dandy eut un ricanement :

— Dès qu'on pourra l'actionner, le chiffre d'affaires augmentera de cinq ou six fois. C'est une vraie mine d'or. Bobby fait tout ce qu'il faut pour le convaincre.

— Il est toujours là-bas, à Atlantic City ?

— T'es con ou quoi ? On l'a rapatrié vite fait à Trenton, on ne pouvait pas prendre le risque de le garder là-bas.

Un petit coup de klaxon retentit, provenant de derrière la maison. Disraeli se déplaça pour regarder dans cette direction. Deux voitures noires se tenaient à l'arrêt de l'autre côté de la grille. Un homme de garde s'approcha de la première et palabra un instant avec les occupants. Ensuite, il arriva au pas de course et s'arrêta devant le maître des lieux :

— C'est monsieur Ange, il va entrer mais demande si tout va bien.

— Ouais... Bon, j'y vais.

Disraeli hâta le pas vers la grille d'entrée et Bolan put le suivre jusque-là à travers son système de visée. Après quelques mots échangés avec un chauffeur, l'ex-maquereau marcha jusqu'au second véhicule dont une vitre latérale s'ouvrit à l'arrière, laissant voir un visage aux traits figés mais à l'œil vif.

Quelques mots obséquieux passèrent dans l'appareil d'écoute longue distance :

— Bonjour, monsieur, j'espère que le voyage ne vous a pas fatigué.

Une voix de violoncelle donna la réplique :

— Comment ça se passe ici, Sam ?

De nouveau, le petit muscle se durcit sur la joue de l'Exécuteur. Il reconnaissait cette voix pour l'avoir plusieurs fois entendue au téléphone et à l'aide d'un système d'espionnage semblable à celui qu'il utilisait en ce moment.

Ange Castellano... C'était bien lui. L'immonde crapule qui suçait le

sang de la société américaine depuis plus d'un an apparaissait en chair et en os, venait à découvert. Bolan posa machinalement une main sur le fusil d'assaut en attente à côté de lui, mais il se retint. La distance était bonne pour un tir efficace, mais pas l'angle de visée. Il fallait attendre que le rapace de haut vol quitte son abri de tôles.

CHAPITRE IV

— Tout va bien, répliquait Disraeli, mais il paraît qu'on a un petit ennui.

— Quel genre d'ennui ?

— Quelqu'un prétend que nous sommes sur écoute. On vérifie.

Les yeux se rétrécirent dans le visage de marbre.

— Qu'est-ce que tu me racontes, Sam ?

Sam fit un geste vague de la main et l'occupant de la limousine cracha :

— Va me chercher Joss. Tout de suite.

Mais Joss arrivait déjà, marchant d'un pas rapide. Il s'arrêta devant le véhicule, repoussant Disraeli.

— Qu'est-ce que tu penses de la situation ? lui demanda le visage imperturbable.

— Bonjour, monsieur. Je n'en pense encore rien, c'est trop tôt. Mais je crois que vous devriez être prudent.

— Tu as certainement raison, rétorqua sèchement Castellano. Je veux que tu prennes les choses en main ici. Tu m'as compris ?

— Oui, monsieur. J'ai parfaitement compris.

Immédiatement après, la vitre teintée se releva vivement, masquant le visage sévère, puis le véhicule se mit à reculer rapidement, entamant ensuite une manœuvre pour repartir en sens inverse.

Bolan jura entre ses dents. La pourriture mafieuse jugeait plus prudent de battre en retraite devant une situation incertaine. Délaissant l'appareil d'écoute, il se positionna derrière le fusil d'assaut et plaça son œil près du système de visée. Une cartouche était déjà engagée dans la chambre.

Dans le cercle optique, il englobait une trentaine de mètres du chemin d'accès. Il n'avait que trois ou quatre secondes pour ouvrir le feu et il régla le télescope de visée sur le grossissement maxi, centra les réticules sur la portière arrière gauche, retint son souffle et pressa doucement la détente du Ruger. Celui-ci émit une série d'aboiements rageurs et Bolan distingua très nettement les impacts bien groupés dans le haut de la portière.

Il grimaça aussitôt. Les balles de .223 avaient déchiqueté la tôle mais, derrière ce trompe-l'œil, il y avait un épais blindage d'acier à peine entamé par les projectiles. Évidemment, Castellano n'était pas homme à voyager dans une voiture ordinaire.

Relevant le fusil d'assaut de quelques dixièmes de millimètres, il fit feu de nouveau, visant cette fois la lunette arrière à l'instant où sa cible commençait à quitter son champ visuel. Il eut juste le temps de voir le verre s'étoiler, attestant que l'ogive l'avait traversé, puis la limousine disparut, masquée par la maison.

Une nouvelle fois, Ange Castellano lui échappait. Le chacal avait senti instinctivement le danger et avait réagi promptement pour mettre sa peau en dehors de la zone sensible. La dernière balle n'avait sûrement rencontré que du vide en se frayant un passage par la lunette arrière à travers l'habitable. L'Exécuteur imaginait facilement l'initiative d'un garde du corps dans le véhicule, dès les premiers coups de feu. Celui-ci s'était sans doute précipité sur son boss pour l'obliger à se terrer contre le plancher.

Bolan s'en voulait. Il aurait dû commencer à tirer sur les vitres, sûrement blindées elles aussi, mais moins résistantes que le renfort de carrosserie. Maintenant, il était trop tard, les regrets ne servaient à rien.

Revenant sur le mini-golf, il examina la petite concentration de mafiosi qui s'y trouvait. Ceux-ci avaient entendu les détonations sans comprendre exactement ce qui se passait. Quelques-uns d'entre eux commençaient à courir vers l'entrée de la demeure pour se placer à l'abri, d'autres restaient sur place, indécis et stupéfaits.

L'Exécuteur dissuada les premiers en faisant claquer autour de la porte une nuée de projectiles qui arrachèrent de gros éclats à la façade, fit ensuite dévier son tir vers un homme qui s'était mis à courir frénétiquement vers une haie. Deux balles le couchèrent sur le gazon où il atterrit violemment et s'étala les bras en croix.

Réalisant une petite correction de visée, il ajusta Fred Manty qui tentait d'échapper au déluge de plomb en progressant sur les mains et les genoux en direction d'un banc de jardin. L'expert en escroqueries reçut une balle qui lui entra par le sommet du crâne et ressortit par sa hanche gauche.

Clarence Bozzini, son copain de magouille, cessa à son tour d'exister en attrapant deux pastilles hargneuses qui lui déchiquetèrent la gorge et la mâchoire. Il recula involontairement de quelques mètres, comme un homme ivre, et culbuta dans un jaillissement de sang.

Accroupi, un revolver tenu à deux mains, un *soldato* ripostait en tirant avec acharnement dans la direction approximative de l'attaque. Comme si son arme pouvait porter aussi loin ! Il poussa soudain un cri aigu, lâcha son revolver et partit à la renverse, le torse criblé de

plusieurs impacts rouges.

Sans compter Disraeli et Androsi, il en restait encore six en comptant les hommes de main. Bolan en étendit méthodiquement quatre sur la pelouse où ils se figèrent dans un bouillonnement de sang écumant, rattrapa le cinquième alors qu'il escaladait une fenêtre de la façade, et chercha ses dernières cibles. Sam le dandy s'était dissimulé en compagnie Joss Kenny derrière un petit massif de troènes. L'Exécuteur les avait vus s'y réfugier quelques secondes plus tôt. Il largua deux courts chapelets de .223 au ras de leur position pour bien leur faire comprendre qu'ils étaient localisés, accompagna ensuite leur course folle de coups de feu tirés à intervalles réguliers, jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière la maison. Ces deux-là, il avait décidé de les laisser vivre, du moins pour un certain temps.

Après avoir engagé un nouveau chargeur dans la culasse du Ruger, il inspecta le terrain à la recherche de Carlo Androsi, le découvrit étendu derrière un cadavre, parfaitement immobile. Il était pourtant certain de ne pas l'avoir touché. Une courte rafale laboura le sol à quelques centimètres de lui, réveillant subitement le faux macchabée qui sauta sur ses pieds et chercha son salut dans la fuite. L'Exécuteur le laissa arriver jusqu'au parking avant de lui loger une balle en pleine tête.

Puis, utilisant la lunette du canon acoustique, Bolan fit un balayage panoramique des environs pour vérifier que le terrain était complètement nettoyé. Tout lui parut normal. Tout sauf, peut-être, la vision d'un petit véhicule de sport rouge à l'arrêt sur un chemin de traverse parallèle à l'allée d'accès, à moins de deux cents mètres du fief mafieu.

Malgré l'examen minutieux auquel il s'était livré en arrivant, l'Exécuteur n'avait pas noté la présence de la voiture insolite. Celle-ci était donc survenue entre temps. Un coup de zoom lui permit d'observer le visage féminin dépassant par la vitre ouverte. Un visage aux traits fins, encadré par des cheveux sombres coiffés en bandeaux. Appuyé contre le montant de la portière, un caméscope était visible, l'avant prolongé par un gros objectif à grossissement variable et surmonté d'un micro directionnel.

Bolan grava les traits de la fille dans sa mémoire, éprouva ensuite un petit pincement à l'estomac en voyant l'appareil se tourner dans sa direction. Dans son casque d'écoute, il entendit nettement le minuscule dé clic indiquant que le caméscope commençait à enregistrer. Si ça n'avait été la gravité de la situation, la scène aurait été des plus comiques.

Guetteur guetté, pensa-t-il en se repliant doucement sur la pente douce de la butte.

Qui pouvait être cette fille qui espionnait la mafia du New Jersey ? Une question en suspens. Mais l'instant n'était pas à la déduction. Les

réponses viendraient sans doute plus tard, en toute logique.

Un bruit de moteur lui arriva, signalant la mise en route précipitée d'une voiture sur le parking. Bolan eut le temps d'apercevoir Sam le dandy accroché au volant d'une Transam noire, le corps penché en avant pour essayer de passer inaperçu. Un autre ronflement se fit entendre mais l'Exécuteur ne put distinguer le véhicule en marche, la maison formant écran. Ça ne pouvait être que Joss Kenny, l'envoyé de New York, qui battait lui aussi en retraite.

Il rangea rapidement son matériel dans le coffre de la Ford, prit place au volant et démarra pour rejoindre la route départementale à travers le chemin forestier. Dès qu'il l'atteignit, il aperçut à environ deux mètres le véhicule de sport qui s'éloignait à toute vitesse.

Bolan avait le choix entre filer le train aux deux salopards ou pister la dame-espion dans l'espoir qu'elle le conduise vers un autre objectif mafieux. Si elle s'était trouvée là, ce n'était évidemment pas par hasard, elle savait parfaitement ce qu'elle faisait. Et vraisemblablement était-elle au courant de bien d'autres choses concernant les activités criminelles locales. Il hésita. De toute façon, qu'il se lance derrière le véhicule rouge ou les autres, il devait repasser devant l'embranchement menant à la propriété.

Son hésitation ne dura que le temps d'atteindre ce point de convergence. Là-bas, au loin, deux véhicules filaient sur la route toute droite menant à Meadowbrook, serrés l'un contre l'autre. Sam Disraeli et Joss Kenny pédalaient à toute allure pour prendre de la distance et rallier un havre où ils se sentiraient en sécurité. Et la petite caisse de sport suivait le même axe. Il n'y avait plus de dilemme, l'Exécuteur n'avait qu'à s'accrocher de loin au petit convoi et voir jusqu'où mènerait l'étrange promenade.

Plus aucune trace, bien sûr, des deux voitures de l'ami Castellano. Prudent, le renard devait déjà être en train de crocheter sur des routes de campagne pour couper les pistes. Restait Sam et Joss. La traque allait peut-être permettre à l'Exécuteur de renouer avec une filière menant jusqu'au sommet de la hiérarchie mafieuse. Et, dans la foulée, il pouvait retrouver John Barnowsky.

Depuis son arrivée dans le New Jersey, il avait échafaudé plusieurs méthodes de prise de contact avec la vermine du Crime Organisé. S'il n'y avait pas eu Barnowsky, le problème aurait été beaucoup plus simple à résoudre. Repérage. Identification. Destruction. Telle était la tactique apprise par l'ancien sergent Mack Bolan au cours de la guerre dans le Sud-Est asiatique. Le blitz, la guerre éclair. Une tactique simple, expéditive, qu'il avait maintes fois employée contre les *amici* et qui lui avait permis de les vaincre à chaque occasion.

Cette fois, c'était différent. Il y avait une âme apparemment innocente à retirer des griffes du fauve puant. Selon Brognola, l'expert

en économie était d'une moralité incontestable. Cela restait à voir. Bolan n'excluait pas un renversement de morale et de situation. Il savait à quel point les méthodes des *amici* sont efficaces quand ceux-ci se sont mis en tête de persuader un pigeon de collaborer avec eux. L'argent, le plaisir, les filles, la compromission, la drogue... Prises séparément, ces techniques crapuleuses constituent chacune des éléments de persuasion redoutables. Utilisées ensemble, elles sont quasiment infaillibles. Chaque homme a son prix, prétendent les mafiosi. Et s'il est honnête, il faut le corrompre, le tromper, l'obliger à participer à des plaisirs dégradants ou le placer dans une situation qui l'oblige à coopérer.

Bolan connaissait aussi l'étendue de la faiblesse humaine, habituellement tenue en échec par les règles sociales et morales. Il suffisait parfois de bien peu pour qu'un être apparemment intègre bascule dans la débauche et le chaos.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Déjà 11 h 20. La matinée était déjà plus qu'avancée. Bien remplie, aussi. Mais le programme de la journée s'avérait encore beaucoup plus chargé.

Deux minutes plus tard, alors qu'il finissait de négocier un virage, son téléphone portatif couina dans sa poche. Il le brancha et grogna :

— Société La Mancha, que puis-je pour vous ?

Un rire cascade dans le petit appareil.

— Content de t'entendre, Striker, fit la voix de Herman Gadgets Schwarz. On essaie de te joindre depuis plus d'une demi-heure, impossible d'accrocher ton indicatif.

— Où es-tu ? questionna brièvement Bolan.

— Pas loin de Trenton, par l'ouest. Une dizaine de kilomètres.

— Politicien ?

Il s'agissait de Rosario Blancanales, un autre ami de l'Exécuteur.

— Il conduit ton gros veau, juste derrière ma caisse.

La veille, il les avait contactés pour leur demander de le rejoindre afin de se constituer un appui logistique. Pas question de les exposer sur le nouveau champ de bataille, bien sûr, mais il avait besoin d'un renfort technique. Gadgets était un technicien de très haut niveau en matière d'électronique, tandis que Politicien n'avait pas son pareil pour organiser une traque, prévoir un plan d'infiltration de l'adversaire, ou arranger un camouflage.

Les deux hommes avaient aussitôt lâché leurs occupations professionnelles, dans la société de contre-espionnage industriel qu'ils dirigeaient, pour répondre à l'appel de l'Exécuteur, et sortir le char de guerre de son lieu de garage.

Déguisé en innocent mobil-home, le nouvel engin de Bolan avait des possibilités de défense et d'attaque inouïes. Comme les deux premiers modèles détruits, l'un à Manhattan, l'autre à l'occasion d'une

opération en Sicile, c'était un GMC doté d'un puissant moteur Toronado. L'engin était équipé d'un armement des plus sophistiqués : une tourelle lance-roquettes couplée à un ordinateur balistique et à un système de visée à infrarouges passifs ; deux mitrailleuses latérales de calibre .50 pouvant être commandées depuis le posté de pilotage ; quatre « lance-pots » fumigènes permettant de produire un camouflage efficace en cas de repli ; un lance-flammes d'une portée de soixante mètres. Un dispositif de stabilisation anti-roulis, anti-tangage, permettait de d'ouvrir le feu avec précision tout en roulant.

Quant aux équipements électroniques, ils constituaient un prodige de technologie : senseurs acoustiques d'une portée de 2 km de distance, ordinateur de navigation en liaison avec les satellites géostationnaires, caméras vidéo de repérage longue-portée, avec Zoom de 0 à 32, de jour comme de nuit.

Un blindage spécial protégeait les parois et le plancher contre les éclats de grenades aussi bien que les tirs de fusils d'assaut, et les pneus étaient de type multicellulaire, increvables. La vitesse maximale sur route se situait à 150 km/h pour une valeur de l'ordre de 80 km/h en tout terrain.

Autre particularité : à bas régime, le bruit du moteur était presque inaudible, ce qui autorisait l'approche discrète d'une position ennemie.

L'opération totale – achat du véhicule de base et son équipement – avait coûté la somme de sept cent cinquante mille dollars. Mais Bolan n'était pas à quelques milliers de dollars près ; lorsqu'il avait besoin d'argent frais, il en dérobaux aux mafieux sans aucun scrupule.

La petite équipe, donc, était en approche de la capitale. Cela tombait à pic, il allait en avoir rapidement besoin.

— O.K., lança-t-il à Herman Schwarz. Le van continue sur cet axe et se met en attente à la périphérie. Toi, tu rejoins l'autoroute 195 jusqu'à la hauteur de White Horse. Tu vois où c'est ?

— J'ai une carte sur les genoux, pas de problème.

— En fin de communication, laissez tomber le baladeur et maintenez une liaison radio sur le canal-radio 17.

— Bien compris. Je suppose qu'on va entrer tout de suite dans le bain ?

— Affirmatif. J'aurai sans doute besoin que tu prennes un relais, Gadgets.

— Un relais mobile ?

— Oui. Je rappellerai toutes les deux minutes sur la fréquence 17. Terminé.

Bolan rangea le téléphone dans le vide-poches et fit monter le compteur de la Ford pour réduire l'espace qui s'était creusé avec la voiture de sport, une Corvette dont le moteur paraissait sacrément

gonflé vu les accélérations dont elle était capable.

Il était maintenant parvenu à la hauteur de Holmeson sur l'autoroute 195 et apercevait toujours les deux véhicules qui roulaient bon train à environ quatre cents mètres devant lui. Mais bientôt celui de Joss Kenny bifurqua brusquement pour prendre une bretelle et disparut en quelques secondes. L'Exécuteur décida de suivre Sam Disraeli et l'énigmatique fille brune. Il ne pouvait évidemment pas se partager en deux, et Schwarz n'était pas encore suffisamment proche pour assurer la seconde filature. Mais son instinct lui disait qu'il ne tarderait pas à revoir Kenny le hit-man.

CHAPITRE V

— Appel ! jeta-t-il dans sa radio portative, un Motorola aux fréquences codées. Traqueur Alpha pour Traqueur Deux !

— Ici Traqueur Deux, renvoya aussitôt Gadgets.

— Position ?

— J'arrive à proximité de White Horse.

— O.K. Continue sur cette position et reste en stand-by. Je ne sais pas encore quel sera l'axe à prendre.

— *Roger !* Je serai prêt.

Bolan coupa l'émission et maintint la distance qui le séparait de son gibier. La Corvette rouge s'était rapprochée de la Transam de Disraeli. L'Exécuteur eut un petit rictus de contrariété. Le dandy ne s'était-il pas aperçu qu'il était filé ? La caisse de sport rouge qui cavalcadait derrière lui n'était pas spécialement indiquée pour passer inaperçue.

À l'approche de la capitale, la circulation devint plus dense. La filature aussi car l'Exécuteur pouvait utiliser les autres véhicules pour se constituer un écran et ainsi coller un peu plus aux fesses de son gibier.

Il se demanda si Ange Castellano avait décidé de rejoindre bride abattue New York ou de se planquer dans les environs pour surveiller lui-même le danger qui venait menacer sa grosse combine. Ce qui s'était passé un peu plus tôt devait à présent lui donner sérieusement à réfléchir et lui laisser un sale goût dans la bouche. Le pauvre n'avait pas l'habitude d'encaisser du plomb tiré d'aussi mauvaise manière, lui qui ne se déplaçait jamais sans une cohorte de gardes du corps !

La veille encore, Bolan ne savait pas très bien par quel bout entrer dans la danse. Il lui manquait trop d'informations. Puis il avait compris qu'Androsi était la meilleure carte à jouer pour faire son apparition sur le tapis vert du New Jersey. Mais voilà que quelqu'un faisait également son entrée, beaucoup plus discrètement mais sur un axe convergeant avec le sien. Qui était la fille brune au caméscope ? Il ne l'avait jamais vue encore. Alliée possible ou ennemie potentielle ?

C'était une question qui méritait une réponse rapide.

Mais il y avait un autre danger pour l'Exécuteur et ce danger

s'appelait Joss Kenny. C'était l'un des tueurs les plus efficaces de toute la côte Est et, de plus, il figurait parmi les membres d'une funeste fraternité réinstaurée par Castellano. Ce dernier avait en effet repris l'idée de feu Augie Marinello qui, à une époque, s'était constitué une petite armée personnelle recrutée parmi les hit-men les plus efficaces et les plus vicieux. On les appelait les « As noirs ». Ces porte-flingues de haut niveau disposaient de pouvoirs exorbitants comme celui, par exemple, de liquider un *capo* si celui-ci avait porté un préjudice à *Cosa Nostra*. Ils n'avaient de comptes à rendre qu'à Castellano lui-même.

Joss Kenny était de l'envergure des « As noirs », c'était sûr. Il était donc extrêmement dangereux pour Bolan qui allait devoir bientôt intensifier sa pénétration dans le camp adverse.

Il était manifestement venu dans le New Jersey pour préparer l'arrivée du big boss, pour vérifier que celui-ci pouvait s'y installer tranquillement, sans risquer un quelconque danger de la part des flics ou d'un membre un peu trop ambitieux de l'Organisation.

Bolan, lui, ne pouvait pas encore attaquer les *amici* de face, à cause de John Barnowsky qui risquait de subir le contrecoup d'un blitz prématuré. En tout cas, ce qu'il avait surpris de la conversation entre Sam le dandy et Androsi était fort intéressant. L'expert en économie était bien tombé aux mains des mafiosi qui le séquestraient à Trenton ou dans ses environs. D'après Disraeli, « il était déjà bien ramolli et n'allait pas tarder à coopérer ». Bolan se demanda quelle sorte de mine d'or serait mise à jour à partir de là.

S'agissait-il de louches affaires immobilières, de boursicotage ? Non, sans doute pas. Castellano n'était pas une crapule qui traitait des affaires aussi insignifiantes par rapport à sa surface criminelle. C'était sûrement beaucoup plus important.

Il ne fallait pas oublier que Barnowsky était un conseiller sur le plan international, bien que de nationalité américaine. Et si « l'ange noir » de New York avait décidé de le forcer à coopérer, c'est qu'il y avait un coup énorme en jeu. Une opération dans laquelle les vies humaines ne pèseraient pas bien lourd, ne représentaient qu'un simple moyen de s'enrichir facilement.

D'un coup, la Transam quitta l'autoroute pour se diriger vers Hamilton Square au lieu de continuer vers White Horse. La Corvette rouge suivit le mouvement, Bolan s'incrutant dans le sillage une cinquantaine de mètres derrière.

Il appuya sur la touche d'émission du Motorola :

— Traqueur Deux ! On change d'axe.

— Je t'écoute, Traqueur Alpha, répondit Gadgets Schwarz.

— Quitte ton point d'attente et rejoins Hamilton Square. J'ai deux renards devant moi qui galopent dans cette direction. Signalement : une Transam noire et une Corvette rouge.

- Pas difficile à repérer...
- Oui, et c'est bien ce qui m'inquiète. La Corvette piste la Transam.
- Les deux caisses ne sont pas du même bord ?
- Apparemment non.
- Alors le type qui conduit la Corvette est sûrement un amateur.
- Ce n'est pas un type.
- Une bonne femme alors ?
- Affirmatif. Elle filmait les *amici*.
- Merde ! Tu as une idée de...
- Aucune encore. C'est pour ça que je t'ai demandé de rappliquer, on aura sans doute besoin de se partager la traque.
- O.K. Je pense déboucher dans une ou deux minutes dans Hamilton Square. Où en es-tu ?
- J'y suis déjà, répliqua Bolan. La promenade continue vers Mercerville par la 535. Je t'appelle dès qu'il y a un changement.
- Roger !

Quelques instants plus tard, la filature se poursuivait dans un dédale de rues de Mercerville, une petite cité proche de Trenton. Puis, assez subitement, la Transam ralentit et se gara le long d'un trottoir.

La fille brune freina sec elle aussi, engageant la Corvette dans une rue perpendiculaire. Était-ce le terminus ?

Bolan rangea tranquillement sa Ford contre un immeuble tandis que le Dandy s'extrayait vivement de sa caisse pour se diriger vers une porte bleu sombre supportant une enseigne criarde : « The Golden Siren ». Au-dessus de l'inscription figurait le dessin d'une sirène à la volumineuse poitrine avec une queue de poisson. Une boîte de nuit, sans aucun doute.

Disraeli n'attendit pas longtemps devant la porte qui s'ouvrit et l'absorba. Un coup d'œil dans le rétroviseur renseigna l'Exécuteur quant à la conductrice de la Corvette. Elle avait dû garer son véhicule tout de suite après s'être engagée dans la rue adjacente et en sortir très vite, car elle se tenait à présent sur le trottoir et avait le regard braqué sur la porte du Golden Siren.

La radio couina discrètement à côté de Bolan :

- Traqueur Alpha ! J'arrive dans Mercerville. Consignes ?
- Amène-toi. Je suis dans le centre. Atlantic Street, à la hauteur du numéro 127.
- Dans deux minutes.
- Fais une approche discrète, c'est une zone sensible.
- T'inquiète pas, j'enfile mes chaussons et j'arrive.

La jeune femme, à présent, marchait sur le trottoir, examinant les façades des immeubles comme si elle prenait des repères. Bolan la vit bientôt entrer dans un petit bar situé à une vingtaine de mètres en aval de la boîte de nuit.

Elle allait aux renseignements et était manifestement déterminée à suivre la piste jusqu'au bout, mais c'était bien plus que de la témérité. De l'inconscience pure, oui ! La détermination ne suffisait pas quand on a affaire à des crapules de l'envergure de Disraeli.

— Je vais déboucher dans ta rue, annonça Gadgets un instant plus tard. Je suis dans une Pontiac bleu nuit... Voilà, tu vas bientôt m'apercevoir.

Bolan, en effet, venait de voir déboucher le véhicule signalé à un petit carrefour distant d'environ cent cinquante mètres.

— Je t'ai en vue. Ralentis et gare-toi cinquante mètres avant l'enseigne du Golden Siren. Tu l'as repérée ?

— Affirmatif, on ne peut pas la rater. C'est quoi ? Un lupanar ?

— Probablement. Le renard y est entré. Brun, mat de peau, les cheveux gominés et une allure de coq. C'est un ancien maque. La fille vient de s'introduire dans le bar à la façade en bois, un peu plus loin.

— Vu. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Stand-by pour l'instant. On observe.

— *Roger !*

Un peu plus d'une minute s'écoula puis la porte du cabaret s'ouvrit une nouvelle fois et deux costauds apparurent sur le trottoir, promenant mine de rien des regards scrutateurs dans la rue. L'un deux traversa la chaussée et ils se mirent bientôt en marche vers le carrefour dans lequel s'était engagée la Corvette.

Bolan grimaça. C'était bien ce qu'il avait craint. Le dandy s'était aperçu qu'il était suivi et il envoyait deux gorilles sur le terrain. Pas de doute à avoir, il ne s'agissait pas d'une petite virée de politesse. La manœuvre était classique. Et il était vraisemblable que le renard avait eu la possibilité de voir clairement le visage de la fille brune, lors de plusieurs arrêts à des feux rouges.

L'Exécuteur vit les deux malabars dépasser rapidement le bar et rejoindre la rue adjacente d'où ils revinrent très vite après avoir constaté que la Corvette était inoccupée. Et l'incident eut lieu quelques secondes plus tard. Alors qu'ils abordaient le débit de boissons, la jeune femme en sortit et se trouva presque nez à nez avec eux. Il n'y eut qu'une seconde de flottement. Tels deux vautours, les gros bras l'encadrèrent aussitôt et l'entraînèrent vers l'entrée du Golden Siren.

Leurs corps épais faisaient écran et Bolan ne la distinguait presque plus. Il la vit un court instant se débattre mais personne parmi les rares piétons du moment ne prêta attention à la scène. Et la porte bleue se referma sur le petit groupe, laissant la rue tranquille, comme si rien ne s'était passé.

— Tu as vu ? fit Bolan dans sa radio.

— Ouais. C'est la fille en question ?

— Affirmatif.

— Effectivement, elle ne doit pas faire partie de leurs potes. Toujours stand-by ?

— Pour toi, oui. Moi je vais aller voir à quoi ressemble la sirène dorée.

— Ce serait peut-être bien qu'on y aille à deux, suggéra Schwarz.

— J'ai besoin que tu restes en planque. Si l'un des deux sort pendant que je suis à l'intérieur, tu t'accroches derrière. O.K. ?

— O.K. Toujours le meilleur du boulot pour toi !

Bolan lui envoya un petit rire cynique dans l'appareil puis vérifia son Beretta, le glissa ensuite dans un holster spécial qu'il portait sous l'aisselle gauche, et mit pied à terre.

Il n'avait pas l'intention d'aborder discrètement le cabaret. Dans un pareil cas, pensait-il, le meilleur moyen de se faire ouvrir une porte est d'aller y frapper. Un judas s'ouvrit en effet après quelques secondes d'attente, laissant voir deux yeux charbonneux qui l'examinèrent.

— Sam m'a demandé de venir vite fait, annonça l'Exécuteur. Il est déjà là ?

Un grognement lui vint en guise de réponse. Le judas se referma et il y eut un bruit de verrou. Puis le battant commença à s'ouvrir. Bolan se jeta dessus de tout son poids et il eut la satisfaction d'entendre un bruit sourd quand le lourd panneau de bois entra en collision avec la tête du cerbère.

Il s'introduisit dans les lieux, le Beretta silencieux prêt à cracher la mort, observa le malabar qui s'appuyait contre le mur, à moitié assommé par le coup.

— Où est Sam ? Où est la fille ? questionna-t-il sèchement.

Le regard du type restait flou. Il grogna quelques mots hargneux, s'ébroua comme un boxeur sonné et réussit apparemment à avoir une vision à peu près nette de l'intrus.

— Putain, connard ! cracha-t-il. Qu'est-ce que tu veux ?

— Où sont-ils ?

— Va te faire mettre ! J't'emmerde, tu peux toujours essayer de...

Le Beretta émit un petit soupir rauque et un troisième œil se dessina sur le front de la brute. Bolan n'avait pas envie de perdre son temps dans des palabres stériles. Tandis que la masse ramollie de l'énorme corps s'affaissait, il s'engagea dans un couloir à peine éclairé par de petites appliques murales, ouvrit deux portes qui donnaient sur des pièces vides et se résolut à descendre un escalier qui devait desservir la boîte de nuit en sous-sol.

La dernière marche s'arrêtait presque contre une tenture en velours grenat qu'il écarta pour jeter un coup d'œil sur les lieux et son regard engloba la moitié d'une assez grande salle aussi vide que les pièces du haut. Mais peut-être quelqu'un occupait-il la seconde moitié encore

invisible de la salle.

C'était bien cela. D'un coup, une voix basse et rauque s'éleva :

— J'veais prendre l'air, j'en ai marre de rester enfermé.

— À ta place, je resterais tranquillement ici, répliqua une seconde voix nasillarde. Le patron a dit qu'on devait rester en renfort.

— Pour quoi faire ? Pour une connasse de nana ? Il a sûrement pas besoin de nous.

— Reste tranquille, j'te dis.

Bolan se dévoila complètement. Les deux malfrats étaient assis sur de hauts tabourets près d'un comptoir, apparemment très détendus. Il s'agissait des hommes qui avaient embarqué la fille brune un peu plus tôt. Ils sursautèrent violemment en apercevant la silhouette inattendue dans la lumière atténuée et la voix rauque chuinta méchamment :

— Qu'est-ce que c'est que ce...

Le reste de sa phrase resta bloquée dans sa gorge brutalement disloquée par une balle de 9 mm qui lui arracha les dents du devant et lui brisa la nuque. Son acolyte eut un réflexe instinctif, plongea la main à la recherche d'une arme sous sa veste. La seconde ogive tirée par l'automatique silencieux traversa cette main alors qu'elle s'affermissait sur une crosse et la troisième lui fit sauter une arcade sourcilière avant de se frayer un passage dévastateur à travers sa cervelle épaisse.

L'Exécuteur pivota sur lui-même pour examiner la salle tout entière. Il y avait une porte derrière le comptoir, qui donnait sans doute accès à une réserve de boissons ; une autre encore, à l'opposé du bar et à moitié dissimulée par une tenture. Pas d'autre accès.

Bolan y dirigea ses pas, poussa le battant qui céda sans difficulté sous sa pression et découvrit un couloir éclairé par un tube fluo au plafond. Des bruits de voix lui parvinrent aussitôt ainsi qu'un petit cri suivi d'un gémissement. Il avait retrouvé l'imprudente jeune femme à la Corvette.

Il n'y avait que deux portes de chaque côté du petit couloir et les bruits provenaient de celle de gauche. Par prudence, l'Exécuteur visita brièvement la pièce de droite dont le battant n'était pas verrouillé, une chambre à coucher au lit défait et qui sentait la sueur et le tabac froid. La serrure de la porte opposée ne lui posa guère plus de problème. Le pourri faisait confiance à ses chiens de garde pour assurer sa sécurité.

Le battant pivota rapidement mais sans bruit, démasquant la scène à laquelle Bolan s'était attendu. Deux hommes se tenaient dans la pièce aménagée en bureau, de dos par rapport à l'entrée : Sam Disraeli et un autre de petite taille, au torse épais, qui tenait une seringue devant ses yeux, pressant le piston pour en faire sortir l'air. L'inconnue était ligotée sur une chaise, son visage portait la trace d'une gifle assénée

avec violence et fixait avec horreur la seringue dans la main de la brute. Lorsque Bolan se découpa dans l'entrée, elle porta son regard dans cette direction et une lueur d'espoir y apparut.

Penché sur elle, le dandy lui tenait fermement un bras dont la manche était retroussée. L'expression de la fille le fit se retourner soudain tout en jetant d'un ton irrité :

— On vous avait dit de ne pas nous déranger !

Son visage se figea quand il aperçut la haute silhouette immobile et ses yeux s'agrandirent en voyant l'arme sinistre prolongée par un long silencieux. Involontairement, il émit un petit feulement tandis que l'autre crapule abaissait la seringue.

— Qu'est-ce que tu as, Sam ? questionna machinalement ce dernier.

Lui aussi se retourna, sursauta et se raidit dans une attitude incertaine.

— Qui est ce type ? demanda-t-il encore, juste avant de prendre une pastille de 9 mm toute chaude en plein front.

Son regard décontenancé se vrilla vers le plafond avant de disparaître dans un flot de sang. Sam Disraeli, lui, leva aussitôt les bras et plaça ses mains bien en évidence.

— Me... me flinguez pas ! gémit-il. Je suis sûr qu'il y a une erreur quelque part.

— Il n'y a aucune erreur, lui répondit Bolan en entendant les dents du mafioso grincer.

CHAPITRE VI

— C'est pas possible ! gémit le dandy. Ils se trompent, j'vous jure que je suis pour rien dans cette saloperie d'affaire.

— De quelle affaire parles-tu ? fit Bolan d'une voix de glace.

— Eh bien, de ce qui s'est passé ce matin là-bas. C'est bien pour ça qu'ils vous envoient, n'est-ce pas ?

D'évidence, Disraeli le prenait pour un hit-man expédié par Castellano après la fusillade de Meadowbrook Village. L'Exécuteur décida de ne pas le détromper tout de suite. Il regarda la fille puis la seringue, questionna :

— Qu'est-ce que ton pote allait lui injecter ?

— Un truc pour la faire parler. Cette garce m'a suivi jusqu'ici.

— Réponds. C'est quoi ?

— De l'héroïne.

— Tu voulais lui filer une overdose ?

— Non, juste de quoi la rendre plus loquace. Elle a commencé à nous insulter dès qu'on lui a posé des questions.

Disraeli eut un coup d'œil pour son complice qui gisait par terre, une auréole de sang autour de la tête. Une partie de sa cervelle s'était répandue sur la moquette.

Il eut un rictus dégoûté, demanda :

— Vous aussi, vous m'avez filé le train, hein ?

La jeune femme n'avait pas prononcé un seul mot depuis l'entrée en scène de l'Exécuteur. Les traits figés, la respiration un peu courte, elle se contentait d'observer les deux hommes, cherchant visiblement à comprendre la situation.

— Sors d'ici, ordonna Bolan au mafioso. Et fais gaffe.

Jetant un coup d'œil à la brune, il lui lança :

— Tiens-toi tranquille, hein !

Puis il poussa Disraeli dans le couloir, donna un tour de clé à la serrure et l'obligea à se rendre dans la salle de cabaret.

— Doux Jésus ! s'exclama le truand en apercevant les deux gorilles avachis dans une mare de sang. Vous les avez descendus aussi !

— Et c'est ce qui va t'arriver aussi si tu continues à jouer au con.

Bolan le fouilla, trouva sur lui un petit automatique .32 dont il ôta le chargeur et jeta l'arme par terre.

— Assieds-toi sur un tabouret, les mains à plat sur le comptoir.

Le pourri obtempéra en faisant attention à ne pas buter sur les cadavres.

— Tu sais qui je suis et pourquoi je suis venu ?

— Je crois. Vous... vous faites partie de l'équipe de fer, c'est ça ?

— C'est moi qui pose les questions.

— Mais je fais tout ce que je peux pour y répondre !

— Tu as eu tort d'essayer de nous doubler, Sam. T'es un cave. Mais je vais quand même te laisser une toute petite chance de t'en tirer. Nous n'aimons pas les erreurs. Tu m'écoutes ?

— Tout ce que vous voudrez, pleurnicha Disraeli dont les sourcils s'étaient rejoints sur son front contracté. Oui, je vous dirai tout ce que vous voulez savoir, mais me flinguez pas !

— Dis-moi d'abord pourquoi tu es encore en vie alors que tous les autres ont été liquidés.

— Je m'attendais à cette question, c'est pour ça que vous êtes venu me trouver ? Vous vous imaginez que...

— Tu gâches tes chances, Sam. Tu bavardes trop. Pourquoi ne nous as-tu pas téléphoné au lieu de venir te planquer ici ?

— Je sais pas vraiment, j'avais la tête en ébullition après ce carnage. Je savais plus vraiment où j'en étais, alors j'ai eu l'idée de venir passer une heure ou deux ici.

— La boîte t'appartient ?

Disraeli désigna le cadavre avec son menton :

— Plus maintenant. Je l'avais refilée il y a quelques mois à Sid.

— Qui est Sid ?

— Le type que vous avez bousillé dans le bureau. C'est un type bien.

— C'était.

— Oui, vous avez raison.

— Tu me disais que tu venais passer une heure ou deux ici. Continue.

— Ouais. Et, heu, il y avait aussi cette connasse qui me suivait. Dès que je suis arrivé, j'ai dû d'abord m'en occuper, vous comprenez. J'ai jamais vu cette nana avant et je...

Bolan l'interrompit brutalement :

— Je te donne deux secondes pour réfléchir à la façon dont tu vas continuer à me répondre. Au premier mensonge, j'appuierai sur la détente et ta cervelle ira éclabousser les murs, comme ton pote. Et dis-toi que je saurai exactement quand tu me raconteras des conneries. Vu ?

Sam le dandy battit deux fois des paupières en s'efforçant de contrôler la trouille qui lui fouaillait le ventre. Les yeux injectés de

sang, il louchait sur le sinistre Beretta dont le canon ne déviait pas d'un millimètre.

— Explique-moi de quelle façon tu as trahi Castellano.

De grosses gouttes de sueur giclèrent du front de Disraeli qui répondit d'une voix étranglée :

— Bon Dieu ! Je vous jure que j'ai trahi personne. C'est une tragique méprise. Je m'en suis tiré parce que j'ai eu du bol, c'est tout. Joss lui aussi a pu se sortir de ce putain de traquenard. C'est sûrement un pote à vous, pourquoi vous lui posez pas la question ?

— Laisse Joss Kenny en dehors de ça. T'es en train de faire diminuer tes probabilités de survie. Je vais te poser la question autrement et cette fois c'est ta dernière chance.

— D'accord, déglutit le mafioso. J'ai rien à cacher.

— J'espère pour toi. Qu'est-ce que tu es en train de maquiller avec Barnowsky ?

— Le... le conseiller ?... Je maquille rien, je fais seulement ce qu'on m'a demandé de faire.

— Tu le travailles au corps ?

— Pas moi. Je sers seulement d'intermédiaire.

— Alors qui ?

— Vous ne le savez pas ?

— Je veux te l'entendre dire, martela froidement Bolan en relevant le chien à l'arrière de la culasse du Beretta.

Le malfrat tressaillit en entendant le double déclic, se fit soudain volubile :

— Bobby Craps. C'est Bobby Craps qui s'en occupe.

— Craps ?

— C'est comme ça que tout le monde l'appelle. Son vrai blaze, c'est Robert Crapsi. Il est le bras droit de Vito Gencaro.

L'Exécuteur changea brusquement de sujet :

— Qu'est-ce que t'a raconté Carlo en venant te trouver à Meadowbrook ?

— Il m'a dit comme ça qu'il avait appris qu'un emmerdeur s'amenait dans le coin et qu'il fallait faire gaffe. J'ai d'abord pensé qu'il n'allait pas bien dans sa tête, qu'il se montait le bourrichon. Il prétendait qu'un mec était venu le menacer, qu'il avait occis son garde du corps avant de lui dire de faire passer le message.

— Quel message ?

— Au sujet de l'affaire DaGusta. Vous savez...

Bolan était au courant, bien sûr. Il faisait parler Disraeli dans le but de ne pas susciter de soupçons à son sujet.

— D'après Carlo, ce mec et plusieurs de ses copains étaient venus à Trenton pour venger le vieux Tony Thompson. Je crois que c'est peut-être vrai, mais je pense aussi maintenant que c'était un coup monté

pour nous faire sortir de la maison. Il m'a dit aussi qu'il y avait des écoutes partout. Y a d'ailleurs eu un coup de fil d'un gus qui prétendait la même chose, tout de suite après que Carlo m'a raconté ça. Et puis... Putain ! Ça a été tout de suite l'enfer. J'vous assure que j'ai eu un grand coup de bol de m'en tirer comme ça.

— Tu ne t'en es pas encore tiré, lui dit l'Exécuteur avec un sourire cruel.

— Je sais. J'essaie simplement de vous faire comprendre...

— Qu'est-ce que tu penses de Joss Kenny ?

— C'est un type bien, sûr !

— Comme ton pote Sid ?

— Et même sûrement mieux.

— Tu te fous de moi ?

— Pas du tout, j'vous dis ce que je pense.

— Ne me raconte pas de salades, Sam. Joss Kenny n'est pas de mon bord, pas la peine de me passer de la pommade. C'est un mec qui joue double jeu.

— Si vous le dites...

— Je te repose la question. Que penses-tu de lui ?

— Eh bien, maintenant que j'y réfléchis, il y a quelque chose de bizarre chez lui. Je crois en fait qu'il n'est pas franc du collier. Je me demande même si...

— Oui ?

— Je me pose la question de savoir s'il ne serait pas pour quelque chose dans ce qui est arrivé ce matin. Moi j'ai eu du pot, c'est vrai. Mais lui, on aurait dit qu'il s'attendait à cette saloperie. Et d'ailleurs il s'est tiré vite fait sans une égratignure.

— Tu commences à comprendre, Sam. Et Vito Gencaro ?

— Ce que je pense de lui aussi ?... Ben, pas grand-chose, à part qu'il magouille un peu trop. Mais ça ne me concerne pas.

— Quel genre de magouilles ?

— Il touche à la blanche et se fait plein de pognon en douce alors qu'on a tous pour consigne de pas mettre les mains là-dedans. Il est comme ça, et même qu'il raconte qu'il en a rien à foutre des huiles de New York. C'est un mec à part, vous savez...

— Bobby Craps. Parle-moi de lui.

— Il suit son boss dans ses traficotages de merde. Je l'aime pas des masses mais je suis bien obligé de le supporter.

— Et toi ?

— Quoi moi ?

— Tu es sans doute tout blanc ?

— Je marche droit.

— Ce qui ne t'empêche pas toi aussi de mener tes propres affaires. Et quand je dis propres...

Bolan avait bluffé pour tenter d'en apprendre plus. Connaissant la mentalité tordue des *amici*, il se doutait bien que Disraeli n'avait pas complètement lâché ses activités de proxénète et qu'il arrondissait ainsi ses fins de mois.

— Juste de petites rentrées par-ci, par-là.

— Ne me raconte pas d'histoires si tu veux vivre encore un peu. Cette boîte ne sert pas seulement de la limonade.

Le truand soupira nerveusement.

— Bon, d'accord, j'ai quelques filles qui travaillent pour moi, sans plus.

— Combien ?

— Heu, eh ben...

L'extrémité noire du silencieux vint s'appuyer sur sa joue et il loucha désespérément dessus.

— Juste une quinzaine, lâcha-t-il précipitamment. C'est elles qui m'ont demandé de les faire travailler. Je pouvais quand même pas les laisser à la rue sans un sou !

— Tu es une bonne âme, ricana l'Exécuteur. J'ai envie de t'envoyer tout droit au paradis. Comment ça se passe avec les gars du business ?

— Vous voulez dire, les spécialistes ?

— C'est ça.

— On n'a pas trop de mal avec eux. La plupart marchent avec nous sans problèmes. Ils touchent tous de bons paquets d'oseille et ça leur donne du cœur au ventre. Quelques-uns ont fait les difficiles, au début, mais on les a vite convaincus. Y a des tas de moyens pour y arriver.

— Par exemple ?

— Les filles, la belle vie. La blanche aussi.

— Et tout le monde marche dans la combine...

— Ouais. Habituellement, dès qu'ils ont été briefés sur ce qu'on attend d'eux, ils mettent le système en route et ça commence à rapporter gros. Il n'y a que ce type avec qui on a des difficultés.

— Barnowsky ?

— Ouais. Il joue les mecs honnêtes mais il finira par passer à la casserole. Vous pourrez dire à monsieur Castellano que c'est en bonne voie.

— Je croyais que ce n'est pas toi qui t'occupes de lui ? fit Bolan d'une voix qui glaça le maquereau.

— Bien sûr que c'est pas moi ; Mais j'ai entendu des bruits à ce sujet.

— Moi j'ai entendu des bruits à ton sujet. Il paraît que tu travaillais pour Tony DaGusta et que tu étais très bien avec lui.

— Oh ! Ça, c'était avant.

— Avant quoi ?

— Bon, vous savez bien ce qui s'est passé.

Bolan ricana.

— Ça ne t'a rien fait, qu'on le descende d'une manière aussi dégueulasse, avec tous ses hommes ? Ne me dis pas que tu n'es pas au courant de ce qu'on lui a fait pendant toute une nuit dans cet abattoir de Bridgewater.

— J'en ai entendu parler, oui.

— Tu en as entendu des choses ! De quelle façon y as-tu participé ?

De nouveau, le front de Disraeli se couvrit de sueur et il cligna des yeux.

— Je n'aurais jamais participé à une pareille horreur. Les types qui ont fait ça sont des ordures complètes, des mecs complètement dingues, des sadiques. Kevin n'aurait jamais dû accepter de marcher avec eux dans cette saloperie.

— Kevin Cariola ?

— Je... Oui, Kevin Cariola, répliqua-t-il, la bouche sèche et les yeux dardés sur le Beretta. Il s'est laissé convaincre par ce fumier de Budy qui lui avait promis un max de pognon.

— De quel Budy veux-tu parler, Sam ?

La voix de Bolan s'était dangereusement radoucie.

— Budy Bolo, cet enfoiré de Yougo.

L'Exécuteur avait entendu parler de Budy Bolovitch, un tueur yougoslave que *Cosa Nostra* avait enrôlé depuis quelque temps pour l'accomplissement de basses œuvres.

— C'est lui qui s'est chargé personnellement de Tony Thompson ?

— Un peu, oui ! Il l'a charcuté de sa propre main pour l'obliger à donner les noms et les adresses de tous ses hommes. Moi, je trouve ça ignoble. Mais, heu, ça reste entre nous, hein ? Vous me posez des questions, j'y réponds.

— Et tu fais bien, Sam. Qui était encore avec Budy cette nuit-là ?

— Je crois qu'y avait Charly Posada et aussi David Andréa. Ce sale con de David en voulait depuis longtemps à DaGusta.

L'horrible flingue se détacha de la tête du mafioso qui en profita pour respirer un peu plus.

— Tu es conscient que tous ces types avaient reçu une consigne générale ?

— C'est ce qu'on dit.

— Et d'après toi, qui avait commandité l'opération DaGusta ? Je te demande ton avis personnel.

Disraeli se redressa en gémissant.

— J'ai du mal à croire que ça vient de monsieur Castellano.

— Tu le connais bien, n'est-ce pas ?

— Assez, oui.

Le proxo avait lâché suffisamment d'informations pour que Bolan

puisse se faire une idée relativement précise du contexte crapuleux dans le New Jersey. Mais il n'avait pas encore complètement vidé son sac. Un renseignement capital manquait.

CHAPITRE VII

— Que voulez-vous saisir d'autre ? demanda Disraeli d'une voix pleine d'espoir.

Il mendiait pratiquement sa survie.

— Ouais. Où est Barnowsky ?

— Mais... Là-bas.

— Où, là-bas ? gronda Bolan en pressant de nouveau le Beretta contre la tempe du malfrat dont les espoirs s'évanouirent aussitôt.

— Écoutez, je joue franc-jeu avec vous. Je connais même pas votre nom et...

— Tu le sauras bien assez tôt. Où est-il ?

— Du côté de Philadelphie, je crois. Mais je suis pas vraiment sûr et...

Le dandy n'eut pas le temps de finir sa phrase. Une gifle magistrale lui projeta la tête de côté et il bascula de son tabouret, s'affalant sur le sol, tout près des deux cadavres. La tête en feu, il posa ses mains derrière lui pour se redresser et poussa un petit cri en sentant sous ses doigts un sang encore chaud et poisseux. Enfin, il se remit debout mais se tint à bonne distance.

— C'est ta dernière carte, ne la gâche pas.

— Attendez ! ânonna-t-il en se passant la main sur la mâchoire. J'avais pas l'intention de...

— Où est-il ?

— J'allais vous dire que je sais pas vraiment s'il est encore là-bas, dans cette maison. C'est là que je devais rejoindre les autres cet après-midi, s'il n'y avait pas eu cette fusillade...

— Sois plus précis.

— C'est une planque qui sert de quartier général pour les gros bonnets de Newark, de Trenton et d'Atlantic City quand ils se réunissent.

— Quand y était-il encore ?

— Hier matin, d'après ce que j'ai compris.

— Décris-moi la baraque.

— Oui, oui, tout ce que vous voulez.

L'Exécuteur écouta avec attention la description précipitée que lui faisait la petite ordure mafieuse, enregistrant chaque renseignement, l'interrompant de temps en temps pour lui faire préciser un détail. Quand Disraeli cessa de parler, la respiration courte, Bolan comprit qu'une infiltration dans les lieux ne serait pas chose aisée. La baraque en question était en fait une véritable place forte surveillée par une troupe nombreuse et armée jusqu'aux dents. Des dispositifs de sécurité équipaient l'endroit et, après le blitz qu'il avait opéré à Meadowbrook, tous ces types devaient se tenir sur leurs gardes.

Disraeli dansait mollement d'un pied sur l'autre, ne sachant pas trop quelle contenance adopter et se demandant ce qui allait suivre.

Un froid sourire étira les lèvres de l'Exécuteur qui sortit de sa poche un petit magnétophone à cassettes. Sans cesser de surveiller le mafioso, il rembobina un peu la bande puis appuya sur la touche de lecture.

La voix du dandy s'échappa de l'appareil, parfaitement reconnaissable :

— « C'est une planque qui sert de quartier général pour les gros bonnets de Newark, de Trenton et d'Atlantic City quand ils se... »

Bolan stoppa le défilement de la bande, rempocha le petit appareil tandis que Disraeli se tassait lentement sur lui-même, l'air à la fois effondré et horrifié. Il geignit :

— Putain !... Vous avez enregistré tout ce que j'ai raconté. Pourquoi vous avez fait ça ? ?

— Tu n'en as aucune idée ?

— Hé, dites ! Vous n'avez quand même pas l'intention de leur faire entendre ça ! J'ai été régulier avec vous, merde !

— Tu n'as rien d'un type régulier, Sam. T'es tout juste une ordure qui pète de trouille.

— Ouais, p't'être. Mais si jamais ils écoutent ça, vous savez ce qui va m'arriver... Je peux encore vous être utile.

— Il se peut que je ne me serve pas de cette cassette, ce sera en fonction de toi.

— Dites-moi ce que vous voulez, fit Disraeli d'un ton résigné.

— C'est simple. Tu restes muet comme une huître et tout se passera bien pour toi. Raconte une seule connerie à tes potes et je le saurai immédiatement. Alors je reviendrai m'occuper tout spécialement de toi. Pigé ?

— Vous pouvez compter sur moi, je saurai la fermer.

— T'as intérêt. Et si tu entends quelque chose d'intéressant, tu me le fais savoir.

— Comment je pourrai savoir où vous joindre ?

— C'est moi qui te contacterai. Tâche de pas jouer les courants d'air, tu n'auras aucune chance.

- Je sais.
- Maintenant, retourne dans ton bureau.
- Vous... Je retourne là-bas ?
- Tu es sourd ?

Disraeli hocha la tête puis s'achemina d'un pas mécanique vers le couloir. L'Exécuteur le poussa ensuite dans la pièce.

- Détache la fille.
- Vous n'allez quand même pas la laisser filer...
- Je prends les choses en main. Désormais, tu ne t'en occupes plus.

Magne-toi.

Soumis, le mafioso prit un cutter sur son bureau et trancha les liens qui attachaient la jeune femme à la chaise. Bolan lui jeta un regard brutal :

- Sortez.

Elle se massa les poignets, l'observa sans aménité et passa devant lui.

- Toi tu ne bouges pas d'ici, jeta-t-il au dandy.

Puis il arracha le fil du téléphone, referma la porte derrière lui, donna deux tours de clé à la serrure et poussa la brune dans le couloir. Lorsqu'ils atteignirent les premières marches de l'escalier, elle s'arrêta et se raidit. Elle venait d'apercevoir les cadavres des porte-flingues.

- Où m'emmenez-vous ?

Il y avait de la panique dans sa voix.

— Pas très loin, répliqua Bolan. Je veux seulement discuter un peu avec vous.

Son ton s'était adouci. Elle le regarda brièvement puis monta les marches. Quand ils débouchèrent dehors, elle eut de nouveau un raidissement, fit quelques pas sur le trottoir et se bloqua.

- Je n'irai nulle part avec vous, annonça-t-elle d'une voix décidée.

- Je ne vous veux aucun mal.

- Ah non ? Alors pourquoi ne me laissez-vous pas partir ?

- Pas avant d'avoir éclairci certains points.

— Vous n'êtes peut-être pas du même bord que ces salauds, mais vous êtes quand même une crapule comme eux.

- Sûrement pas comme eux.

— Je n'en crois pas un mot. Je vais me mettre à hurler et dans quelques instants vous aurez tous les flics du quartier sur le dos.

- Ce serait stupide. Ma voiture n'est pas loin.

Bolan lui sourit ironiquement.

— Vous pourrez vous mettre à hurler à l'intérieur si vous vous sentez en danger. Je laisserai une vitre ouverte.

- Vous n'essaierez pas de mettre en route ?

- Je vous le promets.

Elle était encore hésitante.

— Je ne suis pas un *amici*. Je leur fais la guerre. Alors, vous acceptez mon invitation ?

Elle respira par petits coups, se décida sans transition :

— D'accord. Mais deux minutes. Pas plus.

Ils rejoignirent la Ford grise dans laquelle il la fit monter à côté de lui, ôta la clé de contact et la posa ostensiblement sur le tableau de bord.

— Qui êtes-vous ? questionna-t-il à brûle-pourpoint.

— Ah ça, c'est pas banal ! lança-t-elle avec un petit rire nerveux. Pourquoi vous répondrais-je ?

— En général, on fait les présentations avant de converser.

— Moi non plus je ne sais pas qui vous êtes, mais je sais ce que vous faites. Vous êtes un tueur, un personnage cruel tout comme ces types. Je vous ai vu à l'œuvre !

— À travers le viseur de votre caméscope ?

— Comment vous...

Se mordillant les lèvres, elle renvoya ensuite sèchement :

— Bon, vous m'avez observée aussi. Et j'en déduis que vous m'avez suivie.

— J'ai suivi Sam Disraeli que vous filiez vous-même assez maladroitement dans votre Corvette flamboyante. Je crois que ça a été plutôt une chance pour vous...

— Qui est Sam Disraeli ?

Bolan soupira.

— Le type qui vous a si gentiment invitée dans son bureau. Vous ne le connaissez pas ?

— Non. Je l'ai vu ce matin pour la première fois.

— Jouons cartes sur table, voulez-vous ?

— Je crois que c'est ce que je fais. J'ai déjà répondu à beaucoup trop de vos questions.

— Comment avez-vous abouti à cette planque de Meadowbrook ?

— Et vous ?

— En suivant Carlo Androsi.

— Je ne connais pas ce personnage. Qui est-ce ?

— Écoutez, je n'ai ni le temps ni l'envie de jouer cette partie dans le vide, ni d'entendre des questions venant à la suite de mes questions.

— Je n'ai pas envie non plus de répondre à vos questions idiotes.

C'était la meilleure ! Bolan la sauvait d'un sort très peu enviable en l'arrachant aux griffes de la mafia et elle se payait ensuite ouvertement sa tête. Réprimant un juron, il dissimula un petit sourire. D'où sortait cette fille un peu trop sûre d'elle et infiniment imprudente ? Ce n'était sûrement pas une ingénue, la façon dont elle avait espionné la demeure des pourris à Meadowbrook prouvait tout le contraire. Et le simple fait qu'elle eût réussi à découvrir une

planque des *amici* dénotait un indéniable bon sens. Seulement, il semblait que son bon sens s'arrêtait là.

Il relança :

— Comment avez-vous abouti à Meadowbrook ?

— En suivant quelqu'un qui s'y rendait, répliqua-t-elle, toujours évasive. Qui êtes-vous pour me poser toutes ces questions ? Après la belle saloperie que vous avez faite là-bas, je conclus que vous ne pouvez pas être un flic. Pas un agent spécial non plus. La CIA ne s'occupe pas de la mafia.

— Vous savez donc à qui vous avez affaire.

— Bien sûr, je ne suis pas stupide comme vous semblez le penser.

— Peut-être pas stupide mais butée.

— J'ai mes raisons.

— Et vous ne voulez surtout pas en parler ?

— Pas à vous en tout cas.

Bolan n'avait pas l'intention de lui dire qui il était, pas avant qu'elle ait lâché du lest mais la discussion s'engageait vraiment trop mal. Manifestement, elle le prenait pour un truand en train de régler des comptes entre clans adverses. Il se dit qu'il n'en tirerait rien d'intéressant dans l'immédiat et que la meilleure méthode à adopter avec elle était encore de s'en désintéresser. En apparence, du moins. Il y avait un autre moyen plus direct d'obtenir une réponse à son sujet.

— O.K., conclut-il. Allez reprendre votre Corvette.

Elle le fixa d'un regard incertain.

— Vous me laissez donc partir ?

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous retenir. Je vous conseille de filer d'ici au plus vite et d'éviter de mettre votre joli nez dans les affaires des *amici*. Vous auriez sans doute moins de chance que cette fois-ci.

Après deux secondes de flottement, elle laissa tomber du bout des lèvres, la main sur la poignée de portière :

— Merci.

— De quoi ?

— De m'avoir sortie de là. Je ne pensais pas qu'ils oseraient kidnapper quelqu'un en pleine rue.

Elle donna l'impression de vouloir ajouter un mot, lui lança un dernier regard un peu ambigu, puis mit pied à terre et s'éloigna d'un pas nerveux. L'Exécuteur la laissa franchir une vingtaine de mètres avant de jeter dans son talkie-walkie :

— Traqueur Deux !

— Ouais, renvoya Herman Schwarz. J'ai vu. Tu la laisses filer ?

— Je te passe la main. Débrouille-toi en douce pour savoir où elle va et qui elle est.

— Entendu ! Je reste sur la fréquence ?

— Affirmatif. Sa Corvette est dans la rue transversale à une quarantaine de mètres devant moi et sur la droite. Commence à démarrer.

— Roger !

Bolan vit la Pontiac d'Herman Schwarz se dégager de son créneau et rouler doucement avant de virer dans la rue indiquée. De ce côté-là, il était rassuré. Traqueur Deux ne lâcherait plus la fille jusqu'à ce qu'il ait obtenu satisfaction.

Lançant le moteur de la Ford, il s'éloigna sans précipitation, tout en remuant dans sa tête les nouveaux éléments qui intervenaient. Sam Disraeli ne devait pas trop savoir quoi penser en ce qui le concernait. Il pouvait aussi bien s'imaginer qu'il faisait partie de « l'Équipe de fer » d'Ange Castellano, ou qu'il était envoyé par les amis de Tony DaGusta que les nouveaux venus avaient tué après l'avoir torturé.

L'équivoque planait et c'était très bien ainsi. Plus les *amici* passeraient de temps à se poser des questions, à émettre des hypothèses, et plus l'Exécuteur pourrait profiter de ce climat d'incertitude. Mais il n'en croyait pas pour autant que la partie serait facile. Du très, très gros pognon était en jeu et les cannibales qui géraient les affaires illicites dans le New Jersey ne lâcheraient pas le morceau avant d'être mis sur la touche. C'est-à-dire empaquetés dans un sac en plastique pour être transportés à la morgue. Bolan ne se faisait aucune illusion.

Malgré la relative facilité de son intrusion sur ce nouveau champ de bataille, il savait que l'État-jardin tant prôné pour sa tranquillité pouvait à tout moment devenir le terminus de l'Exécuteur. L'aventure allait devenir délicate à très brève échéance et il devrait redoubler de prudence s'il voulait arracher John Barnowsky de la gueule des chacals.

Pour le moment, il était dans une période de statu quo. Il lui manquait encore des éléments d'informations sur l'ennemi. Mais ce n'était pas la première fois qu'il entamait une partie compliquée et il réfléchit qu'il découvrirait bien la faille pouvant lui donner un avantage, même si cet avantage ne durait qu'un temps restreint. L'Exécuteur avait pour lui la mobilité alors que les mafiosi ne pouvaient évoluer que dans le cadre du périmètre qu'ils avaient eux-mêmes tracé pour mener leur grosse magouille. Et, contrairement aux forces de police constamment handicapées par des lois et des règlements trop rigides, il pouvait frapper l'adversaire en tous lieux et à n'importe quel instant.

Parmi les mafieux locaux, il y avait forcément, aussi, bon nombre de petits rongeurs avides des restes que les gros requins abandonneraient sur le terrain. Un grenouillage ahurissant d'êtres crépusculaires à l'appétit féroce, dont les regards s'étaient braqués sur le nouveau

festin. Bolan allait peut-être devoir s'en prendre à eux, attaquer par la bande afin de pouvoir ensuite remonter en souplesse vers les ténors du gros business dégueulasse. En souplesse mais rapidement.

Parfois, l'Exécuteur avait utilisé une méthode consistant à diviser les *amici* puis à les lancer les uns contre les autres en misant sur le complexe de méfiance qui était le propre des *mobsters* de *Cosa Nostra*. En d'autres circonstances, la tactique aurait été réalisable. Mais la situation ne s'y prêtait guère. De plus, il n'aurait sans doute pas suffisamment de temps pour cela. Il ne pourrait rester que vingt-quatre heures au maximum dans le New Jersey, à moins de s'exposer inconsidérément.

Le mieux était donc, non pas de diviser, mais de tenter de rassembler tout ces savants techniciens de l'arnaque, pour les blitzter ensuite. Logiquement, après ce qui venait de se passer, la mafia allait se regrouper, organiser une rencontre pour faire le point sur la situation et prendre des mesures d'urgence.

Un vague sentiment d'inquiétude, pourtant, tenaillait Bolan. Il n'arrivait pas à définir s'il s'agissait d'une notion instinctive ou du résultat de ses réflexions. Il y avait quelque chose de trouble dans la situation à laquelle il se trouvait confronté. Était-ce la brève et équivoque rencontre avec cette fille brune qui venait jeter le flou dans le contexte ? Peut-être bien, après tout.

Quel genre de réponse détenait-elle qui pouvait l'éclairer et éventuellement lui permettre d'éviter un impair ? Car plus l'Exécuteur réfléchissait et plus il se disait que la « grosse affaire » menée depuis Trenton n'avait rien à voir avec les classiques occupations de la mafia. À présent, son instinct lui suggérait très fortement qu'il allait se heurter à des risques dont rien ne laissait soupçonner l'ampleur.

Il n'avait sans doute encore vu que la partie supérieure de l'iceberg monstrueux qui flottait dans les eaux fangeuses du Crime Organisé.

Tout en conduisant, Bolan échafaudait des théories ainsi que des tactiques d'attaque, les rejetant presque aussitôt parce qu'il les jugeait trop incertaines par rapport au contexte local. L'opération qu'il avait envisagée était simple au départ, maintenant elle apparaissait confuse et trouble, pleine d'ambiguïté.

Qu'est-ce qui clochait au New Jersey ? Que lui avait-on dissimulé et pourquoi ?

CHAPITRE VIII

Lorsqu'il se fut éloigné de Mercerville, Bolan arrêta la Ford sur le parking d'un centre commercial et passa un appel à destination de Rosario Blancanales, à bord de son char de combat :

— Politicien, mets en route et prends le cap d'Edinburg par la 535. Tu piques ensuite sur Dutch Neck et tu m'y attends.

— Ça se passe bien pour toi ?

— À peu près.

— Tu ne parais pas très sûr.

— J'attends des précisions. Tu trouveras un terrain de camping juste après le village pour y garer le module. Vas-y.

— J'en ai pour une vingtaine de minutes, indiqua Blancanales avant de raccrocher.

L'Exécuteur appela ensuite Washington, dut attendre un assez long moment avant que Harold Brognola vienne en ligne.

— Striker, fit Bolan laconiquement.

Il y eut un petit bruit de toux dans l'appareil et le super-flic du FBI répliqua :

— Je suis en réunion. Je ne pourrai pas rester longtemps au bout du fil.

— J'ai besoin de te parler, Hal. Comment est ta ligne ?

— Sans doute pas très sûre. Le mieux est que tu me rappelles où tu sais.

— Bon. Dans trois minutes.

Bolan coupa la communication et attendit trois minutes avant de rappeler un numéro correspondant à une cabine publique de E Street, pas très loin de l'immeuble du Bureau fédéral.

— Voilà, je suis à toi, fit Brognola avec un petit ricanement. C'est plutôt lamentable d'en arriver là, mais je crois que mes lignes sont de nouveau sur écoute depuis quelque temps.

Bolan railla :

— La confiance règne. Qui écoute le FBI ?

— Peut-être le FBI lui-même, ricana de nouveau Brognola. À moins que ce soit le Conseil National de Sécurité. L'ambiance est pourrie et

ce n'est pas nouveau. On ne peut même plus se moucher sans que ça se sache aussitôt dans tout l'immeuble. Il paraît aussi que le Département d'État est au courant des opérations en cours avant même qu'on les ait décidées.

— Je préfère ma place à la tienne, rigola Bolan.

— Pareil de mon côté. Dis-moi, Striker, en parlant de bruits qui se propagent très vite... Qu'est-ce qui s'est passé exactement à Meadowbrook ?

— T'es déjà au courant ?

— Officiellement, il y a une demi-heure. Le plus marrant, si l'on peut dire, c'est qu'avant même qu'on reçoive une dépêche des flics locaux, il y a eu plusieurs appels de gens qui protestent contre, je cite : « un intolérable crime contre de pacifiques et honnêtes citoyens du New Jersey ». J'ai dû ravalier de la bile en entendant des réprimandes et des insultes. Un de ces types a même été jusqu'à affirmer que la police est d'une inqualifiable incompétence, que des mesures seraient prises, etc.

— Qui sont ces gens ?

— Deux gros politicards et un homme d'affaires de Trenton. Tu veux des informations plus précises à leur sujet ?

— Pas la peine, je n'aurai pas le temps de m'occuper d'eux. Et j'ai déjà du mal à faire la synthèse des données que je connais. C'est assez embrouillé.

— Sur quel plan ?

— Sur tous les plans, Hal. Ne me demande pas comment j'en suis arrivé à cette conclusion, c'est difficile à définir.

Un silence passa dans l'appareil, puis :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Striker ?

— Je viens de te le dire, je n'en sais rien du tout. Toi, tu pourrais peut-être me donner un coup de projecteur.

— Si c'est de mon ressort...

— Probablement. John Barnowsky, tout d'abord... Es-tu tout à fait sûr de lui ?

— Autant qu'on puisse l'être d'un ami. Mais je ne suis pas dans sa vie privée. Pourquoi me demandes-tu ça ? Tu as trouvé quelque chose de louche à son sujet ?

— Non. Au contraire, d'après ce que j'ai appris, il oppose de la résistance aux *amici*.

— Alors quoi ?

À son tour, l'Exécuteur laissa passer un petit silence avant de répondre :

— Est-ce que tu n'aurais pas oublié un détail important ?

— Je crois t'avoir tout résumé de ce que je sais.

— Pour moi, ils se sentent trop sûrs d'eux. J'ai pu rentrer dans le

circuit facilement alors qu'ils auraient dû s'être protégés de tous les côtés comme ils ont l'habitude de le faire. Surtout qu'ils doivent miser très gros sur les opérations en cours. On pourrait croire qu'ils ne s'occupent que d'affaires propres...

— Tu parles ! s'esclaffa le Numéro Deux du Justice Department.

— En parlant de protections, ils doivent s'en être assuré de sérieuses. Je commence à avoir une vague impression de l'étendue de la contamination.

— Tu veux dire que...

— Que s'ils se sentaient si confiants, c'est qu'ils ont préalablement ouvert tout grand un parapluie officiel au-dessus de leurs têtes. Et de toute manière ils ne pouvaient envisager de grosses manipulations financières qu'en s'assurant des connivences avec des pontes officiels. Je ne parle pas seulement des spécialistes qu'ils ont déjà convaincus de bosser pour eux.

— Tu veux parler de responsables gouvernementaux ?... Tu as peut-être raison, soupira Brognola. L'affaire va sûrement beaucoup plus loin qu'on ne l'imagine. Ces types sont des déments, ils ne reculent devant rien quand il s'agit de s'en mettre plein les poches.

— Tu en avais douté un instant ?

— J'essaie simplement de ne pas voir la vie trop en noir. En ce moment, j'ai l'impression de marcher sur des planches pourries qui vont bientôt céder. En dessous, il y a les égouts avec toute sorte de vermines qui ne se gênent même plus de faire du bruit avec leurs énormes mâchoires. Et au-dessus de ma tête, il y a des personnages brillants dont je ne suis même pas sûr qu'ils ne cassent pas la croûte au moins une fois par semaine avec la mafia.

— Ça a toujours été comme ça, Hal.

— Pas à ce point.

— Bien sûr que si, et depuis longtemps. Ça fait des années que le pays va mal. Le monde entier va mal. Il y a des crises partout et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi. Abus de biens sociaux, détournements de fonds, corruption, complicité ou collusion avec la pègre... Pour les *mobsters*, l'exemple vient d'en haut. De l'administration et des politiques.

— Tu leur cherches des excuses ? gloussa Brognola.

— Tu parles ! J'essaie seulement de comprendre pourquoi les *amici* font maintenant tant de bruit tout en se sentant tranquilles, alors qu'auparavant ils réalisaient leurs saloperies en sourdine.

— Je sais, hélas, répondit Brognola d'une voix triste. Ça fait au moins dix fois que j'ai l'idée de foutre ma démission à la tête de ma direction. Peut-être que je vais finalement m'y décider.

— Bon, ça ne sert à rien de philosopher, Hal. Regardons le problème merdique bien en face. Je pense qu'ils ne veulent pas seulement

englober les États-Unis mais aussi l'Europe et les autres puissances économiques. C'est en plein dans leur logique. Ça me fait penser au carrousel des Caraïbes, en beaucoup plus important.

— Et les Moujiks, tu en as vu dans le circuit ?

— Non, pas l'ombre d'un. Après ce qui s'est passé à Washington, je pense que Castellano la met en veilleuse de ce côté-là(1). Au fait, j'ai aperçu notre ami Castellano ce matin à Meadowbrook.

— Lui-même ?

— En chair et en os. Malheureusement, j'étais mal placé pour le saluer et quand la danse a commencé il a vidé les lieux vite fait.

— Tu as une idée de ce qu'il faisait là-bas ?

— Il est probablement venu surveiller sa nouvelle combine.

— S'il se déplace en personne, ça signifie sans aucun doute que c'est vraiment énorme et que ça ne va pas tarder à démarrer.

— C'est déjà démarré, fit Bolan. À mon avis, ils n'attendent plus que la mise en place d'un pion important, voire capital.

— Barnowsky ?

— C'est évident. J'ai entendu dire que les affaires rapportent déjà gros et que tout se transformera en mine d'or dès qu'il commencera à coopérer.

Bolan alluma une cigarette.

— Crois-tu qu'il y a beaucoup de gens dans le même cas que Barnowsky ? demanda Brognola.

— Sur le terrain, il y en a sûrement déjà un paquet. Mais ton copain est un cas isolé. Les autres paraissent s'être laissé convaincre facilement.

— Quand je parlais des égouts...

— Tu étais en plein dedans.

— Merci !

L'Exécuteur eut un petit rire sec.

— Tous ces types qui ont été enrôlés occultement, tous ces spécialistes ont été préalablement étudiés et choisis selon des critères précis. D'abord leurs capacités, leurs possibilités, et en même temps leur pouvoir de réaction face à l'appât du gain. Évidemment, plus ils sont malléables et plus ils constituent une cible privilégiée pour l'Organisation. Après, on les met au boulot et on fait tourner la machine à pompage financier. Dans leur entourage, personne ne se doute de quoi que ce soit, vu qu'ils continuent de bosser comme avant, à cette différence près que la monnaie tombe indirectement dans les poches des *amici*. Il existe certainement une kyrielle de sociétés écran montées pour l'occasion, des prête-noms et toute une infrastructure visible qui sert de paravent aux cannibales.

— Comment en es-tu arrivé à cette conclusion ?

— Par déduction. Et puis aussi parce que je connais bien leur façon

de procéder. De ce côté-là, c'est relativement simple à piger. En revanche, ce sont les personnages qui grenouillent à la périphérie qui me posent un problème. Ça m'inquiète.

— Les éventuels complicités officielles ?

— Ouais. Tant qu'il n'y a que d'authentiques mafiosi dans mon collimateur, tout est assez facile à résoudre. Ici, par contre, trop de gens de différents bords sont mélangés, je n'arrive pas encore à distinguer correctement les pions blancs des pions noirs.

— C'est bien ce que je te disais tout à l'heure, répliqua le haut fonctionnaire du FBI. Un peu trop souvent, j'ai l'impression que certains personnages au-dessus de moi sont comme cul et chemise avec les grosses ordures mafieuses. C'est déprimant. Et quand ça m'arrive d'imaginer les conséquences, si cela est confirmé, ça me flanque une sacrée chair de poule... Pour en revenir à Barnowsky, tu as un semblant de piste ?

— J'ai mieux que ça. Je sais où il est, du moins si on ne l'a pas déménagé.

— Striker...

— Ouais.

— Essaye de le retrouver et laisse tout tomber ensuite.

— Pas question, Hal. L'organisation de Castellano est beaucoup trop coriace, efficace et vicieuse pour que je laisse tomber. S'ils réussissent à s'emparer du système financier du pays et à le développer selon leurs critères pourris, il faudra un temps fou pour leur casser les reins, et il n'est même pas certain que ce soit ensuite faisable. Je ne peux pas me permettre de rester longtemps ici, Hal, il faut que tout soit réglé dans quelques heures. Je vais donc profiter au maximum de la situation tordue.

— Écoute, laisse tomber...

— Pourquoi ?

— Merde ! On va s'occuper d'eux dès que tu auras récupéré ce type et...

— Attends, attends... Qu'est-ce que je dois comprendre ?

— De notre côté nous menons une opération au New Jersey.

— Confidentiellement, je suppose...

— Bien sûr, tant que nous n'avons pas de preuves, pas question de lancer la troupe. Et tu l'as dit toi-même, il y a trop de gens importants amalgamés à la vermine.

— J'essaierai de faire le tri. Qui est déjà en piste, de chez toi ?

Un gros soupir traversa l'écouteur, atteignit l'oreille de Bolan comme une petite tornade.

— Bon, autant te le dire maintenant, avant que tu te trouves nez à nez avec lui. Frank est sur cette opération depuis un certain temps.

Bolan ricana :

— Ah oui ? Je croyais que tu n'avais oublié aucun détail...

Frank Vitali était l'agent secret que le FBI avait réussi à introduire en douce dans le staff du nouveau chef des chefs. L'Exécuteur le connaissait, il avait eu affaire avec lui à plusieurs occasions et les deux hommes s'appréciaient mutuellement.

Il entendit le claquement d'un briquet dans l'écouteur, et le chef fédéral enchaîna d'un ton gêné :

— Frank était déjà sur le coup avant que j'en sois averti. Cela faisait un certain temps que je n'avais pas de nouvelles de lui. Tu sais à quel point sa position est délicate, il fait constamment de la corde raide au milieu d'une meute de fauves qui n'hésiteraient pas à se jeter sur lui au premier faux pas. C'est hier seulement qu'il m'a passé un coup de fil pour me dire qu'il était à Trenton depuis une semaine, en compagnie d'un des lieutenants de Castellano.

— Alors tout se recoupe et ça devient un peu plus clair.

— Plus clair pour toi. Moi, je patauge encore.

— Je suis prêt à parier que notre général mafieux est en train de décentraliser son état-major et toutes ses affaires. Il doit penser que le New Jersey est un endroit idéal pour ça.

— Mais trop calme.

— Pas du tout. C'est un excellent endroit pour y planquer un business marginal. Et Trenton est très proche de Manhattan.

— Trenton, la nouvelle capitale du Crime Organisé ?

— Pourquoi pas ? New York est devenu brûlant pour lui. En y laissant une antenne et en y faisant de temps en temps un peu de remue-ménage, il lui sera facile de donner le change. Parallèlement, il mènera l'essentiel de ses gros marchés illégaux à la campagne.

Bolan eut un rire ironique :

— C'est à la mode, beaucoup de businessmen se mettent au vert pour traiter plus tranquillement leurs affaires. Il suffit d'un téléphone et d'un ordinateur équipé d'un modem.

— Autre chose. Après la panique que tu as semée ce matin, il n'est certainement pas très tranquille. Et tu lui as déjà causé pas mal de démangeaisons ces derniers temps. Tu ne penses pas qu'il a un doute à ton sujet ?

— C'est un renard vicieux. Il a vraisemblablement tenu compte de cette possibilité mais sans plus. Je crois plutôt que tout le monde s' imagine que quelqu'un est en train de régler les comptes à la suite du massacre de DaGusta et de sa famille. Tout ce que je demande, c'est qu'ils le pensent encore pendant un certain temps. Le moment n'est pas venu pour moi d'annoncer les couleurs.

— C'est un jeu assez tordu.

— Je ne compte pas le mener longtemps. Pour l'instant, ils se posent des questions.

— Et ils cherchent une parade.

— Tant qu'ils n'auront pas compris d'où vient le coup, ils ne pourront trouver aucune parade. Tu connais la musique : plus il y a d'embrouilles et plus on a de chances de manœuvrer ceux qui tirent les ficelles. Ils finissent toujours par s'emmêler.

— À moins qu'ils décident de suspendre temporairement leurs activités, suggéra le G'man.

— Ça m'étonnerait. Une fois les grosses affaires engagées, ils ne doivent pas pouvoir les suspendre. Il y a trop de monde en piste.

— J'espère que tu as raison.

— Frank opère sous son vrai nom ?

— Bien sûr. Tu sais quel soin on a pris pour lui fabriquer cette couverture.

— Et où peut-on le joindre ?

— Je n'en ai qu'une vague idée. À Trenton, sûrement.

— En effet, c'est plutôt vague.

— Bon, faut que je retourne à la réunion avec les grossiums du NSC. Fais gaffe où tu poses tes talons, Striker. Il y a des moments où tu me fous vraiment la trouille, tu sais.

— Toi, fais plutôt attention à ne pas passer à travers tes planches pourries, rétorqua Bolan en raccrochant.

Il relança le moteur de la Ford et chercha l'embranchement de la route 526 menant à Dutch Neck. Les paroles de son ami tournaient encore dans sa tête quand il franchit un petit pont surplombant une rivière limoneuse. Faire attention ? Quelle blague ! Ce n'est pas en faisant attention qu'on réussit à remporter une bataille contre une armée de pourris dont la préoccupation essentielle est de bouffer tout ce que produisent les autres. Non, ce n'était surtout pas en se cachant et en jetant des regards prudents partout autour de soi. La racaille était partout dans cet État apparemment trop tranquille.

Et les planches pourries, aussi, étaient partout. L'Exécuteur avait à présent une idée de la façon dont il allait pouvoir en glisser quelques-unes sous les pieds des *amici*.

CHAPITRE IX

L'Exécuteur rejoignit le terrain de camping de Dutch Neck en moins d'un quart d'heure. C'était une grande esplanade entourée d'arbres, en bordure de la route. L'endroit était peu fréquenté, quelques caravanes et deux mobil-homes stationnaient à une extrémité, massés les uns près des autres. Rosario Blancanales avait garé à l'écart le gros char de guerre camouflé et écoutait les informations à la radio de bord lorsque Bolan fit son apparition. Sur sa gauche, un récepteur-scanner laissait passer de temps en temps de brefs dialogues.

— On n'arrête pas de parler d'une certaine fusillade à Meadowbrook, annonça-t-il en éteignant la radio. Paraît que tous les flics de l'État sillonnent la zone concernée et qu'une commission spéciale d'enquête a été nommée en urgence.

— Il fallait s'y attendre, sourit Bolan. Tu as capté les émissions officielles ?

— Le scanner est branché en permanence sur les fréquences de police. Il confirme les informations, les bleus tournent partout comme des guêpes, on devra faire attention. Autre chose : Gadgets a appelé il y a un quart d'heure, il n'a pas réussi à te joindre par radio, tu devais être hors de portée. Il dit qu'il a les renseignements que tu attendais. La fille en question s'est rendue directement dans un immeuble de Trenton où elle a son bureau. Elle se nomme Betty Russel et elle est avocate.

— Avocate ? répéta Bolan.

— Je me suis aussitôt connecté sur une banque de données de l'état civil, commenta Blancanales en fixant une feuille de papier d'imprimante. J'ai obtenu facilement son pedigree. Trente-deux ans, des études brillantes, mariée à trente ans à un certain Cari Russel dont elle a divorcé récemment pour cause de déviation sexuelle. Le type était bisexuel. Pour des raisons obscures, elle a conservé son nom de mariage mais son nom de jeune fille est Barnowsky.

Un petit rictus apparut sur le visage de l'Exécuteur. Politicien lui demanda :

— Est-ce que c'est instructif ?

— Très. Elle est apparentée à John Barnowsky ?

— C'est son père.

— De mieux en mieux.

— Attends, il y a quelque chose d'autre qui peut t'intéresser également. Je me suis renseigné sur son ex-mari. C'est le système informatique de la chambre de commerce qui m'a donné la réponse. Cari Russel dirige une société de conseil en gestion où il est associé avec un certain Rudy Arrington. Voilà, c'est tout ce que j'ai pu obtenir.

Cette fois, un sourire éclaira le visage granitique de Bolan. L'affaire s'éclaircissait plus vite que prévu. Rudy Arrington avait convié Barnowsky à Atlantic City pour lui demander une étude financière portant sur un projet de casino. C'était aussi un ami de Carlo Androsi... Le recoupement arrivait pile.

— Gadgets est resté sur place, fit Blancanales. Il maintient le contact.

— O.K., répliqua Bolan en inscrivant plusieurs chiffres sur un papier. Ce sont des fréquences d'écoutes téléphoniques. Branche une réception simultanée dessus et un système d'enregistrement automatique.

— Si les émissions viennent de la ville, ça va être difficile de les capter.

— J'ai placé des relais d'émetteurs d'une portée suffisante.

— Bon. Je m'en occupe tout de suite.

Tandis que Blancanales commençait à s'activer sur une console, l'Exécuteur se mit au clavier d'un ordinateur qu'il mit en liaison radio avec une banque d'informations de Trenton. Faisant de rapides scrollings, il fit apparaître sur l'écran une succession de données, stoppant régulièrement le défilement des données pour les comparer avec des renseignements contenus dans son fichier informatique personnel.

En quelques minutes, il analysa et mémorisa quantité d'informations concernant plusieurs personnages ainsi que des sociétés en relation avec les entreprises douteuses qu'il avait déjà répertoriées. Puis il eut un petit sourire de satisfaction, se donna encore quelques instants de réflexion, puis il passa à l'arrière du mobil-home pour se changer.

Il enfila un jean et une chemise légère, passa un blouson en toile et chaussa des bottes western. Une petite incursion en ville s'imposait rapidement.

Betty Russel n'était plus une énigme pour l'Exécuteur, mais elle pouvait être au courant d'un tas de choses sur les relations de son père avec la vermine qui grouillait dans leur entourage. Lorsqu'il préparait un blitz, Bolan ne négligeait aucun détail, aussi mince soit-il, concernant son ennemi. C'est souvent un détail infime qui détermine le sort d'une bataille. Et, en l'occurrence, il pensait que les

informations qu'il pourrait glaner de son côté ne seraient pas des moindres.

Il glissa le Beretta silencieux sous son aisselle gauche, dans le holster spécial, logea son énorme AutoMag dans un attaché-case en compagnie de trois chargeurs supplémentaires. Il échangea quelques mots avec Blancanales et descendit du van pour s'installer dans la Ford.

*

* *

La Pontiac bleue d'Herman Schwarz stationnait contre un trottoir dans une avenue du centre-ville. Il y avait une circulation assez dense mais peu de piétons. Schwarz surveillait un haut immeuble, de l'autre côté de la chaussée, tout en jetant des regards attentifs à une voiture qui roulait doucement dans sa direction, avec deux hommes à son bord. Il n'aperçut qu'au dernier moment la silhouette de l'Exécuteur qui avait déjà posé la main sur la poignée de portière et se glissait à côté de lui.

Il souffla un peu d'air.

— Je ne m'habituerai jamais à la façon dont tu apparais, avoua-t-il. J'ai pourtant regardé dans cette direction il y a moins de cinq secondes.

Bolan lui grimaça un sourire.

— Elle s'est montrée ?

— Même pas un œil. Elle est toujours là-haut, au troisième. Je suis allé vérifier tout à l'heure, c'est un cabinet d'avocats qu'elle partage avec un autre. Jo Taggart il s'appelle, c'est ce qui est marqué sur la plaque. Tu as eu mon message ?

— Oui, et Pol s'est déjà renseigné. Son nom de jeune fille est Barnowsky.

— Barnowsky, c'est bien le nom du type que tu recherches ?

— Exact. Elle est sa fille.

— Bon Dieu ! Une drôle de coïncidence...

— Ça n'a rien à voir avec une coïncidence. Tous ces gens sont imbriqués dans une affaire commune, il est donc logique que je les trouve sur mon chemin.

— Tu penses qu'elle est mouillée ?

— D'une certaine façon, ça se pourrait.

— Il se peut aussi qu'elle recherche tout bonnement son paternel.

— Possible. Mais si elle a des informations sur les truands de Trenton, comme je le crois, elle aurait dû faire directement appel à la police. Surtout vu son métier.

Blancanales suivit le regard de Bolan qui observait une Ford roulant à faible allure près du trottoir. Il commenta :

— Ça fait la troisième fois que je vois cette caisse, elle fait le va-et-vient dans l'avenue. Ça pourrait être des flics.

L'Exécuteur examina attentivement les deux occupants quand la Ford passa à sa hauteur. Une voiture semblable à la sienne, et de la même couleur.

— Peut-être admit-il.

Politicien rigola :

— Mais ça pourrait aussi bien être des *amici*. Plutôt bizarre, non ?

Qu'est-ce que les mafiosi pouvaient chercher de spécial dans ce quartier où Betty Russel avait son bureau ? C'était bien plus que bizarre. Si des truands s'intéressaient à la fille, c'est qu'on la leur avait désignée. Et qui pouvait avoir passé le mot ? Seul Disraeli l'avait approchée, mais il ne connaissait même pas son identité et il avait été dans l'incapacité d'ordonner une filature lorsque Bolan l'avait quitté. Bizarre ? troublant, oui. Et inquiétant pour la fille.

— Tu as l'intention de monter la voir ?

— Pas immédiatement, rétorqua Bolan qui observait toujours le véhicule en éloignement. J'ai des nouvelles de Washington. Le FBI est bien sûr déjà au courant de mon blitz et de gros politicards dodus vocifèrent depuis Trenton. Ils donnent un peu trop de voix pour une affaire qui apparemment est en train de passer comme un règlement de compte entre *mobsters*.

— Mets-toi à leur place. S'ils sont dans le coup avec les *amici*, ils voient déjà le gros gâteau partir en miettes.

— D'autant plus que beaucoup de petits parmi les nouveaux venus vont essayer de grappiller un maximum de miettes, réfléchit Bolan.

— C'est aussi mon sentiment. Je me demande comment Castellano peut contrôler tout ce monde. Tu imagines qu'un mec un peu plus gonflé que les autres décide de s'appropriier tout le business, tout le montage qui a été fait patiemment pendant des mois ?

— Je l'ai envisagé, Pol, mais je n'y crois pas. Tout d'abord, les équipes proviennent toutes de New York. Les meneurs sont des types qui travaillent pour Ange Castellano depuis longtemps. C'est d'ailleurs pour cette raison que le clan DaGusta a été éliminé, il fallait faire place nette afin d'installer des *amici* sûrs. D'autre part, tu oublies la gestapo.

— L'équipe de fer ?

— J'ai vu l'un d'eux ce matin. Il est toujours vivant et il y en a probablement d'autres dans le secteur. C'est par la trouille que le big boss assure la cohésion de tout son monde.

— Ce qui signifie que tu n'auras pas la partie facile. Si tous ces gus sont soudés au point que tu le dis, même si c'est par la trouille, tu vas te heurter à un drôle de rocher. J'ai pas une très bonne impression, Mack. La situation me paraît vachement compliquée.

— C'est ce que je me disais au début.

— Et maintenant ?

— Ils ont des failles un peu partout. J'en ai déjà décelé deux.

— Peut-être. Mais ces mecs sont incroyablement vice-lards. Et d'après ce que tu nous as dit, ils se sont agrippés à une mine d'or. Depuis le joli coup que tu leur as fait, ils sont forcément sur les dents.

— Évidemment. Leur seule erreur, c'est de se croire tout-puissants. Ils ont tellement l'habitude de manipuler les gens, de contourner les lois ou de les utiliser à leur avantage qu'ils n'envisagent jamais un fiasco.

Blancanales alluma une cigarette. Bolan le mit au courant de l'essentiel de sa discussion avec Harold Brognola, puis il se tut subitement. Betty Russel venait d'apparaître au pied de l'immeuble. Elle avait débouché d'un coup du hall et marchait à présent le long du trottoir, un attaché-case à la main.

— Elle paraît pressée, fit remarquer Blancanales. On lui file le train ou on l'intercepte ?

L'Exécuteur s'était brusquement tendu, tous ses sens en alerte. Il venait d'apercevoir une silhouette qui s'était démasquée d'un porche, de l'autre côté de la chaussée. Un homme en costume muni d'un talkie-walkie qu'il plaça un instant près de son visage.

La jeune femme n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la Corvette rouge, bien visible entre deux autres véhicules, lorsque le type la rejoignit en tendant la main comme pour lui montrer quelque chose.

— Ça pourrait être une plaque de police, suggéra Politicien. Oui, sans doute.

Un dialogue apparemment assez vif s'était engagé entre Betty Russel et l'homme. Puis un événement supplémentaire alerta Bolan. La Ford grise quasiment identique à la sienne venait d'apparaître, débouchant d'une rue contiguë et accélérant pour s'arrêter dans un petit crissement de pneus. La fille continuait visiblement de protester et son vis-à-vis lui montra un papier qu'il rem-pocha aussitôt. Tout se passa ensuite très vite. Le visage furieux, elle descendit le trottoir puis monta à l'arrière de la Ford dont un occupant avait ouvert la portière.

— Merde ! Ils nous la soufflent sous le nez, fit Blancanales.

— Mets en route, répliqua Bolan, ouvrant la portière de son côté.

Là-bas, le type sur le trottoir avait également pris place sur la banquette arrière et le véhicule s'ébranlait, s'insérant dans la circulation.

— On les suit séparément, décida l'Exécuteur. Ne les serre pas trop et branche ta radio.

Il regagna sa voiture qu'il dégagea aussitôt de son créneau, prit la suite de la Pontiac de Blancanales qui glissait sagement dans le

sillage de la Ford. Le petit cortège roula sur plus de cinq cents mètres dans l'avenue, puis la trajectoire s'incurva pour prendre une rue moins passante.

— Tu es là ? fit bientôt la voix de Politicien dans la radio.

— Trois caisses derrière toi, répondit Bolan. Je prendrai le relais au prochain changement d'axe.

— *Roger.*

Quelques instants plus tard, le véhicule de tête vira à un croisement et Bolan accéléra un peu pour dépasser Blancanales et le remplacer. Puis ce fut la longue chaussée de Olden Avenue en direction d'Ewing. À son extrémité, ils franchirent ensuite Lower Ferry et atteignirent la grande zone plate qui ceinture Mercer Airport. Enfin, la Ford s'arrêta sur une route déserte, derrière une grosse Lincoln Continental noire aux vitres teintées.

L'Exécuteur avait stoppé son véhicule à bonne distance, contre une palissade de chantier. Également arrêtée le long du chantier, la Pontiac de Blancanales ne montrait que sa calandre.

— Drôle d'endroit pour un interrogatoire ! crachota le Motorola sur le siège à côté de Bolan.

— Et drôles de flics, renvoya ce dernier.

— Que fait-on ?

— Stand-by pour l'instant.

Durant un moment, les deux véhicules à l'arrêt l'un derrière l'autre restèrent parfaitement immobiles. Puis une portière s'ouvrit à l'arrière de la Lincoln, laissant apparaître deux hommes costauds qui se dirigèrent vers la Ford. Malgré l'éloignement, Bolan put observer leurs visages. Ceux-là n'étaient assurément pas des policiers, ils avaient plutôt l'allure de gorilles échappés d'un zoo.

Maintenant, un des occupants de la Ford mettait pied à terre, entraînant la jeune femme qui se débattait furieusement derrière lui. Mais elle n'était pas de taille à lutter, surtout que le chauffeur vint prêter main-forte, et elle se retrouva bientôt entre les pattes des deux brutes descendus de la Lincoln.

À distance, Bolan comprit qu'un court échange verbal se déroulait et un troisième homme quitta la limousine, venant à la rencontre du petit groupe. Il y eut un geste bref et quelque chose passa de main en main.

— Une enveloppe, jeta Politicien. Les ordures !

Puis la silhouette de Betty Russel disparut dans l'habitacle de la Lincoln, poussée sans ménagement par des mains énormes.

Les mâchoires soudées, Bolan avait posé la main sur la crosse de son AutoMag, mais il se sentait momentanément impuissant. Engager immédiatement les hostilités avec les salopards dans la Lincoln comportait beaucoup trop de risques pour la fille qui venait de se faire

embarquer.

Il vit la Ford grise qui s'ébranlait rapidement et virait pour contourner le parking de l'aéroport. Les portières de la grosse Lincoln se refermèrent et elle démarra aussitôt.

Il ne lui restait qu'à espérer une meilleure occasion pour intervenir, avant que les *amici* entament un jeu sordide qu'ils connaissaient sur le bout des doigts. Il eut un petit frémissement en songeant à des détails beaucoup trop précis « d'interrogatoires » menés par les salopards de l'Organisation, chassa ces images odieuses et cracha dans le Motorola :

— Politicien, occupe-toi de la Ford, suis-les et vois si ce sont de vrais flics. Si c'est négatif, décroche, ne prends aucun risque.

— D'accord, c'est parti.

Laissant prendre un peu d'avance à la limousine, l'Exécuteur démarra à son tour, le visage figé dans une expression féroce. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait la mafia s'emparer d'une proie afin d'en obtenir des aveux. Il savait ce que cela signifiait invariablement pour la malheureuse victime. Mais c'était bien la toute première occasion qu'il avait d'observer des flics en train de remettre un suspect entre les mains des cannibales.

En attendant, son action dans le New Jersey prenait une tournure aiguë. Sur la demande de Brognola, Bolan cherchait à arracher John Barnowsky à l'organisation... Maintenant, le problème se compliquait. Il avait à la fois le père et la fille sur les bras, si l'on peut dire.

CHAPITRE X

Comment les charognards avaient-ils trouvé Betty Russel ? Sûrement pas à travers Sam Disraeli, Bolan y avait déjà réfléchi. Ce qui était certain, pourtant, c'est qu'ils l'avaient identifiée et localisée. Et comme un enlèvement en plein centre-ville présentait quelques aléas, on avait fait appel à des flics vendus, des êtres ignobles qui avaient prêté serment de faire respecter la constitution et qui n'hésitaient pourtant pas à palper le fric de la mafia.

Malgré une contrariété certaine, la jeune femme avait suivi l'homme qui l'avait interpellée parce qu'elle avait confiance en tout ce qui touchait la loi, l'ordre établi. On lui avait probablement demandé de venir faire une déposition au commissariat. Elle ne s'était pas inquiétée de l'étrangeté de la requête faite en pleine rue et sans préavis. Tout ce qu'on lui avait enseigné à la faculté de droit concourait à lui faire respecter la loi. Et c'est ainsi qu'elle était finalement tombée entre les pognes d'ordures qui, elles, ne respectaient rien sauf l'argent qui circulait de mains en mains pour rémunérer ce genre d'opération dégueulasse. Elle était leur proie.

L'Exécuteur préférait ne pas penser au sort qui attendait l'imprudente jeune femme si jamais il ne parvenait pas suffisamment vite à la tirer d'affaire. Il préférait se concentrer sur la façon dont il allait pouvoir opérer le sauvetage sans lui faire courir le risque de prendre une balle au cours de la fusillade. Mais il avait beau retourner la situation dans tous les sens, il n'entrevoyait qu'un seul moyen. Une attaque directe, frontale, était le seul moyen efficace de stopper le dragon noir qui s'éloignait devant lui dans une direction inconnue.

Il allait lui falloir agir avec promptitude et un maximum de précision s'il voulait récupérer la proie vivante.

Coincée entre deux truands immenses, elle essayait de ne pas se laisser aller à la panique. Mais l'effroi la gagnait, la rongait de l'intérieur comme une bête immonde qui s'insinuait jusqu'à son cerveau. Le type à sa gauche, une armoire à glaces au visage mal rasé, avait posé la main sur sa cuisse et la pétrissait crescendo, tandis que

celui de droite poussait de petits gloussements en se fouillant le nez.

Assis sur une banquette en vis-à-vis, un homme sec et anguleux l'observait avec froideur. Ses yeux d'une fixité effrayante étaient constamment dardés sur elle comme s'il voulait l'hypnotiser. Un regard de serpent. Elle avait immédiatement compris que le danger viendrait de lui.

Dès que la voiture avait démarré, il lui avait posé une question d'une voix de fausset :

— Pourquoi est-ce que tu nous espionnais ?

Elle avait cru pouvoir se réfugier dans le silence, pensant qu'elle était capable de leur tenir tête, et les yeux de serpent avaient à peine cillé. L'instant d'après, l'infest gorille à sa droite l'avait giflée à la volée et elle avait eu la sensation que sa tête s'arrachait. Et puis l'autre s'était mis à lui tripoter la cuisse, d'abord doucement puis en la pinçant dans l'entrejambe là où la chair est le plus sensible, tandis que la voix de fausset reprenait :

— Tu parles et on te fout la paix. Tu continues de jouer les connasses et ces deux mecs te sautent chacun leur tour sur la banquette. Et ce ne sera qu'un début, ensuite ils te découperont gentiment les nichons et ta mignonne petite chatte. Te trompe pas, ce sont des spécialistes. Alors je te conseille de te décider vite. Vas-y, crache... Comment tu t'appelles ?

Les yeux de la brute assise à sa gauche étaient devenus luisants d'excitation. Ravalant un sanglot, elle avait répondu d'une voix étranglée :

— Betty Russel.

— Oui, je sais, c'était juste pour voir si tu n'allais pas me raconter un bobard. Continue comme ça et tout ira bien pour toi. Qu'est-ce que tu foutais à Meadowbrook ce matin ?

À présent, elle parlait avec une certaine volubilité contrôlée, s'efforçant de maintenir son auditoire crapuleux sous le charme des mots qui franchissaient ses lèvres desséchées. Elle avait le souvenir encore très vif et douloureux du coup reçu et se disait que tant qu'elle continuerait à parler il ne lui arriverait rien. Elle pensait aussi que le temps qui passait serait peut-être son allié. Il lui fallait surtout meubler les silences, parler de tout et de rien tout en s'arrangeant pour satisfaire l'homme au visage de sadique assis en face d'elle. Attendre qu'un événement se produise. Mais quoi ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Du secours, peut-être ? Qui pouvait bien la secourir ?

Ne pas penser à ce qui pouvait lui arriver, ne pas se trahir ni montrer son effroi, c'était cela auquel il fallait s'accrocher. Ces individus étaient infiniment plus cruels que celui qui l'avait fait enlever par deux de ses hommes de main pour l'amener dans ce cabaret louche, en fin de matinée. Beaucoup plus mauvais, aussi, que

ce grand type au visage granitique qui l'avait arrachée au premier. Non, celui-là également devait être dur et féroce. Mais pas de la même façon. Lui au moins était humain.

Jamais elle n'aurait imaginé que des hommes puissent se comporter de façon aussi bestiale. À diverses occasions, elle avait plaidé dans des affaires de droit commun, de crimes crapuleux, de rixes, mais jamais encore elle n'avait connu pareille abjection. Maintenant, la situation lui apparaissait dans toute son ignominie.

Les mafiosi n'étaient pas seulement de gros combinards avides de profits, comme certains le prétendaient, ils étaient avant tout des sadiques, des êtres pour qui la frayeur et la souffrance de leurs victimes constituaient une jouissance perverse.

Elle avait entendu parler de l'affaire DaGusta survenue le mois dernier. Un rapport mentionnait que le corps du vieux Tony, le chef de clan, avait été découvert dans une décharge publique de Bridgewater. Le corps ou plutôt ce qu'il en restait, des morceaux de chair tailladée, des membres aux ongles arrachés, et brûlés à coups de lampe à souder. Ce n'était plus de la cruauté, c'était tout simplement inhumain, à peine imaginable pour un esprit normal.

Et ceux qui l'avaient embarquée dans cette sombre limousine à l'allure de corbillard n'allaient évidemment pas se contenter de lui poser des questions et d'entendre ses réponses. Pour eux, son sort était déjà décidé. Alors elle parlait. Le plus longtemps possible et avec un minimum d'interruptions entre chaque phrase. Mais elle avait l'impression que les pauvres mots qu'elle prononçait n'étaient que des suppliques venant en réponse à un réquisitoire énoncé par des fous. Le cauchemar qu'elle faisait tout éveillée était peuplé de démence et d'hystérie.

Le gorille de droite cessa subitement sa fouille nasale pour lancer au serpent :

— Dis, Ray, tu crois pas qu'elle jacte un peu trop pour dire que dalle ?

L'autre ne lui répondit pas mais interrompit sèchement la jeune femme :

— Comment tu t'appelles ?

— Mais... je vous l'ai déjà dit. Betty Russel.

— Moi je crois que ce serait plutôt Betty la salope. Cherche pas à m'endormir. Ça fait cinq minutes que je t'écoute et tu m'as encore rien dit d'intéressant. Pour quel enfant de salaud tu bosses ?

— Je vous assure que vous vous trompez. Je suis avocate, j'ai un client qui m'avait donné rendez-vous à Meadowbrook et je m'y suis rendue, c'est tout.

— Comme ça, t'avais un micheton qui t'a filé un rancard ? Là-bas, dans la maison de Sammy... Vous entendez ça, vous autres ?

Les deux malabars partirent d'un éclat de rire qui ressembla à un hennissement de cheval.

— Et qui était ce mec ?

— Il s'appelait Clarence Boyle.

— Il s'appelait ?

— Vous devez savoir ce qui s'est passé là-bas...

— Ouais, on connaissait Clarence Boyle, et il s'est fait rectifier.

— Vous voyez que je vous dis la vérité.

— Tu parles ! Il s'est fait descendre par un fumier avec lequel t'es sûrement branchée. Dis-moi que c'est pas vrai, pour voir !

— Mais c'est de la démente ! Je n'ai absolument rien de commun avec ce personnage, ce criminel qui...

— Ta gueule ! Montre-lui un peu, Storm, qu'elle comprenne vraiment.

La crapule assise à droite de la jeune femme lui attrapa brusquement les poignets pour l'immobiliser et la main de l'autre, une pogne monstrueuse, s'avança vers sa poitrine pour se fixer sur un sein et le pétrir.

Elle serra les dents sous la douleur et des larmes perlèrent à ses yeux.

— Je vous en prie..., gémit-elle tandis que l'odieuse caresse se faisait plus insistante.

Mais l'ignoble brute assura un peu plus sa prise et ses doigts épais se contractèrent dans un mouvement de torsade. Elle poussa d'abord un petit cri de souffrance puis hurla sous la douleur insoutenable. Son cri retentit longtemps dans l'habitable, ponctué de ricanements bestiaux et de gestes obscènes.

— Tu vois, entendit-elle lorsque l'emprise se relâcha, c'est rien qu'un petit aperçu.

La voix du serpent lui paraissait venir de très loin. Elle était au bord de l'évanouissement et la nausée lui occasionnait de petits spasmes nerveux.

— Tu jactes ou on te fait encore plus mal ? Qu'est-ce que tu traficotais avec ce fumier de mec ?

Betty Russel cherchait sa respiration. Il fallait qu'elle se contrôle, qu'elle reprenne son souffle. Elle devait leur donner quelques informations sur ce qu'elle savait réellement, leur parler en mélangeant la vérité avec l'affabulation, le plus longtemps possible.

Mais son imagination lui faisait envisager les pires abominations. « C'est rien qu'un début », avait prononcé l'homme à la face de serpent d'un ton où perçait l'hystérie. Que restait-il donc à venir ?

Pourquoi se trouvait-elle brusquement confrontée à une réalité aussi horrificante ?

Elle avait toujours fait confiance aux lois américaines qui ont été

élaborées pour protéger l'individu contre les anomalies de la société. Pour empêcher justement que ce genre de situation se produise. Tout ça n'était qu'une misérable vue de l'esprit. La réalité était tout autre, sordide, inhumaine. Elle en avait maintenant conscience, dans ce monde en délire, la seule loi qui régnait était celle du plus fort, du plus mauvais, du plus sauvage.

En attendant qu'un miracle se produise, il lui fallait tenir, tenir encore. Mais jusqu'à quand ? Les miracles n'existaient pas.

*

* *

Jusque-là, l'Exécuteur s'était tenu à bonne distance de la Lincoln, filant la mafia à travers Pennington en direction de Marshalls Corner, vers le nord. Ils avaient dépassé la zone de l'aéroport depuis longtemps et la route suivie traversait une succession de champs plats à perte de vue. La circulation était très faible, la région tranquille. Où allaient les *amici* dans leur monstrueuse caisse noire ?

Sans doute n'avaient-ils aucun but particulier. L'interrogatoire devait avoir lieu dans la limousine et vraisemblablement projetaient-ils de se défaire de la jeune femme après lui avoir arraché tout ce qu'elle savait. Tout simplement en jetant son corps dans un fossé.

Depuis quelques instants, le terrain paraissait propice à Bolan pour une intervention. Il connaissait bien la région pour s'y être rendu deux fois déjà lors de précédents engagements contre le Crime Organisé. À environ quatre kilomètres, il y avait Marshalls Corner, une agglomération sans grande importance. Il fallait y parvenir avant les ordures mafieuses s'il voulait mettre un maximum de chances de son côté. Les mâchoires contractées, il appuya sur la pédale d'accélérateur, fit rapidement diminuer la distance qui le séparait de la Lincoln et se maintint à une vingtaine de mètres derrière son pare-chocs.

Ce n'était visiblement pas un véhicule appartenant à un *capo*. Donc, conclut-il, la carrosserie n'était pas blindée. Il souhaita de toutes ses forces ne pas se tromper.

CHAPITRE XI

Des virages avaient succédé à la longue ligne droite qui s'était déroulée depuis Pennington et la Lincoln roulait à faible allure, négociant prudemment certaines courbes mal relevées. L'interrogatoire se poursuivait, était même en bonne voie. La connasse commençait à comprendre le jeu. Elle jacassait depuis un bon petit moment comme une perruche bien dressée quand l'interphone de bord laissa passer la voix du chauffeur à l'arrière du véhicule :

— M'sieur Manzal, y a une bagnole qui s'est rapprochée et qui nous colle au cul. Je la vois dans le rétro depuis une dizaine de secondes.

Ray Manzal, l'homme aux yeux de vipère, eut un petit rictus agacé.

— Pousse-toi, jeta-t-il à l'un des mastodontes qui serraient Betty Russel à l'arrière.

La brute se tassa sur le côté, écrasant un peu plus la jeune femme. Manzal s'agenouilla sur la banquette et écarta le rideau qui faisait écran devant la lunette arrière. En effet, un véhicule gris se maintenait derrière eux à la même vitesse. Une tire semblable à celle des poulets qui leur avaient refilé cette donzelle.

Il ne pouvait voir les occupants à l'intérieur, le soleil se reflétant sur ce putain de pare-brise. Mais c'était sûrement pas ces flics, il n'y avait aucune raison. Ils avaient touché leur pacson de dollars et s'étaient taillés tranquillement. Reprenant place sur son siège, il lança dans l'interphone :

— C'est peut-être un connard qui attend de nous doubler. Accélère un peu pour voir ce qu'il fait.

La Lincoln bondit en avant, prit de la vitesse et le mafioso en chef jura en manquant perdre l'équilibre dans un virage. Les pneus hurlaient à chaque courbe et la grosse carrosserie se déhanchait en se balançant comme si elle allait quitter son châssis. Au bout d'une minute, le chauffeur annonça :

— Je vois plus la bagnole, on doit l'avoir semée.

— Bon, ralentis et essaie de plus nous secouer comme des merdes.

De nouveau, la vitesse se stabilisa à une valeur modeste. Ray émit un petit bruit de bouche, la contrariété perçant dans son regard, et il

ajouta dans l'interphone :

— Tu dépasseras Marshalls, on va aller à la planque de Hopewell pour continuer de bavarder avec la miss.

Storm, l'un des deux cerbères, demanda :

— On l'amène à la casse ?

— Ouais. C'est tranquille, on sera pas dérangés.

Il y eut un assez long moment de silence pendant lequel la jeune femme se tint immobile, fermant les yeux et s'efforçant de chasser de son esprit les images effrayantes qui l'assaillaient. Les deux mastodontes continuaient de peser sur elle, l'écrasant presque. L'un d'eux continuait de se curer le nez tandis que l'autre poursuivait ses infectes caresses sur ses cuisses dénudées.

Puis Storm laissa tomber d'un ton incertain :

— On devrait plus tarder à arriver dans ce bled.

— Ouais, fit l'autre, laconiquement.

Manzal ricana. Tout de suite après, l'interphone nasilla :

— Revoilà le connard !

— Quoi ? Je croyais que tu l'avais lâché ?

— Vous m'avez dit ensuite de rouler plus doucement, instinctivement, deux revolvers surgirent dans les pognes des malabars dont les regards se durcirent. Trois secondes plus tard, un coup de klaxon prolongé retentit derrière eux. Ensuite, la Ford grise apparut sur la gauche de la Lincoln, roula un instant en parallèle avant d'accélérer brutalement dans une dangereuse manœuvre de dépassement.

— L'enculé ! éructa Storm, les yeux braqués sur le véhicule qui maintenant s'éloignait à vive allure.

Son comparse grogna :

— Les flics devraient retirer le permis à des fumiers comme celui-là !

— Qu'est-ce que tu me bassines avec les flics, Ross ? Moi, un enfoiré pareil, je lui ferais bouffer ses couilles, ouais.

— P't'être qu'il les a déjà perdues et qu'il court après...

— T'es pas drôle.

— J't'emmerde !

— Quoi ?

— Tu m'as compris.

— Bordel de merde ! Si tu t'excuses pas, c'est toi qui vas bouffer tes couilles !

Les revolvers étaient toujours dans les mains des deux immenses mafiosi.

— Vos gueules ! cracha soudain Manzal. C'est pas parce qu'un abruti nous double en faisant gueuler son klaxon qu'il faut en faire tout un charre. Vous allez...

Il fut interrompu par une exclamation du chauffeur qui commença

machinalement à appuyer sur le frein :

— Putain ! Qu'est-ce qu'il fout, ce connard, là-bas ?

— Qui ça ? répliqua bêtement Sam le rigolo.

Ray Manzal se précipita pour faire coulisser la vitre teintée qui séparait la cabine arrière du chauffeur et jeta un regard aigu à travers le pare-brise.

— Putain ! C'est pas vrai !

— Qu'est-ce qui se passe, merde ?

— L'abruti avec sa Ford... Juste en sortie de virage !

— Eh ben quoi ?

La suite des phrases débridées se délaya dans une détonation qui déchira l'atmosphère. Un gros chuintement se fit entendre dans l'habitacle. L'homme au regard reptilien eut juste le temps d'apercevoir une haute silhouette immobile en plein dans l'axe de la Lincoln, une sorte de statue sombre dont les bras se tendaient dans leur direction. Sa vision se brouilla tout de suite après, le pare-brise s'étoilant à plusieurs endroits, en même temps que d'autres déflagrations se faisaient entendre. Puis la tête du chauffeur se disloqua comme s'il avait reçu un coup de marteau-pilon, libérant un flot de sang qui éclaboussa Ray Manzal.

Se reculant vivement, il perdit l'équilibre, tomba sur les genoux de Storm dont le visage n'était plus qu'un magma sanguinolent qui lui dégoulinait sur le torse. Comme mu par un ressort, il s'en détacha tandis que le véhicule sans conducteur commençait à bringuebaler d'un côté à l'autre de la chaussée.

Abaisant une vitre latérale, il eut juste le temps d'apercevoir l'affreuse silhouette immobile qui continuait de les canarder avec un flingue immense. Succédant à des aboiements tonitruants, des impacts martelaient encore la carrosserie et le sang de Storm giclait partout.

— On va se viander, merde ! hurla le pachyderme encore indemne, une main crochée sur la poignée de portière pour résister aux violentes embardées.

Puis il cessa de hurler, un projectile lui labourant la gorge et ressortant à la base de son cou après lui avoir brisé les vertèbres. Dans un réflexe, Manzal dégaina son pistolet qu'il fit dépasser de la portière pour répondre au feu de l'assaillant qui continuait de les canarder comme s'il était dans un stand de tir. La masse de Storm bascula d'un coup sur lui, l'aplatissant contre la portière tandis que la fille se jetait sur le plancher du véhicule, les bras en protection sur sa tête.

Une nouvelle embardée de la Lincoln se transforma soudain en violent dérapage. Betty Russel eut ensuite conscience d'un choc sourd qui se répercuta dans la carrosserie, puis il y eut le fracas d'un froissement de tôles, un heurt qui lui coupa le souffle, et un silence irréel s'installa ensuite.

Était-elle morte ? Le silence persistant pouvait être celui qui accompagne une perte définitive de conscience. Mais, ce n'était pas cela. Elle pensait toujours, elle comprenait qu'elle se trouvait dans une position anormale, coincée par un poids écrasant, la tête en bas et les jambes repliées sous elle.

Elle entendait, aussi. Le bruit ferraillant d'une portière qui s'ouvrait dans un abominable grincement. Oui, c'était sans doute cela, et elle sentit qu'on la tirait de son invraisemblable situation. Des mains la palpaient. Sans brutalité, cette fois.

Elle ouvrit les yeux d'un coup et la première chose qu'elle entrevit, à travers le brouillard de son esprit, ce fut les mains qui lui massaient les avant-bras, lui frottaient les doigts méthodiquement. Des mains grandes mais belles, puissantes et douces à la fois. Rien à voir avec les pattes immondes qui s'étaient promenées sur son corps et l'avaient tourmentée.

Lorsqu'elle leva le visage pour en voir plus, un petit étourdissement la prit et elle lutta pour garder sa lucidité. Un peu de temps passa avant qu'elle y parvienne et, dans sa semi-conscience, elle perçut une voix grave qui lui parut venir de partout à la fois :

— Debout ! Tout de suite et ne fais pas de connerie.

Pourquoi lui parlait-on ainsi ? À qui appartenait cette voix ? Ce n'était pas celle de l'homme aux yeux de serpent. Et puis, subitement, sa vision s'éclaircit, le voile se déchira. Elle s'aperçut qu'elle était assise sur de l'herbe poussiéreuse, le haut du corps appuyé contre un petit talus. Elle était seule. Ce n'était donc pas à elle qu'on s'adressait.

Tournant la tête de côté, elle engloba une scène de cauchemar. À quelques mètres d'elle, la Lincoln éventrée gisait sur l'accotement, inclinée sur la pente d'un fossé, le capot du moteur relevé à la verticale. Une main, encore crispée sur la crosse d'un revolver. Un peu plus loin, étendu par terre dans une position cassée, le corps du second gorille baignait dans une grande flaque de sang. Il lui manquait tout le haut du crâne et une autre blessure lui maculait la poitrine.

Et puis elle vit aussi un homme de très grande taille qui empoignait le chef des tortionnaires par le haut de sa veste pour le forcer à se mettre debout. Celui-là, elle le connaissait. Elle avait vu son visage en fin de matinée dans ce cabaret où on voulait la séquestrer. Elle ne pouvait l'oublier. Il avait à la main une arme effrayante qu'il appuyait sur le menton de l'autre.

— Où l'emmenais-tu ? questionnait le grand homme d'un ton glacial.

Ray Manzal était éclaboussé de sang des pieds à la tête. Il avait des dents cassées sur le devant de la bouche et ses yeux étaient comme fous. Il bafouilla quelques mots presque incompréhensibles :

— Ce... seulement pour interroger cette... sasss...
 — Parle clairement, claqua la voix de glace.
 — J'peux pas, j'ai les ...atiches bousillées...
 — Qui est ton boss ?
 — C'est Bo... Bo... Bolo.
 — Budy Bolovitch ?
 — Ouuiii.
 — Et Barnowsky ? Où est Barnowsky ?
 — Je... J'connais pas... ce gus.
 — Le type que vous séquestrez, le caïd des finances.
 — Ah !... Ben... il est là-bas.
 — Où ça, là-bas ?
 — Dans la maison des chefs.
 — À Willingboro ?
 — Ouais.
 — Tu es sûr qu'il y est toujours ?
 — Je... j'crois.
 — Et la fille, comment Bolovitch a-t-il été averti à son sujet ?
 — Ça... j'vous jure que... j'en sais rien. C'est pas mon taff, j'fais ce qu'on me dit, c'est tout.
 — Qu'est-ce que tu lui as fait ?
 — On s'est juste un peu amusés avec elle.
 — Juste un peu, hein ? Quel était le programme à suivre ?
 — Bon Dieu ! Fallait bien qu'on l'oblige à causer... Vous devez savoir comment ça se passe.
 — Ouais, je sais, prononça le grand type au visage glacé.
 Tout de suite après, Betty Russel entendit une détonation fracassante tandis que l'arme invraisemblable se cabrait brutalement. Avec stupeur, elle vit la mâchoire de Ray Manzal exploser et sa nuque partir en un nuage pulvérulent.
 L'incrédulité était dans ses yeux quand elle regarda ensuite ce type effrayant qui s'approchait d'elle.
 — Vous pouvez marcher ? lui demanda-t-il d'une voix adoucie.
 — Je... je n'en sais rien, répliqua-t-elle machinalement en posant une main par terre pour se redresser.
 Elle grimaça. Tout son corps lui faisait mal. Il se pencha alors et la souleva dans ses bras comme si elle n'avait rien pesé pour la porter vers une voiture grise en attente un peu plus loin. De petits élancements douloureux lui vrillaient le cou et la poitrine.
 — Doucement, gémit-elle. J'ai l'impression que je suis complètement cassée.
 — Vous n'êtes pas blessée, lui assura-t-il d'une voix tranquille. Je vous ai examinée. À part quelques contusions, tout est en ordre de marche.

— C'est vous qui le dites. Vous n'étiez pas dans ce corbillard quand il s'est...

Puis elle se ramollit dans ses bras et tourna de l'œil.

CHAPITRE XII

Une manœuvre brève permit à Bolan de reprendre la route en sens inverse. Un peu plus loin, il croisa un véhicule et pensa que l'alerte allait être rapidement donnée. Il ne fallait pas moisir dans le coin.

La fille était allongée sur la banquette arrière, toujours à moitié inconsciente. Il le lui avait affirmé, elle n'avait rien de sérieux. C'était seulement une réaction nerveuse.

Très vite, il rejoignit Pennington, força un peu l'allure de la Ford en direction de l'expressway qui ceinture Trenton. Il lui fallait piquer sur Dutch Neck, là où Blancanales l'attendait à bord de son véhicule de combat.

Stopper le mastodonte noir n'avait pas été une affaire aisée. Il lui avait fallu une concentration intense durant les cinq secondes à partir du moment où il avait ouvert le feu sur la Lincoln. Heureusement, le pare-brise n'était pas teinté. Les premières balles de .44 magnum avaient eu pour effet de provoquer une réaction immédiate du chef d'équipe. Il l'avait en effet aussitôt aperçu après qu'il eut ouvert la vitre de séparation de l'habitacle et s'était fait une idée précise de la place occupée par chacun.

Bolan connaissait aussi exactement que possible les habitudes des mafiosi. Lorsqu'ils emmenaient quelqu'un en « balade », ils le coinçaient invariablement entre deux hommes sur la banquette arrière afin de lui ôter toute initiative. Ainsi, après avoir abattu le chauffeur, Bolan avait pu éliminer les truands accompagnateurs. Le tir avait été néanmoins difficile, surtout sur une cible en mouvement, et l'Exécuteur avait dû faire appel à son instinct autant qu'à sa technicité.

Un peu avant d'arriver à l'autoroute, il s'arrêta sur un accotement. La jeune femme s'était assise et dodelinait doucement de la tête.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

Elle respira plusieurs fois profondément et s'appuya des avant-bras sur le dossier du siège passager.

— Ça ira, oui, je crois.

Se retournant, il lui sourit.

— Deux fois dans la même journée, c'est beaucoup, vous ne trouvez pas ?

— Deux fois quoi ? rétorqua-t-elle, le regard encore flou.

Puis elle comprit.

— C'est vrai. Vous m'aviez mise en garde, mais cette fois ce n'est pas moi qui me suis jetée dans leurs sales pattes.

— Peut-être, mais quelqu'un a certainement renseigné la mafia. Passez devant.

Betty Russel mit pied à terre puis ouvrit la portière avant pour s'installer à côté de Bolan qui embraya aussitôt et reprit la route.

— Avez-vous parlé à quelqu'un de ce qui vous est arrivé ce matin ? demanda-t-il.

— Non, à personne, je... Enfin, j'en ai touché quelques mots à un confrère. Nous partageons le même cabinet d'avocats.

— Jo Taggart ?

— Oui. Comment connaissez-vous son nom ?

— Je me suis renseigné.

De nouveau, elle prit une profonde inspiration, questionna :

— Pourquoi vous intéressez-vous tant à moi ?

— Vous voulez dire, à Betty Russel ou à Betty Barnowsky ?

Ses yeux s'agrandirent.

— Ça aussi, vous le savez ?

— Ça n'a pas été très difficile. Savez-vous où est passé votre père ?

— Je le cherche, rétorqua-t-elle après une hésitation. C'est pour ça que j'étais ce matin à Meadowbrook.

— Et comment y avez-vous abouti ?

— En suivant un type.

— Qui ?

— Clarence Boyle. Celui-là aussi vous le connaissez ?

Bolan savait qui était Clarence Boyle, de son vrai nom Clarence Bozzini, une pourriture mafieuse. Mais il ne poursuivit pas dans ce sens, se réservant de questionner plus tard Betty Barnowsky à ce sujet.

— Bon, vous avez parlé à Taggart..., enchaîna-t-il. Que lui avez-vous confié exactement ?

— Je lui ai relaté ce qui s'est produit à Meadowbrook, mais dans les grandes lignes.

— Vous lui avez parlé de moi ?

— Je lui ai simplement précisé que j'avais vu un tireur embusqué à distance de la propriété et qu'il y avait eu une tuerie. D'ailleurs tout le monde a appris ça par la radio et la télé.

— Mais tout le monde n'est pas au courant que vous étiez sur place quand ça s'est passé.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-elle avec une pointe d'agacement dans la voix.

Bolan eut un début de sourire :

— Il a bien fallu que quelqu'un renseigne les *amici*.

— Jo n'est sûrement pour rien dans ce qui m'est arrivé tout à l'heure.

— Sur quoi vous fondez-vous pour affirmer une telle chose ?

— Je le connais bien, nous avons fait nos études ensemble.

Une petite tonalité d'appel passa dans la radio portative.

— Traqueur Alpha, s'annonça-t-il.

C'était Rosario Blancanales.

— Je suis toujours à bord de base mobile, Traqueur Alpha. Et je viens de capter plusieurs appels des bleus. Où es-tu ?

— En approche de l'expressway par le nord.

— Alors fais gaffe, tu risques de rencontrer une flopée de patrouilles convergeant sur Marshalls Corner.

— Je m'en doute. Je dévierai avant d'arriver à l'expressway.

— Tu as le don de les attirer comme des mouches.

— J'ai été obligé de malmener un peu les *amici* pour leur retirer un jouet fragile.

— Je vois.

— Des nouvelles de Traqueur Deux ?

— Négatif, pas encore.

— Appelle-moi s'il te contacte et établis un relais. Stand-by.

— Roger. Stand-by.

Reposant l'appareil, il eut un regard latéral vers la jeune femme. Celle-ci lui demanda :

— Vous avez toute une armée avec vous ?

— On ne combat pas les mafiosi avec une armée, rétorqua-t-il. Les flics sont une armée et pourtant ils ne parviennent pas à venir à bout de la vermine.

— Je ne sais toujours pas qui vous êtes...

Il éluda :

— Nous parlions de votre copain de fac, Jo Taggart.

— Ne le mêlez pas à cette histoire, Jo est un type bien. Je suis sûre que...

— Personne ne peut être sûr à cent pour cent de la moralité d'un individu, à moins de vivre avec lui. Est-ce le cas ?

Elle hocha négativement la tête.

— Et même en partageant la vie d'une personne, pour-suivit-il, on peut se tromper, n'est-ce pas ?

— Et alors ? se rebiffa-t-elle.

— Alors, regardez la réalité en face. Les mafiosi ne pouvaient pas savoir que vous étiez à Meadowbrook ce matin. J'ai liquidé tout le monde sauf deux *amici* qui ont pris la fuite.

— Et alors ? répéta-t-elle avec une petite grimace horrifiée.

— L'un de ces deux-là ne vous a même pas aperçue et le second ne connaissait pas votre nom, même après vous avoir fait enlever par ses gorilles de service.

— Et vous en concluez ?

— Concluez vous-même. Dans la Lincoln, quelles questions les *amici* vous ont-ils posées ?

— Ils voulaient savoir ce que je faisais à Meadowbrook.

— Et voilà ! Ils étaient au courant mais personne ne le leur a dit. Personne sauf celui à qui vous vous êtes confiée. Joseph Taggart.

— Je ne peux pas croire ça !

— Taggart connaît votre ex-mari ?

— Oui. Il est son avocat.

— Il est aussi très copain avec Rudy Arrington, le dernier homme à avoir vu votre père avant sa disparition. Arrington lui avait demandé de venir à Atlantic City pour le conseiller sur le financement d'un nouveau casino. L'affaire était bidon et visait à le faire déplacer pour lui mettre la main dessus. Ce qui n'est pas bidon, en revanche, ce sont les attaches d'Arrington avec la mafia. En plus, Taggart connaissait Carlo Androsi qu'il conseillait dans le cadre d'affaires frauduleuses.

— Qui est Carlo Androsi ? s'enquit-elle.

— Une planche pourrie qui avait partie liée avec *Cosa Nostra*. Je l'ai éliminé à Meadowbrook avec les autres.

Elle ne put réprimer un frisson en l'entendant parler calmement d'un homme qu'il avait assassiné.

— Tout ce monde bosse la main dans la main avec les truands du Syndicat, poursuivit-il. Ça vous étonne ?

— Vous croyez que Cari est également compromis avec ces gens ?

— C'est très probable. Il est associé avec Rudy Arrington et aussi il connaissait très bien Carlo Androsi. Est-ce que vous commencez à comprendre ?

— Si tout ce que vous me dites est vrai, c'est effrayant.

— C'est vrai, soyez-en certaine. Tristement vrai. Si vous avez encore un doute, retournez donc voir Jo Taggart pour lui dire que vous avez échappé aux *mobsters*. Vous n'aurez pas longtemps à attendre avant que la racaille vous remette la main dessus.

— Bon sang ! Qui êtes-vous donc, à la fin ?

— Mack Bolan.

Elle sembla chercher dans sa mémoire, fronça un peu les sourcils en répétant :

— Mack Bolan... Oui, je vois. Celui qu'on surnomme l'Exécuteur ?

Soudain crispée, elle le dévisageait avec une attention soutenue et s'était reculée en se tassant contre la portière comme s'il représentait un péril pour elle.

— Oui, j'ai entendu parler de vous, évidemment, poursuivit-elle d'un

ton pincé. Tout le monde a entendu parler de l'Exécuteur. Mais je ne vous imaginai pas comme ça.

— Comment alors ?

— Pas si effrayant, si glacé. Je dois dire que les portraits-robots ne vous rendent pas justice.

Bolan lui sourit alors gentiment.

— Je suis vraiment aussi effrayant que ça ?

Elle eut un rire subit, assez surprenant.

— Maintenant que je vous regarde, non. Pas du tout, même. Mais je ne peux pas oublier ce que je vous ai vu faire. Comment pouvez-vous assassiner autant d'êtres humains avec un tel sang-froid ? Votre conscience ne vous travaille donc pas ?

— Ceux que vous appelez des êtres humains sont pour moi des ordures malfaisantes, des déments. Vous en avez eu un aperçu tout à l'heure. Alors ça ne me fait ni chaud ni froid de les abattre. Et je ne prends pas mon pied en les tuant, si c'est ça que vous désirez savoir. Je les liquide tout simplement.

— J'ai lu certains articles de presse qui relatent ce qui est arrivé à votre famille, voilà plusieurs années.

Mack Bolan ne pouvait oublier le tragique destin de sa famille anéantie à cause de la mafia. L'image de sa petite sœur Cindy immolée sur l'autel de la prostitution était toujours aussi vivante en lui et il en souffrait à chaque évocation. Mais il n'avait pas l'intention d'engager un dialogue sur ce sujet.

— Vous m'avez parlé de Clarence Boyle, enchaîna-t-il. Ce type s'appelle en réalité Bozzini et c'est un frère de sang garanti grand teint. Qu'est-ce qui vous a amenée à le suivre jusqu'à la propriété de Sam Disraeli ?

— J'ai trouvé son nom dans des notes de mon père, quelques jours après sa disparition. Il tenait très à jour ses rendez-vous et il avait l'habitude de faire un compte rendu écrit des réunions qu'il avait. Maintenant que vous m'en parlez, je me souviens aussi d'avoir lu dans ses notes les noms de Carlo Androsi et d'Arrington. Mais c'est surtout le nom de Boyle qui a éveillé mes soupçons. Il y avait un bref commentaire à son sujet, qui laissait clairement entendre que ce personnage était douteux. Mon père le soupçonnait d'ailleurs de faire partie du Milieu. Il y avait son téléphone et une adresse. À partir de là, je me suis intéressée à lui. J'ai pris des renseignements qui m'ont appris qu'il était en effet une crapule de grande envergure. Boyle a de nombreuses escroqueries à son actif, des spoliations, des détournements de biens sociaux et aussi du traficotage immobilier. Je sais aussi que ça ne fait que trois mois qu'il est dans le New Jersey.

— Son fief était la côte Ouest et son activité la plus lucrative la négociation de marchés internationaux de drogue.

Elle soupira, se passa une main sur le front. Ses yeux étaient un peu rouges et sa mine défaite. Elle déclara d'un ton fatigué :

— J'ai l'impression que j'ai mis les pieds dans une affaire trop grosse pour moi, n'est-ce pas ?

— Trop dangereuse, surtout. Et vous n'y avez pas mis seulement les pieds.

Un frisson la secoua. Elle venait de se remémorer les vingt minutes passées en compagnie d'ignobles créatures sur cette petite route déserte. Se tournant vers Bolan, elle lui dit :

— D'accord, j'ai été sans doute stupide et je vous dois énormément. Sans vous...

— Plus tard les remerciements, la coupa-t-il. Vous n'êtes pas encore sortie de l'auberge.

— Vous pensez que ça pourrait recommencer, même si je ne retourne pas à mon bureau ?

— Ils vous cherchent, Betty. Et ils vous trouveront, c'est sûr. Ces types utilisent des méthodes encore plus performantes que celles des flics. Ils ont des indices partout, des gens qui touchent des pots-de-vin ou qui dépendent d'eux pour de petites magouilles. Bon nombre de chauffeurs de taxi émargent au budget noir de *Cosa Nostra*, des commerçants aussi, qui font l'objet de racket et qui sont obligés de leur filer des informations, des gardiens d'immeubles, des vigiles... Il y a même des flics vendus à la mafia, vous en avez fait les frais tout à l'heure. Alors montrez seulement un tout petit peu le bout de votre nez et vous pouvez être certaine que la comédie infecte recommencera. Et peut-être que cette fois-là je ne me trouverai pas au bon endroit.

Elle garda un instant le silence, se mordillant les lèvres, puis laissa tomber :

— Vous aussi ils vous cherchent.

— Ce n'est pas nouveau. Ils passent une grande partie de leur temps à essayer de me coincer, j'ai l'habitude.

— Ils pensent que je suis votre complice.

Bolan quitta la route des yeux une demi-seconde pour la regarder.

— Alors vous êtes irrémédiablement compromise, déclara-t-il. Votre seule chance de vous en sortir vivante est de vous planquer.

— J'ai l'impression que vous avez raison encore une fois, répliqua-t-elle. L'ennui, c'est que je ne sais vraiment pas où me planquer, comme vous dites. Jusqu'ici, je n'ai jamais eu besoin de me cacher.

Haussant imperceptiblement les épaules, il lui proposa :

— Je connais une solution, mais elle ne va sans doute pas vous plaire.

— Dites toujours.

— C'est moi qui vous planque le temps que je neutralise le danger.

- Ça veut dire pendant combien de temps ?
- Ce sera bref.
- Mais encore ?
- Quelques heures, peut-être.
- Peut-être...
- On n'est jamais sûr de rien quand on met la main dans la gueule du monstre, même si on a du répondant.
- Faites attention à vous, Mack Bolan.
- C'est la moindre des choses, prononça-t-il entre ses dents.

CHAPITRE XIII

Un frémissement agita la jeune femme et sa voix manqua de fermeté quand elle lui demanda :

— Et où voulez-vous me cloîtrer ?

— Là où se trouve mon Q.G.

— Votre quartier-général ?

— Nous n'allons pas tarder à y arriver.

— Bon, admettons. Et si vous ne réussissez pas à... neutraliser le danger ?

— Vous voulez dire, si je me fais tuer ?

— Vous l'avez dit vous-même, on ne peut être sûr de rien.

— Dans ce cas, ils auront eu ce qu'ils veulent et ils laisseront tomber les recherches. Vous n'aurez qu'à vous mettre au vert durant quelque temps.

Se mordillant toujours les lèvres, elle questionna :

— Et mon père ?

— Il fait partie de mon planning.

— De votre planning ? s'exclama-t-elle. C'est tout ce qu'il représente à vos yeux ?

Bolan soupira.

— Écoutez, mettons bien les choses au clair. Je ne connais pas John Barnowsky, quelqu'un m'a simplement demandé de le tirer du pétrin et je fais de mon mieux en ce sens.

— On peut savoir qui ?

— Non, évidemment.

— Bien sûr ! Et ce... quelqu'un vous a demandé ce service ?

— Exactement.

— Pour ce que John représente, uniquement ?

— Oui. Pour ce qu'il représente en tant que sommité du monde économique et financier.

— C'est dégueulasse.

— Ce n'est pas à moi d'en juger.

— Que deviennent les sentiments humains, dans tout ça ?

— Ne dites pas n'importe quoi, Betty. John Barnowsky n'est rien

pour moi et ce n'est pas ma faute s'il s'est laissé entraîner dans une affaire pourrie. J'ignore même s'il n'est pas partiellement ou complètement compromis avec les *amici*. Alors, laissez tomber votre couplet de moraliste...

Avec un sourire, elle ajouta :

— Vous voyez que vous pouvez être humain, vous aussi.

— Je suis humain autant qu'on puisse l'être. Ça n'a rien à voir.

— Bien sûr que si ! Vous faites tout pour cacher vos sentiments et vous montrer sous l'aspect d'une brute. À force d'agir de cette façon, vous devenez réellement le personnage que vous vous composez. Vous devriez ressentir les sentiments qui sont en vous et les exprimer.

— À qui ? À la mafia ? ricana-t-il.

— Ce sont des crapules, d'accord. Mais à la base, ils sont aussi humains. En répandant leur sang, vous vous ravaliez au même rang qu'eux, vous devenez ignoble tout en croyant défendre une juste cause. Vous vous condamnez à vivre constamment en marge de la loi et de la société.

— Les lois n'existent pas pour les mafiosi. Si je respectais les lois en ce qui les concerne, je serais déjà mort mille fois.

— D'accord ! Vous préférez tuer, tuer et tuer encore. Je suis à peu près sûre qu'au point où vous en êtes vous ne savez même plus distinguer les actes légitimes de la basse vengeance. C'est... c'est le début de la démence dévastatrice et incontrôlée. Et l'amour, dans tout ça, qu'est-ce que vous en faites, qu'est-ce que vous en pensez ?

Elle s'était emportée dans ses dernières paroles. Bolan grimaça. S'il se laissait embarquer sur ce terrain, il n'était pas près d'en sortir. Il crut éviter le danger en changeant brusquement de sujet :

— Dans quel but avez-vous filmé la propriété des mafieux ce matin ?

— J'avais l'intention de projeter l'enregistrement pour identifier les individus qui participaient à cette réunion. Mais vous avez tout foutu à l'eau avec votre bruyante quinquillerie d'enfer... Bon, je vous ai demandé ce que vous pensez de l'amour et vous avez préféré fuir la discussion. Vous vous dégonflez ou vous n'y croyez pas ?

— Vous avez de la suite dans les idées.

— N'en doutez pas. Alors ?

— L'amour en général ou dans un contexte plus restreint ?

— Les deux. D'abord, entre un homme et une femme. Vous n'êtes peut-être pas si indifférent que vous voulez le faire croire.

— Touché. Je ne suis pas du tout indifférent. C'est un sentiment merveilleux, Betty, mais qui n'est pas à ma portée. Si je m'y laissais aller, je condamnerais irrémédiablement la femme que j'aime. Je ne peux pas m'abandonner.

— Vous n'êtes qu'un macho prétentieux.

— Quelle importance cela a-t-il à vos yeux ?

— Une grande importance. Vous pourriez être un homme normal, mener une existence normale. Le pardon, cela existe, croyez-moi.

— Vous voudriez aussi que je pardonne aux *amici* d'avoir anéanti ma famille, de tuer, d'esroquer et de racketter les honnêtes gens, d'obliger des gosses à se droguer ou à se prostituer ?

— Ce n'est pas à vous de les condamner.

— Ils se sont condamnés eux-mêmes le jour où ils ont commencé à être des mafiosi. Le seul pardon que je leur accorde, c'est un billet en aller simple pour l'enfer. C'est rapide et efficace.

— C'est une réaction de primitif.

— Je vois que vous allez beaucoup mieux, railla-t-il. L'agressivité vous va à ravir.

— Je vois que l'on ne peut rien tirer de vous, lui envoya-t-elle, les dents serrées.

— D'accord. C'est mieux ainsi.

— Vous ne voulez pas faire le moindre effort pour comprendre mon point de vue.

— Je le connais. Des tas de gens que j'ai croisés sont morts pour avoir eu ce genre de point de vue vis-à-vis des *amici*. Et je n'ai ni le temps ni l'envie de débattre avec vous ce genre de sujet, Betty.

De nouveau, elle se tassa contre la portière et se fit boudeuse, ne desserra plus les dents jusqu'à ce qu'ils atteignent Dutch Neck. L'Exécuteur rangea la Ford derrière le gros véhicule de combat, composa le code d'accès sur le mini-clavier encastré dans la carrosserie et fit monter la jeune femme à l'intérieur de l'engin camouflé.

Blancanales lui adressa un bref sourire amical et il demanda laconiquement :

— Gadgets ?

— Toujours aucune nouvelle. J'ai tenté de le joindre mais il ne répond pas.

— Tu as essayé sur la fréquence prioritaire ?

— Oui. Même résultat.

— Essaie encore.

— O.K. Tu restes en poste combien de temps ?

— Je repars dans quinze minutes. Cette demoiselle reste avec toi, prends-en soin.

— Compte sur moi, répliqua Blancanales. C'est le jouet en question ?

— Ouais. Un jouet très convaincant sur les questions du pardon des âmes pécheresses et des grands sentiments.

La jeune femme lui lança un regard exaspéré.

— Continuez dans cette voie et nous allons devenir de vrais amis, persifla-t-elle.

L'Exécuteur eut un petit rire sans joie :

— Je n'ai pas spécialement l'intention d'être un ami pour vous. Je veux seulement que vous restiez en vie.

Puis il la poussa fermement à travers la cabine des opérations tactiques et la fit entrer dans le module habitable.

— C'est quoi, tous ces appareils ? demanda-t-elle d'une voix changée, empreinte d'ahurissement.

— De la logistique. Tout ce qui est ici me permet de me renseigner sur ce qui se passe à l'extérieur.

— Vous voulez dire, dans un périmètre proche ?

— Non. Si je le veux, je peux savoir ce qui se passe à des milliers de kilomètres d'ici, me renseigner auprès de banques de données informatiques aussi bien aux États-Unis qu'en Europe ou dans n'importe quel pays industrialisé. Je peux capter les émissions des flics, de l'armée et des services secrets, le tout est d'être au courant des codes confidentiels.

— C'est dingue !

— C'est surtout très utile.

— Et comment ça fonctionne ?

— Ce serait trop long à vous expliquer et ça ne vous servirait à rien.

— Dites plutôt que vous tenez à vos petits secrets.

— Exact, renvoya sèchement Bolan en passant dans une étroite cabine qui lui servait de dressing-room.

Il se déshabilla entièrement, enfila une combinaison noire de combat qui le moula comme une seconde peau et passa par-dessus une chemise bleu clair avec une cravate assortie et un costume en fil-à-fil gris anthracite.

Le visage de la jeune femme s'était découpé un instant dans l'ouverture de la porte pendant qu'il revêtait sa combinaison de combat. Il avait eu conscience de son regard appuyé. Il la retrouva assise sur une couchette, l'œil dans le vague.

Le fixant soudainement, elle demanda :

— Comment avez-vous récolté toutes ces cicatrices ?

Bolan haussa les épaules sans lui répondre, se contentant d'un vague grognement.

— C'est toujours comme ça que vous faites quand vous êtes embarrassé, vous grognez ?

— Je ne suis pas embarrassé.

— Alors répondez-moi au sujet de ces cicatrices. Vous les avez eues au Vietnam ?

— Une partie seulement. Le reste, je les dois aux potes de votre associé Taggart.

L'Exécuter eut envie de lui rétorquer qu'il avait en lui des cicatrices beaucoup plus profondes que celles qui étaient visibles, et qui touchaient son âme. Mais il lui sourit.

Elle lui lança une grimace.

— O.K. ! Je l'ai peut-être mérité. Vous devez penser que je suis une fille vraiment heu...

— Bizarre ?

— Oui, c'est à peu près cela. Suis-je vraiment bizarre à vos yeux ?

— C'est votre affaire.

— Vous êtes décidément un sauvage. Je cherche à vous admettre, à me faire comprendre, et tout ce que vous trouvez comme réponse, ce sont des phrases creuses ou caustiques.

Bolan soupira. Il commençait à en avoir par-dessus la tête de ses volte-face caractérielles et le lui dit. Contrairement à toute attente, elle lui envoya un gentil sourire en affirmant :

— Je n'y peux rien, je suis comme ça. Ça fait partie de mes défauts et de mes qualités.

— Je ne veux pas vous changer ou vous convaincre que j'ai raison.

— C'est dommage, une fille dans mon genre pourrait combler l'homme qui sommeille en vous. Si toutefois vous n'étiez pas si renfermé, si inaccessible et paradoxal. Je...

Blancanales apparut à cet instant, passant le haut du corps dans le module habitable :

— Ça y est, j'ai Gadgets sur la fréquence.

Bolan se rendit dans la cabine des opérations.

— Traqueur Alpha, annonça-t-il. Pol essaye de te joindre depuis près d'une heure.

— J'étais chez les bleus, renvoya Schwarz. Et j'ai laissé ma radio éteinte dans la Pontiac. Je me suis pointé là-bas à la suite des salopards que je filais et j'ai fait semblant de demander des renseignements sur la réglementation de l'État. Ce sont bien des flics. Des ordures qui marchent à l'enveloppe avec les *amici*. Et c'est pas tout. Un capitaine de police les a tout de suite rejoints dès leur arrivée. Je n'ai pas pu entendre la conversation qu'ils ont eue avec ce type, mais j'ai compris qu'ils lui faisaient un rapport sur la livraison qu'ils venaient de faire. Il y a eu de petits sourires de connivence et une enveloppe a été glissée discrètement entre les mains du gradé. Pas mal, hein ?

— C'est dans l'ordre logique des choses, répondit tristement Bolan. Où es-tu ?

— En route vers le Q.G., j'y serai dans moins de dix minutes.

— O.K. Pol et toi, vous resterez en stand-by.

— Quel est ton programme personnel ?

— Rien n'est encore complètement défini, mais il se peut que tout pète d'un instant à l'autre. Ça va être une question d'occurrence.

— Fais gaffe, Striker, les *amici* me paraissent beaucoup trop tranquilles. Ça cache sûrement quelque chose de pas catholique du

tout.

— Je n'ai pas envie de les évangéliser, ricana Bolan avant de raccrocher le micro.

Il se rendit ensuite dans le placard métallique où il rangeait son équipement de combat et choisit diverses armes tactiques ainsi qu'un matériel d'écoute. Puis il glissa son fidèle Beretta sous son aisselle gauche, dans un holster spécial, adressa un petit clin d'œil à Blancanales et quitta le van sans un regard pour la jeune femme.

Ainsi les charognards qui avaient livré Betty Barnowsky à la mafia étaient bien des flics officiels... Leur chef également. Cela donnait un aperçu de la corruption qui régnait dans l'État. Depuis un certain temps, toute cette région très tranquille de la côte Est était un véritable cauchemar pour la police fédérale. Cela tenait autant à la position géographique du New Jersey qu'à l'inertie de ses habitants. L'État se situait juste entre New York et la Pennsylvanie, à l'ombre des deux grands et la plus grande partie de la population était massée près des limites frontalières. Cela était dû au fait que New York et Philadelphie fournissaient plus d'emplois que tout l'État du New Jersey. Il n'y avait même pas une chaîne de télévision nationale, pas de vrais journaux non plus. L'information ne parvenait qu'à travers Philadelphie, New York City et Bethlehem.

Pas étonnant, après tout, que l'Organisation ait choisi l'État-jardin pour en faire ses verts pâturages. Et la corruption ne se limitait certainement pas aux flics. De gros pontes de la politique étaient sans aucun doute également impliqués dans la magouille mafieuse qui s'élaborait ainsi en toute quiétude.

L'Exécuteur roulait vers le centre-ville à bord de la Ford quand sa radio émit un appel. C'était Blancanales.

— Un de tes bogues vient de fonctionner, annonça ce dernier. Tu savais que Frank est ici ?

— Affirmatif, mais sans précision. Tu as pu le localiser ?

— Il est en route pour un restaurant de Morrisville, l'Old Barrister. D'après ce que j'ai compris, il se tient là-bas une réunion d'une douzaine d'*amici*, des pontes, et il y est convié.

— Roger ! Reste en écoute radio.

Bolan continua de rouler à une allure modeste jusqu'à une planque mafieuse dont l'adresse figurait sur sa liste noire, un bureau de financement dans Greenwood Avenue. Il n'avait pas l'intention de s'y attaquer mais simplement d'y jeter un coup d'œil. Ainsi qu'il s'y attendait, les bureaux de la société étaient fermés bien qu'il ne fût encore que cinq heures de l'après-midi. Plus loin, sur le chemin de Morrisville, il trouva une banque privée appartenant en sous-main aux *amici*. Le rideau de fer était tiré sur la devanture et un écriteau mentionnait : « fermeture pour raisons techniques ».

Un petit rire l'agita brièvement. *Cosa Nostra* se mettait en sommeil. Après les secousses qui avaient ébranlé leurs infrastructures souterraines, les mafiosi préféraient placer à l'abri de tout regard leur énorme combine. Ça n'avait aucune importance pour l'Exécuteur qui avait maintenant presque toutes les cartes en main pour frapper cette mécanique effrayante.

CHAPITRE XIV

Bolan avait compris que le New Jersey n'était qu'une plate-forme bien tranquille pour les grosses légumes de *Cosa Nostra*. Depuis ce quartier général insoupçonnable pour les services officiels, leurs ramifications s'étendaient très loin dans les États-Unis et probablement en Europe, bénéficiant sûrement d'importantes protections politiques. Il se souvenait aussi de ce que lui avait dit Harold Brognola au sujet de ses craintes. Il n'était pas exclu que même le FBI soit infiltré à sa tête par les *mobsters* mafieux. Et tous ces personnages plus que troubles gravitaient par petits groupes dans les sphères sensibles du gouvernement américain, rognant, détournant et profitant le plus largement possible de l'énorme gâteau dans lequel ils s'étaient implantés.

L'Exécuteur stoppa la Ford sur le parking d'un supermarché de Morrisville et composa sur son radio-téléphone le numéro du restaurant l'Old Barrister, le vieil avocat. La mafia ne manquait pas d'humour, même dans ses plus sombres entreprises.

Ils voulaient se donner des airs d'italiens de la vieille génération mais n'y parvenaient pas. Leurs costumes étaient trop modernes, leurs gestes trop courts, et ils manquaient manifestement de classe. Ils n'étaient d'ailleurs qu'un ramassis de voyous qui avaient grandi dans le milieu de la pègre américaine et s'étaient fait une place au soleil dans l'Organisation à force d'intrigues, de ronds de jambe auprès des gros caïds et, bien sûr, de crapuleries de toutes natures.

Trois d'entre eux, en revanche, affichaient des allures un peu moins vulgaires. Ceux-là avaient une formation universitaire, ce qui n'en faisait pas pour autant des modèles d'honnêteté. Ils n'utilisaient pas les mêmes méthodes, les mêmes armes que ceux qui les côtoyaient en ce moment. Leurs armes s'appelaient : fraude en tout genre, escroquerie, détournement de fonds publics, commerce de stupéfiants, meurtre par tueurs interposés, et bien d'autres malversations menées avec un remarquable brio.

Un autre homme, parmi eux, se confondait avec la seconde catégorie

d'individus présents. Il se nommait Frank Vitali et était un *soto-capo* du clan Castellano(2). Mais, malgré les apparences, ce n'était pas seulement un mafioso. Secrètement, il appartenait au Département 127 du Bureau Fédéral d'investigations, le service chargé des cas spéciaux concernant la grande pègre et plus particulièrement la mafia.

Vitali avait à peine touché à sa coupe de champagne quand un serveur du restaurant s'approcha de sa table pour lui glisser quelques mots à l'oreille. Il hocha la tête, adressa un clin d'œil à son voisin et alla s'enfermer dans la cabine téléphonique qu'on lui avait désignée.

— Tu bouffes bien ? fit l'appareil.

Il eut un sourire crispé en reconnaissant la voix, rétorqua :

— Il est un peu trop tôt pour dîner. D'où m'appelles-tu ?

Tout de suite après, sa voix devint nerveuse :

— Ne me dis pas que tu es en ce moment dans les parages ! Comment as-tu fait pour me trouver ?

Bolan ricana à l'autre bout de la ligne.

— C'est le petit oiseau bleu qui me l'a dit.

— Où es-tu, bon Dieu ?

— En ville, pas très loin de l'endroit où tu te trouves. Qui est avec toi ?

— Une partie de la racaille qui tient les ficelles occultes de Trenton. Il y a entre autres Kevin Cariola, Vito Gencaro et David Andréa. Plus l'un des hommes de confiance du big boss.

— Ce ne serait pas Joss Kenny ?

— Tout juste. Tu as déjà fait sa connaissance ?

— Ce matin, au bout d'un télescope de visée.

— Tu l'as raté ?

— J'ai retenu mon doigt sur la détente, je préfère le savoir en liberté pour le moment.

Vitali poussa un gros soupir puis rigola :

— Qu'est-ce que tu es venu faire par ici ?

— Comme d'habitude.

— Ça manque d'originalité. Mais encore ?

— Rien n'est encore enclenché, éluda Bolan. Sais-tu où est le général en chef en ce moment ?

— Non, personne ne le sait. Il balance de temps en temps des appels, depuis son tank, je suppose. C'est toi qui as fait des trous dans sa belle caisse ce matin ?

— Pas suffisamment pour l'atteindre, il y a au moins un centimètre de blindage sous sa carrosserie.

— Par ici, on discute ferme sur l'origine du coup. Certains prétendent qu'il s'agit d'un effet boomerang après l'opération

DaGusta. Tu envisages de te montrer pour de bon ?

— Pas dans l'immédiat.

— Je ne peux pas te consacrer trop de temps. Le climat est à la méfiance.

— Je m'en doute. Et Sam Disraeli, tu l'as aperçu ?

— Il était déjà là quand je suis arrivé mais il s'est éclipsé au bout de dix minutes. Je crois qu'il est parti dare-dare pour Willingboro d'où on l'a appelé. Il a un bleu plutôt violacé sur la pommette gauche et un morceau de sparadrap sur le nez.

— Qu'est-ce qu'il a raconté au sujet de ses avatars ?

— D'après ce qu'on m'en a dit, il n'a pas été très loquace. Il prétend qu'un mauvais connard de l'ex-clan DaGusta est venu le voir pour essayer de lui tirer les vers du nez après avoir abattu trois de ses hommes, et qu'il a réussi à le mettre en fuite.

— Et en ce qui concerne l'affaire de ce matin ?

— Il a dit simplement qu'il en rendrait compte à qui de droit...

— Est-ce qu'il était vraiment pote avec Tony Thompson DaGusta comme on le raconte ?

— Bien sûr. Mais c'est un mec qui bouffe à tous les râteliers du moment qu'il y a à bouffer dedans. Il travaillait avec lui mais il n'a pas hésité à le trahir au profit de qui tu sais. Question de rentabilité.

Bolan dit après un court silence :

— J'ai besoin que tu me rendes un service, Frank.

— Si c'est possible...

— Ça m'arrangerait que tu répandes un certain bruit.

— Quel genre ?

— Une purge se prépare. Il y a eu maldonne dans la liquidation du clan DaGusta, rien n'a été ordonné par le big boss de Manhattan. Tu piges ?

— Pas tellement mais j'essaie de te suivre.

— La purge a d'ailleurs déjà commencé, les événements d'aujourd'hui y sont liés.

— Tu peux m'expliquer un peu mieux ? fit Vitali.

— Je n'en ai pas le temps. Fais seulement des insinuations dans ce sens, laisse entendre que tu as entendu certains bruits qui et dont... Tu connais la musique.

— Ouais ! Et comment comptes-tu te servir de cet imbroglio ?

— Je veux les rassembler en souplesse.

— Et ensuite ?

— Les liquider.

— Tu n'y arriveras pas, c'est complètement dingue !

— Ça a déjà fonctionné.

— Mais cette fois, ils s'accrochent au gros morceau comme jamais ils ne l'ont fait encore.

— Je peux toujours essayer.

— Merde ! C'est ça que tu appelles travailler en souplesse !

Vitali perçut un rire sec dans le téléphone, puis :

— C'est la seule chance que j'ai de terminer rapidement la partie au New Jersey. Et si l'ange de Manhattan se trouvait pris dans le filet en même temps que les autres... On ne sait jamais. Tiens-moi au courant, tu pourras me joindre sur le baladeur. Bye.

Le fédé camouflé raccrocha lentement, grimaça, puis respira profondément et se composa un visage soucieux pour rejoindre les *amici* qui palabraient en buvant du champagne.

Les deux hommes qui se tenaient immobiles dans le petit parc étaient des *soldati*, des pions secondaires de la mafia chargés de la surveillance des lieux. Ils étaient armés de revolvers dont ils savaient parfaitement se servir et étaient rompus au combat de rue. Ce qui n'empêcha pas l'un d'eux de mourir sans un murmure et sans même que son comparse, en poste à moins de dix mètres de lui, s'aperçoive de quoi que ce fût.

Les quinze centimètres d'acier du poignard *Survival* lui entrèrent dans les reins et la lame effilée comme un rasoir lui sectionna ensuite la moelle épinière. Quelques secondes plus tard, l'autre garde connut un sort identique, à cette différence près qu'un garrot de Nylon lui entoura brusquement le cou, entrant profondément dans ses chairs et lui coupant la respiration. Il gigota spasmodiquement, tenta vainement d'accrocher avec ses doigts le mince cordon meurtrier, puis se détendit d'un coup et devint tout flasque. Lorsque la mort eut complètement accompli son œuvre, une haute silhouette silencieuse et toute de noir vêtue se glissa vers la demeure de Dan Tapy, l'un des responsables de secteur travaillant pour le compte de Rudy Arrington.

L'Exécuteur trouva Tapy dans sa salle de bains en train de s'ébrouer dans une immense baignoire. Il le liquida sans autre forme de procès d'une balle de 9 mm Parabellum dans le front et sa cervelle se répandit dans l'eau agitée par une myriade de bulles d'air.

Vingt minutes plus tard, ce fut au tour d'un certain Bob Rackers, un ami de Sam Disraeli, de faire le grand plongeon dans l'éternité. Rackers s'occupait du ravitaillement en viande fraîche des soldats de la mafia en poste dans le New Jersey. C'était ainsi qu'il qualifiait l'apport de prostituées importées de Floride et sous le contrôle exclusif de *Cosa Nostra*. Il était en train « d'essayer » une nouvelle venue, une rouquine pulpeuse qui poussa un cri effrayé en apercevant la silhouette sombre subitement apparue dans la chambre. Rackers repoussa brutalement la beauté rousse et se rua vers le tiroir de sa table de chevet pour y prendre une arme. Il eut juste le temps d'entendre un petit soupir rauque avant d'éprouver la sensation d'un

coup de marteau sur sa nuque et rendit l'âme aussitôt.

Sans un regard pour la fille dénudée qui plaquait ses mains sur son visage horrifié, Bolan disparut aussi soudainement qu'il était arrivé. Il reparut exactement douze minutes plus tard dans une propriété appartenant à Sam Disraeli, dans la petite agglomération de White Horse, la trouva vide à part un gardien à qui il fit grâce de la vie. Il assomma le type, le transporta à l'extérieur de la maison avant de mettre le feu à l'édifice à l'aide de grenades incendiaires. Puis il regagna sa voiture dans laquelle il passa son costume de ville par-dessus sa combinaison de combat.

Très peu de temps après ces diverses opérations ponctuelles, le financier Rudy Arrington reçut un appel téléphonique à son somptueux appartement de Lawrenceville. Son correspondant se présenta comme étant Ray Connors et prétendit être un « amico » de Manhattan.

— Faut que vous dégagiez immédiatement le circuit, entendit Arrington dans l'appareil. Vous avez encore une petite chance de vous en tirer.

— Comment ça ? s'exclama Arrington. Qu'est-ce qui se passe ?

Un ricanement lui claqua dans l'oreille :

— Ne me dites pas que vous ignorez les événements. Personne ne vous a mis au courant ?

— Non, je...

— Filez tout de suite si vous voulez sauver votre peau. Le mieux est que vous vous mettiez à l'abri là-bas à Willingboro avec les autres. On vous renseignera après, ne perdez pas de temps.

Le déclic de coupure lui fit l'effet d'un glas. Malgré l'avertissement, il prit la peine de passer un coup de fil rapide à l'un de ses associés en relation directe avec l'Organisation et eut confirmation immédiate qu'il « se passait réellement quelque chose en ville ».

— Je viens juste d'avoir un appel de Bunny, lui déclara la voix dans l'appareil. Il dit que plusieurs gars se sont fait avoir à Sandy Block et qu'une des propriétés de Sam est en train de brûler à White Horse. Moi, je me casse d'ici, j'ai pas envie d'y passer aussi.

— Tu crois que ça a une relation avec ce qui s'est produit ce matin à Meadowbrook ? s'enquit nerveusement Arrington.

— Tu peux en être certain. J'ai entendu des bruits, il paraît que c'est une purge. Ça ressemble trop à l'opération DaGusta.

— Mais qui organiserait ça ?

— Pas le temps de se poser la question. Ciao, Rudy.

— Attends ! Où vas-tu ?

— Cette bonne blague ! Là où il n'y aura rien à craindre, bien sûr.

— À Willingboro ?

— Si tu veux un conseil, évite de prononcer le nom de ce patelin,

surtout au téléphone. Mais tu devrais faire comme moi.

De nouveau, le bip lancinant se fit entendre dans l'écouteur. Arrington grimaça. Ouvrant un petit bar en acajou, il y piocha une bouteille de bourbon dont il s'octroya une rasade à même le goulot, puis il vida prestement le contenu d'un coffre-fort, des dossiers confidentiels et des liasses de grosses coupures qu'il déposa dans une serviette en cuir à soufflets.

Ensuite, il lança un appel par radiotéléphone à son chauffeur, lui demandant de mettre en route le moteur de sa Cadillac et d'appeler son garde du corps. Puis il se hâta de quitter son appartement, marcha rapidement dans le couloir feutré jusqu'aux deux ascenseurs dont l'un était en attente à l'étage, sa porte coulissante ouverte. À l'instant où il allait s'y engouffrer, un homme jaillit de l'ombre, lui arracha sa serviette en cuir et le poussa violemment dans la cabine d'ascenseur où il s'écroula, à moitié assommé. Lorsqu'il recouvra ses esprits, la cabine était déjà en mouvement, descendant vers le rez-de-chaussée mais elle se bloqua soudainement au niveau du sixième étage dans une petite secousse inquiétante. Il pensa alors au téléphone portatif qu'il avait dans sa poche. Il fallait appeler immédiatement du renfort, donner l'alerte, faire bouger un maximum de monde...

Pendant ce temps, au neuvième étage, l'homme qui avait brutalement bousculé Rudy Arrington descendait vivement l'escalier de service après avoir bloqué le mécanisme électrique de l'ascenseur. Il reprit une démarche normale en parvenant au rez-de-chaussée, sortit de l'immeuble par l'arrière et rejoignit un homme à la silhouette athlétique qui déambulait nonchalamment sur le trottoir.

— Le renard n'a pas tardé à quitter son trou, commenta-t-il en souriant.

Il tendit la serviette à Bolan qui s'en saisit et les deux hommes se dirigèrent vers une Pontiac bleu nuit dans laquelle ils s'installèrent. Herman Gadgets Schwarz lança le moteur et conduisit doucement le véhicule le long de Princetown Avenue. Assis à côté de lui, Bolan fit un bref inventaire du contenu des documents saisis et eut un petit rictus de satisfaction.

— C'est ce que tu cherchais ? question Schwarz.

— Encore mieux que ça. On dirait tout l'organigramme de l'opération des *amici* et ça semble aller très, très loin. La plupart des données sont apparemment en code mais ça doit être déchiffrable. Tu faxeras le tout à Hal, et tu lui expédieras les originaux en recommandé. Demande aussi à Pol de passer tous ces papiers au scanner et de les rentrer dans l'ordinateur du van.

L'Exécuteur soupesa ensuite les liasses de billets. Des coupures de mille dollars. À l'estime, il y en avait au moins pour deux cent mille dollars. Il préleva l'une des liasses qu'il plaça dans sa poche, tendit les

autres à Schwarz.

— Partage avec Pol, ce sera pour le défraiement.

— C'est beaucoup trop, rétorqua Schwarz. Garde le gros paquet pour toi, tu en as plus besoin que nous.

Sans répondre, Bolan lui plaça les liasses dans une poche de sa veste, déclara :

— Largue-moi ici.

Schwarz arrêta doucement le véhicule le long du trottoir, la mine soucieuse.

— Tu ne préfères pas passer la main à Hal ?

— Non. Avant qu'il ait pu déclencher une opération ici, les charognards se seront envolés. Je veux aller jusqu'au bout et le plus vite possible. Il restera à Hal à s'occuper des grosses têtes politiques qui servent de relais aux cannibales.

Il quitta la Pontiac et se dirigea vers la Ford grise qu'il avait laissée un peu plus loin à un carrefour. La guerre de harcèlement qu'il menait depuis le début de la journée n'était pas encore terminée, il fallait confirmer en pilonnant encore les positions ennemies éparpillées.

Il tenait à ce que les *amici* ne se sentent en sécurité nulle part dans le New Jersey. Nulle part sauf dans un certain endroit du New Jersey considéré comme une place-forte et presque aussi bien gardé que Fort Knox. C'était là qu'il avait l'intention de porter le coup décisif à la mafia.

CHAPITRE XV

L'Exécuteur fit rouler lentement la Ford à l'approche de l'Old Barrister. Il avait déjà effectué un circuit de repérage et il avait en tête la disposition exacte des lieux. La façade du restaurant était entièrement constituée de baies vitrées qui donnaient sur une large pelouse en bordure de l'avenue. Il faisait encore jour mais des lumières avaient été allumées à l'intérieur pour créer une ambiance. Bolan s'était renseigné, l'établissement appartenait en sous-main à la mafia.

La réunion des *amici* se tenait au fond de la salle, plusieurs tables avaient été poussées l'une contre l'autre pour recevoir les truands conviés au débat.

L'Exécuteur avait identifié plusieurs des participants à la rencontre : Kevin Cariola, Budy Bolovitch, Joss Kenny et David Andréa. Frank Vitali était toujours présent dans les lieux et occupait une place à côté d'Andréa, en bout de la table.

Il avait également repéré trois gorilles plantés devant les baies, à l'extérieur, aussi imperturbables que des statues. Deux autres gardes avaient pris position sur le parking où étaient garées huit voitures aux carrosseries rutilantes, leurs chauffeurs au volant comme il se doit.

Se payant de culot, Bolan immobilisa son véhicule le long du large trottoir qui permettait l'accès au restaurant par une allée en travers de la pelouse. Immédiatement, cinq paires d'yeux méfiants se braquèrent dans sa direction et des mains se glissèrent sous des vestes. Il fit un petit signe amical aux cinq *soldati* en faction puis leur montra le canon d'un pistolet-mitrailleur mini-Uzi qui se mit aussitôt à crachoter méchamment. Fauchés par la mitraille, deux des gorilles se mirent à danser un lugubre pas de deux avant de piquer du nez sur la pelouse. Un autre eut tout juste le temps de dégainer son revolver avant de se faire labourer par plusieurs frelons de 9mm qui pulvérisèrent ensuite l'une des baies vitrées, et les deux derniers prirent le reste de la rafale de plein fouet avant d'avoir pu se mettre à couvert.

Vivement, Bolan fit tomber le chargeur vide et en enfonça un autre sous la culasse du petit P-M qui se remit sans délai à continuer son

chant de mort. Au staccato rapide du tir correspondait le tintement des vitres épaisses dont des pans entiers s'effondraient pour se pulvériser ensuite sur le sol. Il y eut aussi des cris, des appels gutturaux et des hurlements rageurs. Un instant, Kevin Cariola apparut dans le champ de visée de l'Exécuteur, dressé comme un serpent alors que ses copains se jetaient au sol, sous la table ou derrière des fauteuils. Bolan fit imperceptiblement dévier le canon du mini-Uzi tout en continuant d'appuyer sur la détente et le visage grimaçant se disloqua dans un éclatement de sang et d'humeurs.

La dernière partie de la rafale transforma le bel établissement en un invraisemblable chantier dans lequel une poussière dense s'installa en quelques instants. Les cris avaient cessé, un silence de désolation s'appesantit sur les lieux, mais Bolan paracheva son œuvre en criblant les véhicules sur le parking après avoir engagé un troisième chargeur dans l'arme trépidante.

Enfin, il déposa le P-M sur le plancher de la Ford, passa en première et embraya sèchement pour se dégager de la zone de l'attaque. Deux cents mètres plus loin, il tourna dans une rue perpendiculaire, poursuivit sa route à vive allure, tourna une nouvelle fois dans une voie tranquille et relâcha la pression de son pied sur l'accélérateur.

L'habitable de la Ford sentait encore l'odeur de la poudre malgré les vitres ouvertes. Il souffla un peu, souhaitant que le bruyant et dévastateur message expédié aux *amici* serait compris. À part Cariola, il n'avait éliminé que des pions secondaires, des porte-flingues. Mais c'était suffisant pour l'effet escompté. Les autres, s'il ne se trompait pas, il les retrouverait bientôt. Très bientôt même, ce n'était plus qu'une affaire de quelques heures.

Tout en conduisant, Bolan appela son char de guerre :

— Traqueur Alpha pour Base mobile !

— Ouais, fit Blancanales. Tu t'en sors bien ?

— Comme prévu. J'espère que la suite sera conforme. J'ai besoin d'un branchement spécial, Pol. Une dérivation de ligne dans Bakersville.

— Tu veux ça dans combien de temps ?

— Une demi-heure maxi. C'est tout près de Dutch Neck, tu devrais y être rapidement.

— Une ligne privée ?

— Non. Une cabine publique.

— Alors ce sera pas difficile, juste un bidule à brancher sur les fils de sortie. O.K. pour une demi-heure.

— Tu la trouveras dans Franklin Corner Road, à moins de cinquante mètres de Princetown Avenue. Tu ne peux pas te tromper, c'est la seule dans le coin. Viens avec le gros veau, j'en aurai besoin.

— *Roger* ! Je fonce.

— Attends. Il me faut aussi un autre véhicule, le mien est grillé. Gadgets est rentré ?

— Pas encore.

— Contacte-le par radio, dis-lui de classer provisoirement les documents et de me rejoindre avec l'une des caisses de remplacement.

En arrivant à Trenton, l'Exécuteur avait loué deux voitures, une BMW 630 et une Oldsmobile Delta, en plus de la Ford qu'il avait achetée à un marchand d'occasions.

— La BMW fera l'affaire, ajouta-t-il. Vas-y maintenant.

Sam Disraeli détourna la tête pour éviter le regard charbonneux de Budy Bolovitch qui n'arrêtait pas de le fixer d'un air soupçonneux. Et Bolovitch n'était pas le seul à le regarder de cette façon. Depuis qu'il était arrivé dans la grande baraque de Willingboro, nombreux étaient ceux qui lui témoignaient de la méfiance ou qui l'évitaient tout simplement. Seuls Charly Posada et Lenny Barco lui avaient souri en le voyant débarquer. D'une manière un peu ambiguë, mais c'était quand même encourageant. La suspicion générale venait évidemment du fait qu'il était l'un des deux seuls rescapés de la fusillade de Meadowbrook.

Plusieurs fois, Sam avait tenté de contacter le grand patron pour lui fournir des explications, mais sans succès. Le numéro qu'il connaissait avait changé ou il faisait la sourde oreille, examinant de loin ce qui se passait.

Il fit quelques pas vers le bar, dans l'immense salon où se tenaient une demi-douzaine de chefs d'équipes à la mine renfrognée, quand un type lui fit un signe discret depuis la porte. C'était l'un des hommes de Charly Posada. Modifiant sa trajectoire, il le rejoignit.

— Quelqu'un vous demande au téléphone, m'sieur Sam. Il dit que vous l'avez vu ce matin.

Un petit frisson glacé parcourut le dos de Disraeli qui acquiesça et suivit le *soldato* jusqu'à un bureau où il y avait un poste téléphonique. C'était une ligne directe utilisée habituellement pour les communications avec New York.

— Sam ? entendit-il quand il eut murmuré un « oui » prudent dans l'appareil.

Il eut l'impression que la voix grave avait une résonance de tombeau et qu'elle était émise tout près de lui.

— C'est bien moi, oui.

— Tu me reconnais ?

— Je crois.

— Ne crois pas, sois certain.

Les dents serrées de Disraeli grincèrent et il perçut un ricanement.

— Qu'est-ce que tu as, Sam ? Tu as mal digéré ?

— Je vous écoute.

— Et tu fais bien. Disons tout de suite qu'il y a eu un quiproquo entre nous, ce matin. Mais les choses vont s'éclaircir. Ouvre bien tes oreilles, je vais peut-être pouvoir te sauver la mise.

Disraeli promena un regard plein de méfiance autour de lui, comme si quelqu'un pouvait l'entendre, et baissa le ton pour répliquer :

— Je comprends pas bien. Vous pouvez me dire de quoi il retourne ?

Un ricanement lui cingla l'oreille :

— Ne fais pas l'imbécile, je vais finir par croire que tu l'es réellement. Je suis en train de te dire que le carrousel en cours va finir très mal. Tu piges ?

— Heu... ouais. À peu près.

— Fais un effort. Toi et quelques-uns de tes potes, vous êtes en train de vous le faire mettre en beauté. Le final est programmé pour ce soir. Es-tu au courant de ce qui s'est passé en ville tout à l'heure ?

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu du grabuge à Lawrenceville et à White Horse. Paraît qu'une de mes maisons a cramé.

— Oui. Et c'est pas tout. De petits gars bien gentils ont mitraillé l'Old Barrister que tu venais de quitter. Quand on va savoir là-bas que tu t'en es tiré une nouvelle fois, tu imagines ce qu'on va penser de toi ? Deux fois dans la même journée, ça fait un peu drôle, non ?

— Bon Dieu ! Mais je ne suis pour rien dans tout ça, c'est... c'est...

— T'excite pas, Sam. Moi je sais que tu n'y es pour rien. Je sais même qui a organisé le coup. Mais tu vas devoir faire gaffe à tes os, tu comprends ?

— Oui, bien sûr...

— Écoute bien. On est en train d'essayer de renverser la vapeur. Mais s'ils se doutent de quoi que ce soit, ils vont précipiter le mouvement.

— Qui ça, ils ? fit Disraeli nerveusement.

— Je ne peux pas te le dire au téléphone. Seulement, faut que tu te tiennes prêt à agir dans le bon sens. Est-ce que tu as avec toi des hommes en qui tu as confiance, en ce moment ?

— Pas des masses, non. La plupart de mes gars ont été liquidés ce matin.

— Alors bouge pas d'un poil avant que je rapplique avec mes équipes.

— Vous allez vraiment venir ?

— Tu crois qu'on va laisser les vrais amis dans la merde, Sam ? Au fait, ton pote Kevin Cariola s'est fait rectifier dans la fusillade à l'Old Barrister. Je suis désolé pour toi.

— Moi aussi, rétorqua l'ex-maquereau en essayant un sourire qui ne fut qu'un affreux rictus.

— Bon, pour l'instant fais comme si tu n'étais au courant de rien mais tiens-toi sur tes gardes jusqu'à ce qu'on débarque. Ensuite, tu n'auras qu'à suivre le mouvement dans le bon sens... Dis-moi, Barnowsky est toujours là où tu es ?

— Aux dernières nouvelles, oui.

— Tu ne l'as pas vu ?

— Ils le tiennent dans un pavillon secondaire, de l'autre côté du parc.

— Renseigne-toi mieux. Ce gus est un atout qu'il ne faut pas laisser entre des mains dégueulasses. Il sera peut-être aussi pour toi une porte de sortie vis-à-vis de qui tu sais.

— Je vais faire pour le mieux, heu... Je connais toujours pas votre nom.

— Appelle-moi Ray, c'est suffisant pour l'instant. Tu sais, on a eu quelques mots ce matin... Disons qu'on s'était mal compris.

— Ça oui !

Disraeli toucha prudemment l'hématome qui lui marquait la joue puis loucha sur le morceau de sparadrap ornant son nez. Il soupira.

— C'est vous qui m'avez téléphoné ce matin pour me dire que la maison de Meadowbrook était microtée ? Juste avant que ça pète...

— Tout juste. Tu aurais dû comprendre dès cet instant au lieu de te mettre à déconner.

— Si je comprends bien, vous avez les choses en main...

— Bien sûr, à moins que tu fasses une gaffe, mais je te crois assez futé pour jouer correctement le jeu. Il est temps de remettre les pendules à l'heure. Heu, Joss est arrivé ?

— Non, pas encore.

— Et Charly Posada ?

— Il est là.

— Tu es bien avec lui ?

— Assez, oui.

— Qui y a-t-il encore sur qui tu peux compter ?

— Eh ben, Lenny Barco. On a été longtemps en affaires ensemble.

— Je sais. Ne raccroche pas. Va me chercher Charly.

— Vous voulez lui parler ?

— Je vais t'appuyer, Sam. Qu'est-ce que tu attends ? Ramène Charly près de ce téléphone et tâche de pas lui parler trop fort devant les autres.

— D'accord, souffla Disraeli qui posa l'appareil et se dirigea vers le hall pour grimper à l'étage.

Deux minutes plus tard, Posada prit le relais dans l'appareil :

— Ouais, ici c'est Charly, monsieur Ray. Je peux savoir ce qui se...

— Ferme-la et écoute, gronda le téléphone. Il y a déjà beaucoup trop de types qui sont sur la liste noire de ces fumiers, de vrais *amici* qui

n'ont rien à voir dans ce putain de cirque. Sam t'a mis au parfum ?

— Juste quelques mots pendant que je descendais.

— Heureusement que Doug nous a avertis de ce qui se passe chez vous.

— Quel Doug ?

— Tu le sauras tout à l'heure. Ces mecs sont prêts à vous envoyer à l'abattoir, Charly. Ils se préparent aussi à récupérer tout le bénéfice des opérations.

— Dites, heu... Ray, je comprends pas très bien...

— Parle avec Sam, il t'expliquera. Faut que je m'occupe maintenant de l'arrivée des équipes de protection, ensuite tout rentrera dans l'ordre.

— Oui, j'espère aussi.

— Tu espères quoi ?

— Mais... Que tout rentrera dans l'ordre.

— Bon, tu as compris. Toi et Sam, faites passer le mot à Lenny et à ceux que vous jugerez dignes de confiance. Ciao.

— Hé ! Attendez... Je...

Charly Posada ôta le combiné de son oreille et le considéra avec circonspection. Puis il raccrocha en entendant la tonalité continue, renifla et partit rejoindre Disraeli, buta presque contre lui en le trouvant dans le couloir attendant.

— Qu'est-ce que tu en penses ? lui demanda-t-il, la mine soucieuse.

Sam soupira, eut un regard sombre pour son copain de magouille.

— J'en pense que nous sommes dans une sale merde qui est en train de nous monter jusqu'aux narines.

— Il paraît que tu as des choses à me dire.

— Ouais. Faut qu'on fasse vite fait le point sur la situation. Va d'abord chercher Lenny.

À 7 h 30 du soir, Vito Gencaro reçut un appel téléphonique dans son appartement d'Ewing, au nord-est de Trenton, alors qu'il était en discussion avec un gros dealer de Miami. Il réprima un sursaut en entendant le grelottement de l'appareil, décrocha après une hésitation et grogna :

— Qui demandez-vous ?

— Vito, c'est bien vous ? renvoya l'écouteur.

— Peut-être. Qui appelle ?

— Disons, Connors..., fit la voix à la fois basse et chuchotante.

Gencaro eut un regard ennuyé vers le dealer de Miami avant de jeter dans l'appareil :

— Si vous avez quelque chose à dire, faites-le rapidement, je n'ai pas de temps à perdre.

— Moi non plus. Écoutez bien, Vito... Vous connaissez le numéro à

Manhattan, là où nous sommes ?

— Vous voulez dire ?...

— Ouais. Rien d'autre. Rappelez-moi d'urgence ici, le feu ne va pas tarder à prendre sous vos pieds.

— Hé, dites ! Je comprends pas bien, est-ce que...

— J'ai dit que c'est urgent, et c'est même encore pire que ça. Ils peuvent débarquer chez vous à n'importe quel moment, comme ça s'est produit pour d'autres cet après-midi. Vous n'êtes pas au courant ?

— J'ai entendu des choses à ce sujet, oui.

— Alors magnez-vous. Mais ne téléphonez pas de chez vous, il y a neuf chances sur dix pour que vous soyez sur écoute. Appelez d'un bistrot ou de n'importe où mais pas de votre domicile.

— Il n'y a pas de bistrot près de chez moi, rétorqua nerveusement le mafioso haut placé.

— Alors depuis une cabine. Débrouillez-vous. N'utilisez pas non plus un téléphone portatif, ces ordures ont tout prévu. Dès que vous aurez Manhattan, demandez Ray Connors. Faites vite.

Gencaro entendit la tonalité de coupure, demeura un instant pensif, puis se tourna vers le dealer :

— Je ne te retiens pas, Dave, casse-toi et évite de te montrer. C'est moi qui te contacterai.

Sans attendre son départ, il passa dans l'entrée de son appartement et siffla ses deux gardes du corps qui se pointèrent presque instantanément.

— On sort, leur lança-t-il brièvement.

Les laissant ouvrir la porte du palier, il les suivit jusqu'au rez-de-chaussée puis les plaça en encadrement de chaque côté de lui. Il n'avait que trois cents mètres à parcourir, mais il préféra s'installer dans sa Lincoln qu'il conduisit lui-même jusqu'à la cabine téléphonique plantée au bout de Princetown Avenue, à proximité de Franklin Corner Road.

— Ouvrez l'œil et faites gaffe, ordonna-t-il à ses deux cerbères avant de s'enfermer dans la cabine.

Il pianota un numéro à huit chiffres, tomba sur un type à la voix discrète qui annonça :

— Tricaps Corporation. Que puis-je pour vous ?

— Passez-moi Ray Connors. De la part de Vito Gencaro.

— Un instant.

L'instant dura plus de trente secondes durant lesquelles Gencaro sentit l'énervement croître en lui. Ce qu'il venait d'entendre lui laissait une très sale impression dans la cervelle. Il était bien sûr au courant des derniers événements, c'était pourquoi il avait décidé de rester sagement en planque chez lui, attendant que tout se tasse. Rares étaient ceux qui connaissaient cette adresse et il se sentait en sécurité

chez lui.

Mais voilà qu'on lui annonçait qu'il devait se trisser à toute vitesse. Qu'est-ce que ça signifiait ? D'autre part, il n'avait toujours pas réussi à joindre Ange Castellano par le numéro que celui-ci avait communiqué à tous les chefs importants des opérations au New Jersey... Le *capo di tutti capi* avait-il lui aussi des embêtements au point de laisser ses collaborateurs dans l'incertitude et le danger ?

CHAPITRE XVI

— Vito ? demanda brusquement la voix chuchotante qu'il avait entendue un peu plus tôt.

— Ouais, c'est moi.

— Tu as bien fait de rappeler. On vient juste d'avoir une nouvelle information au sujet de la merde qui se passe tout près de chez toi. C'est l'orage qui va s'abattre, sois-en sûr. Mais d'abord, réponds-moi : quelles sont tes relations avec Sam ?

— Sam Disraeli ?

— Oui. Je t'écoute.

— Heu, pas très, très bonnes.

— Ça ne m'étonne pas. Sais-tu qu'il t'a débiné ici ?

— Quoi ?

— Tu ne t'en doutais pas un peu ?

— Qu'est-ce que cet enflé a été raconter à mon sujet ?

— Ouvre tes oreilles, Vito. Un instant...

Il y eut un court silence puis un petit cliquetis, un ronronnement, et une voix différente tomba dans l'oreille de Gencaro qui pensa aussitôt à un enregistrement :

— « Qu'est-ce que tu penses de Vito, Sam ? »

— « Il n'est pas franc du collier. Je me demande s'il ne serait pas pour quelque chose dans ce qui est arrivé ce matin. Il magouille un peu trop. Il touche à la blanche et se fait plein de pognon en douce alors qu'on a tous pour consigne de pas mettre les mains là-dedans. Et même qu'il raconte qu'il en a rien à foutre des huiles de New York. C'est un mec à part, vous savez... »

Un grognement qui pouvait passer pour une appréciation se fit entendre et la voix de Sam Disraeli poursuivit :

— « Il joue les mecs honnêtes mais il finira par passer à la casserole. Vous pourrez dire à monsieur Castellano que c'est en bonne voie. »

Le trucage de la cassette avait parfaitement fonctionné. « Ray Connors » revint en ligne.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses, Vito ?

— Le fumier ! Ce mec est pire qu'un fils de truie.

— On a intercepté ça il y a quelques heures. C'est un extrait des petites saloperies qu'il a débitées à quelqu'un qui touche le patron de très près. Dis-moi, as-tu eu des nouvelles de lui ?

— Non, aucune. J'ai pourtant essayé de le joindre plusieurs fois aujourd'hui. C'est incompréhensible.

— Maintenant, tu te demandes toujours pourquoi ?

— Il ne va quand même pas croire cette ordure ?

— Là où il y a de la fumée, il y a aussi très probablement du feu.

— Putain ! Tu ne penses quand même pas que...

— Je n'accorde aucun crédit aux paroles de Sam le mouchard, Vito. Je sais ce qu'il est en train de préparer en douce et c'est franchement dégueulasse. Nous sommes plusieurs ici à le savoir, mais il y en a d'autres qui marchent avec lui. Ici et près de toi. Tu comprends ?

— Ouais...

— Alors le patron n'est pas très chaud pour maintenir les relations dans l'état actuel de la situation. Pas avant que tout soit clarifié. Tu sais qu'il a failli se faire descendre ce matin ?

— On me l'a dit.

— Qui te l'a dit ?

— Joss, je l'ai eu au bout du fil en début d'après-midi. C'est affreux.

— Tu sais où est Sam en ce moment ?

— Non.

— À Willingboro. Et presque tout le monde est réuni là-bas, les autres ne vont pas tarder à arriver. À quoi ça te fait penser ?

— Putain ! Je vais réunir un maximum d'hommes et me pointer là-bas pour lui régler son compte, à cet endoffé !

— Pas question. Tu vas aller là-bas mais tu ne montreras rien de ta rogne.

— Alors je devrais me laisser baiser la gueule comme un cave ? Non, merci !

— Ce n'est pas ce que je voulais te faire comprendre. Tu attendras à Willingboro que nous nous occupions de cette affaire. Ne compromets pas nos chances, Vito, nous ne voulons pas que tous nos efforts foutent le camp en fumée à cause d'un petit intrigant de rien du tout. C'est à nous de rétablir l'ordre, à personne d'autre.

Gencaro fulmina :

— Bon, alors j'ai pas envie de mettre les pieds dans cette baraque pourrie. Ça me ferait trop mal de pas lui foutre mon poing sur la gueule à ce pédé de merde !

— C'est pourtant toi qui as monté tout le cirque là-bas.

— Ouais, ouais ! Mais les mecs qui y sont en ce moment me flanquent la nausée. Est-ce que vous pouvez comprendre ça, Ray ?

— Je comprends que tu es en rogne, Vito. Mais t'amuse pas à foutre le bordel avant qu'on arrive. Si tu sais pas te contrôler, je ne pourrai

plus rien pour toi.

Le mafioso lâcha un soupir excédé.

— Vous voulez dire que le boss est prêt à me lâcher ?

— Pense ce que tu veux, je t'ai suffisamment expliqué la situation. Vas à Willingboro mais tâche que les choses soient encore en l'état à mon arrivée.

— Vous, heu... vous allez venir personnellement ?

— Cette question !... Lorsque tout sera clarifié, il se peut qu'on te demande de chapeauter toutes les affaires. As-tu envie de gâcher tes chances ?

— Non, bien sûr...

— Alors garde ta cervelle froide, prends quelques hommes sûrs avec toi et va m'attendre tranquillement dans ta baraque, Vito. Croise les doigts en te disant que c'est la seule façon de remettre les pendules à l'heure.

— D'accord, répliqua Gencaro d'un ton radouci. Je ferai ce que vous me demandez, mais je veux la peau de ce salopard au bout du compte, je tiens à le...

Il s'interrompit, s'apercevant brusquement que la ligne était morte. Son correspondant avait raccroché. Le mafioso grogna, respira un grand coup, puis sortit de la cabine pour rejoindre sa caisse bardée de chromes. Dans sa tête, les paroles de ce mec important de Manhattan tournaient encore vivement et il se sentait partagé entre deux impressions contradictoires : la trouille viscérale des événements qui risquaient de se produire à très brève échéance et la rage qu'il éprouvait à l'encontre de Sam l'enflure et de tous les caves qui marchaient avec lui. Ensuite l'idée qu'il pouvait devenir le maître de toute l'immense combine l'imbiba tout entier et ses pensées devinrent moins lugubres.

Le maître ? Pas vraiment. Personne ne pouvait prétendre à supplanter Ange Castellano, c'eût été à la fois très dangereux et immensément prétentieux. Le boss en second, ouais... Un terme beaucoup plus sage. Et il faudrait bien alors que des gros mecs comme Arrington, Joss Kenny et Andréa se plient à sa volonté. Les techniciens de la combine, les Meyer, les Barnowsky et autres caïds du gros business financier, il saurait les faire marcher. Arrington possédait les clés qui permettaient de remonter les ressorts de ces gus et Arrington obéirait à Vito Gencaro, évidemment.

Mais auparavant, il y avait le compte de Disraeli à régler. Et Vito commença à remuer des idées très précises sur le sort qu'il réservait à ce fils de pute.

*

* *

Rosario Blancanales surveillait les chiffres qui s'allumaient par alternance sur un compteur électronique tandis que Bolan raccrochait le radio-téléphone. Schwarz, lui, s'employait à contrôler la synchronisation des bandes magnétiques qui défilaient sur une platine. L'intérieur du gros char de guerre camouflé était semblable à celui d'un sous-marin ou d'un véhicule spatial. L'atmosphère y était ouatée, le silence y régnait.

Blancanales eut un rire qui le secoua par petits coups.

— Ce qui est époustouflant avec les *amici*, fit-il remarquer, c'est qu'on puisse les faire marcher aussi facilement. Malgré tout le machiavélisme qu'ils ont dans le ciboulot, ils sont aussi naïfs que des enfants de chœur.

— Tu parles d'enfants de chœur ! grogna Schwarz. Ce qui les fait marcher, c'est l'appât du gain. Leur rapacité n'a pas de limite, c'est ce qui les aveugle. En tout cas, celui-là m'a l'air d'avoir avalé l'appât et l'hameçon en même temps.

— Souhaitons-le, répliqua Bolan après avoir laissé tomber sa personnalité de Ray Connors. J'ai utilisé des arguments auxquels ils sont particulièrement sensibles. Étant donné la situation et le climat d'inquiétude qui règne en ce moment, je pense que les probabilités sont assez bonnes.

La porte de communication avec le module habitable s'ouvrit derrière eux et Betty Barnowsky apparut, une grande serviette de bain nouée sous les aisselles. Ses cheveux encore humides lui collaient au visage.

— Hello, fit-elle. Je ne vous dérange pas ?

Bolan se tourna vers elle et lui sourit.

— J'ai pris une douche dans cette espèce de boîte à chaussures au fond du camion. Vous avez un relatif confort mais ça manque d'espace.

— Désolé de ne pas pouvoir vous offrir mieux pour l'instant.

— Vous envisagez quelque chose de mieux pour plus tard ?

— S'il y a un plus tard. Vous avez eu suffisamment d'eau chaude ?

— Je crois que j'ai vidé toute votre réserve. J'avais besoin de nettoyer les empreintes que ces sales pattes ont laissées sur mon corps. Je me suis aussi servi une tasse de thé et j'ai grignoté un infect biscuit qui se racornissait dans un placard. Est-ce que vous progressez dans votre, heu... enquête ?

— Je ne fais jamais d'enquête, lui répondit Bolan un peu sèchement. C'est le boulot des flics et je n'en suis pas un.

— Alors comment vous y prenez-vous ?

— Ça se résume à trois mots : repérage, identification, destruction.

— Oui, je vois. Je préfère parler d'autre chose.

— C'est une bonne idée.

— Mais vous ne m'avez pas répondu. Avez-vous obtenu des résultats dans... appelons cela, vos démarches ?

— Affirmatif.

— Vous n'êtes guère bavard.

— Non.

— Et mon père, vous avez de ses nouvelles ?

— Je sais où il est.

— Ah ! Puis-je savoir ?

— Vous le saurez bien assez tôt.

— Mais enfin ! C'est quand même mon droit de savoir où on l'a séquestré... Pourquoi ne voulez-vous rien me dire ? Vous allez peut-être avertir les agents fédéraux pour qu'ils s'occupent de le tirer de sa situation, c'est ça ?

— Ça ne servirait à rien. Les gros bonnets du Crime Organisé ont évidemment prévu une éventualité de la sorte. Le FBI ferait chou blanc et Barnowsky serait transféré dans une autre planque.

— Vous croyez les flics fédéraux trop bêtes et trop bruyants pour réussir une opération comme celle-là ?

— N'avez-vous jamais entendu parler de pots-de-vin, d'enveloppes remises à des flics, de corruption de fonctionnaires, d'infiltration et de trafic d'influence ? Votre métier d'avocate devrait vous avoir déjà confrontée à ça.

— Vous suggérez que tous les membres du FBI sont corrompus ou obligés de divulguer des informations confidentielles ?

— Pas tous, bien sûr. Il suffit de quelques-uns seulement pour que le système pourri fonctionne. Une opération dans le genre de celle que vous proposez n'aurait qu'une ou deux chances sur dix d'aboutir positivement. Le téléphone arabe fonctionnerait aussitôt.

— Dans ce cas, que comptez-vous faire ?

— Aller chercher John Barnowsky là où il est. Mes chances sont bien meilleures que celles du Bureau fédéral.

Il le pensait réellement. Et il était prêt, non seulement à aller chercher l'expert en économie dans l'ancre diabolique, mais aussi et surtout à anéantir toute la pourriture mafieuse qu'il y découvrirait.

CHAPITRE XVII

— Bien, laissa-t-elle tomber du bout des lèvres. Je ferais peut-être mieux d'abandonner.

— Abandonner quoi ?

— Je voulais dire que je ne vous sers à rien ici, et que ce serait mieux si je quittais cette espèce de laboratoire à roulettes.

— Vous avez l'intention de vous jeter une nouvelle fois dans la gueule du fauve ?

— Je ne suis pas d'accord avec vos méthodes. Ce n'est pas comme ça que j'ai l'habitude de résoudre une affaire.

— Allez demander de l'aide aux policiers qui vous ont embarquée pour vous vendre aux cannibales, railla Bolan.

— Ils ne sont pas tous du même acabit. J'en connais quelques-uns qui sont droits et haut placés.

— Comme Joseph Taggart et votre ex-mari ?

À voir la crispation sur le visage de la jeune femme, il sut qu'il avait touché juste. Mais elle n'en démordait pas pour autant :

— J'ai des relations que vous ne connaissez pas.

— C'est bon, habillez-vous et sortez d'ici. Allez vous faire récupérer par la mafia, je crois que vous adorez ces gens-là.

— Si ça devait arriver, maintenant ils ne me feraient plus de mal.

— Tiens donc ! Vous leur feriez entendre la bonne parole ?

— Ne soyez pas idiot, j'avais jusqu'ici une autre image de vous.

— Ainsi donc, vous n'auriez plus rien à craindre de grave avec eux ?

— Non, parce qu'à présent ils savent que John Barnowsky est mon père. Dans le cas limite où ils me retrouveraient, ils chercheraient sans aucun doute à faire pression sur lui en me retenant prisonnière. Le temps que le FBI organise une opération, ça ne durerait pas longtemps.

Les lèvres de Bolan s'étirèrent en un sourire narquois.

— Il y en a dans votre petite tête !

— Beaucoup plus que vous le pensez, rétorqua-t-elle. J'ai fait des études très poussées sur la criminalité et la psychologie des délinquants.

— C'est un raisonnement qui pourrait être valable avec n'importe qui mais pas avec les *amici*.

— La logique est valable pour tous les êtres humains, même s'ils sont des crapules.

— Vous n'avez pas affaire à des humains, Betty, mais à des dégénérés pour qui une vie humaine ne compte pas plus qu'un insecte qu'on écrase entre les doigts.

— Vous pouvez parler, monsieur Bolan ! Vous faites la même chose qu'eux, et pourtant vous êtes logique. Affreusement logique, mais logique quand même. Tout le monde dépend du même système psychologique. Quel genre de raisonnement tenez-vous quand vous tuez un *mobster* !

Il l'interrompt en lui prenant gentiment la main, la regarda droit dans les yeux.

— Quand une crapule crève, au moins elle ne risque pas de recommencer ses saloperies. Quant à votre système, je vous le laisse. Il est inapplicable pour moi, à moins que je décide d'en finir avec la vie. Soyez chic, ne me parlez plus de logique, ni de pardon, ni de comprendre les criminels. Je ne cherche pas à savoir pourquoi ils sont devenus des bêtes malfaisantes, je les liquide tout simplement et je le ferai tant que ça me sera possible.

— C'est ça toute la tolérance dont vous pouvez faire preuve ? répliqua-t-elle d'un ton amer.

Il lui adressa un nouveau sourire, amical cette fois, tout en songeant qu'il pouvait encore lui consacrer une ou deux minutes avant de reprendre le cours de ses préoccupations.

— Il y a une évidence que vous ne saisissez pas, Betty, ou que vous ne voulez pas voir parce que, justement, le système dont vous faites partie fait tout pour vous aveugler. Voyez donc ce qui se passe en ce moment dans le monde. La société en général est en train de s'effondrer par excès de tolérance, par laxisme. Parce que trop de gens qui détiennent le pouvoir affirment aux autres qu'il est normal que la merde s'installe dans la société. C'est ça le système, un ronron lénifiant qu'on fait écouter aux gens pour les rassurer. Ne vous demandez pas pourquoi, la réponse est enfantine, c'est une affaire de tranquillité pour les gros responsables politiques qui ont saisi toute latitude pour affermir leurs positions et compter le fric que cela leur rapporte. Et pendant ce temps, les loups s'incrument sans risque parmi l'immense troupeau de moutons qu'est le peuple, choisissent leurs proies tout à loisir, les dévorent tandis qu'on entend de faibles protestations et des promesses de sanctions de la part des autorités qui ne sont plus à même d'assurer leur devoir. Voilà pourquoi je ne suis pas partant pour un système de tolérance gratuite. La tolérance ne s'adresse qu'aux gens normaux, pas à la racaille toute-puissante, mais

malheureusement c'est elle qui en profite. L'histoire du monde nous démontre que c'est valable pour n'importe quelle forme de société. Tout n'est qu'une affaire de mécanisme, et dans ce domaine *l'Honorata Societa* est experte.

Il se tut et la jeune femme baissa un instant les yeux. Quand elle regarda de nouveau Bolan, son regard était brillant.

— Je... Je ne voyais pas les choses exactement de cette façon, admit-elle.

— J'aurais voulu pouvoir vous dire le contraire, ajouta-t-il. Maintenant, faites ce que vous voudrez, mais je vous conseille plutôt de vous étendre sur une couchette en attendant que je finisse le boulot.

Elle acquiesça silencieusement et fit demi-tour pour rentrer dans le module habitable à l'instant où se faisait entendre un appel sur le radiotéléphone de bord. C'était Frank Vitali.

— Tu avais raison, déclara sur un ton accéléré la taupe fédérale. Ton idée a l'air de fonctionner plein pot, il y a une psychose qui monte dans l'air. La plupart sont déjà réunis à Willingboro et les autres sont en train de s'y rendre. Tu vas avoir toute l'organisation sur les bras. Ils se croient en sécurité avec la masse de *soldati* présente.

— La troupe de protection ?

— Compte au moins cinquante *soldati* et tu seras à peu près dans le vrai. Mais il peut en arriver encore d'autres, il y a des coups de fil qui partent tous azimuts. Un détail, encore : je serai là-bas moi aussi, je n'ai pas pu me défiler.

Bolan émit un juron.

— Dégage le terrain, Frank. Je ne veux pas t'avoir dans mes jambes quand ça va péter.

— Pas question.

— Bon Dieu ! Raconte-leur n'importe quoi, trouve un prétexte valable.

— Je te dis qu'il n'en est pas question. Ce serait me griller définitivement. C'est le big boss en personne qui m'a donné l'ordre de participer à la rencontre. Si je me défile, tu imagines le reste...

— Merde. Il te fait confiance à ce point ?

Un rire triste résonna dans l'appareil.

— Disons qu'il n'accorde plus la moindre confiance aux autres. Tu as tellement bien fait le boulot qu'ils sont tous plus ou moins en train de se suspecter. Castellano lui-même ne sait plus qui est qui et qui fait quoi. Alors il se tourne vers quelqu'un qui ne lui semble pas mouillé dans les affaires locales, moi en l'occurrence.

— Ça peut te laisser une certaine latitude.

— Que dalle ! Il a verrouillé la situation en en parlant à Joss Kenny. À présent, on marche tous les deux la main dans la main et j'ai tout

juste un petit avantage sur lui : je suis *soto-capo* alors que lui n'est qu'un conseiller tactique, un ex-petit voyou de Manhattan.

— Où es-tu en ce moment ?

— Sur la route de Willington, dans un restaurant routier. Je ne peux pas rester en ligne, Striker.

— Planque tes fesses, lui dit Bolan.

— Je ferai de mon mieux, tâche de pas trop me chercher, déclara le fédé camouflé avant de raccrocher.

L'Exécuteur respira profondément. La présence de Vitali parmi les mafiosi allait constituer pour lui un sérieux handicap. Initialement, il avait envisagé une pénétration en douceur dans le fortin ennemi, afin de délivrer Barnowsky, puis un retrait rapide et enfin l'anéantissement du repaire mafieux en utilisant tous les moyens offensifs de son véhicule de combat. À présent, c'était foutu. La seule solution qui lui restait consistait à une infiltration au sein même de la vermine, en poursuivant son rôle de Ray Connors.

Il eut un rire silencieux en repensant à ce qu'il avait dit à Disraeli, à Arrington et à Vito Gencaro : « Attendez-moi à Willingboro, j'arrive pour remettre les pendules à l'heure... » Il avait tout fait pour les rassembler et il avait pleinement réussi. Maintenant, il était pris à son propre jeu.

Ouais, il allait être de la fête mais pas de la manière envisagée.

Une partie à jouer sur le fil du rasoir, dans laquelle plusieurs vies amies ou alliées seraient en péril : celle de Barnowsky, de Frank Vitali... Et celle de Mack Bolan qui aurait à utiliser toute sa ruse pour emmêler un peu plus le contexte avant de déclencher le blitz final.

En tout cas, en fait de remettre les pendules à l'heure, et quoi qu'il arrive, l'Exécuteur était bien décidé à sonner le tocsin dans le New Jersey.

CHAPITRE XVIII

Il était 20 h 30 quand Harold Brognola prit chez lui un appel en provenance du New Jersey. Après avoir identifié la voix de son correspondant, il déclara :

— Je passe sur 321. Branche le tien.

Dès qu'il eut appuyé sur une touche d'un petit boîtier noir relié à son poste téléphonique – un brouilleur d'écoute – il y eut une courte cacophonie de sons suraigus puis la voix du correspondant lui arriva en clair :

— Le 321 passe bien ?

— J'ai programmé un code tout neuf pour mon scrambler, ricana le super-flic de Washington.

— Ça tombe bien, il faut que je te passe des informations. J'ai d'abord essayé de te joindre à ton bureau.

— J'en suis parti il y a plus d'une heure. Je suis juste un tout petit peu plus écoeuré qu'avant.

— Du nouveau ? s'enquit Bolan.

— Si l'on peut appeler ça de cette façon. Je dirais plutôt de l'inédit. De l'inédit franchement dégueulasse. J'ai eu la surprise d'apprendre que l'un de mes principaux collaborateurs téléphonait régulièrement à Manhattan, plus précisément à l'immeuble de la *Commissione* où il a un contact avec un certain David Thomas, un conseiller de Castellano.

— Comment c'est arrivé jusqu'à toi ?

— J'en ai eu marre des soupçons, j'ai fait installer une écoute sur le réseau à mon étage. C'est pas très moral, mais c'est efficace. Maintenant, je n'ai plus de soupçons mais des certitudes.

— Qu'envisages-tu de faire avec ce type ?

— Rien pour l'instant. Je vais m'en servir pour balancer des bruits dans l'organisation mafieuse.

— Tu vois que rien n'était perdu ! rigola l'Exécuteur.

— Ce type n'est peut-être pas un cas isolé.

— Ne sois pas pessimiste, Hal.

— Bon. Et de ton côté, à quel degré d'optimisme en es-tu ?

— J'ai trouvé Barnowsky. Il est à Willingboro. Garde cette

information pour toi et ne t'en sers que si je ne refais pas surface.

— Pourquoi ne referais-tu pas surface ?

— Je suis un simple mortel, ricana Bolan. Tout le monde y passe un jour.

— Ne parle pas comme ça, tu me fais dresser les cheveux sur la tête.

— L'endroit est situé exactement à trois kilomètres à l'est du bled que je viens de te citer. Ça s'appelle Blue Dolphin Cottage.

— Le dauphin bleu ? J'aurais plutôt pensé à des requins.

— Oui. La maison en est déjà pleine et d'autres squales affamés y convergent.

— Comment comptes-tu t'y prendre pour opérer la situation ?

— Je vais être obligé de plonger en eau trouble parmi les gros poissons voraces, c'est pour ça que je te parlais de refaire éventuellement surface.

— Bon Dieu ! Tu as le chic pour me rassurer. Attends, laisse-moi trouver une cigarette. Je ne sais plus où j'ai mis mon paquet.

— Ta femme n'est pas à la maison ?

— Je l'ai expédiée pour quelques jours dans sa famille. Ce soir, je vais me faire des œufs brouillés et être tranquille.

— Je préférerais que tu retournes à ton bureau, Hal.

— Tu veux me faire mourir ? se marra Brognola. Je sors d'une galère pas possible.

— Je vais t'envoyer un fax d'une douzaine de pages. Il s'agit de l'organigramme de l'opération « King-fire ».

— C'est quoi, « King-fire » ?

— L'intitulé du programme Castellano pour mettre la pogne sur la plupart des marchés internationaux entre les USA et l'Europe. C'est ce qui est inscrit en en-tête des documents que tu vas recevoir. Une méthode vachement futée, sûrement conçue par des cerveaux parfaitement au courant des techniques économiques et financières.

— Tu peux me résumer ?

— Difficile en si peu de temps. Tout ce que je peux te dire, c'est que plusieurs centaines de sociétés multinationales sont déjà infiltrées. Des pions sont en place et ont déjà commencé le pillage. Des marchés entiers sont détournés, fractionnés, ventilés dans des entreprises bidon pour être ensuite transformés en gros pognon pour les *amici*. Ils ont également mis au point un plan visant à récupérer les sociétés qui tomberont en faillite à la suite de ce traficotage. Des associations dites de sauvetage des entreprises en détresse sont déjà créées avec des hommes de paille à leurs têtes.

— Comment t'es-tu procuré ce dossier ?

— Je l'ai gentiment demandé à un gros bonnet local.

— Je vois. Et tout ça est écrit noir sur blanc ?

— J'ai d'abord pensé que c'était rédigé en code, mais pas du tout.

Nos petits copains sont tellement sûrs d'eux qu'ils ont étalé clairement toute la salade. Le seul ennui, c'est que les cibles visées ne sont pas mentionnées. En revanche, tu découvriras les coordonnées d'un tas de sociétés-écran, de prête-noms et de pontes du monde politique et financier impliqués par Castellano et ses potes. Certains sont des personnages super-importants. Essaie de ne pas avoir le vertige en lisant le topo, Hal. Je viens de passer une demi-heure à éplucher ces papiers et l'odeur de la pourriture me monte déjà à la tête.

— Moi qui pensais enfin pouvoir passer une nuit paisible ! soupira Brognola.

— Désolé pour toi. Je sais maintenant que Castellano a une vision très étendue de ses nouvelles affaires. À moyenne échéance, il envisage aussi la mainmise sur le Moyen-Orient. Le pétrole, bien entendu. Et il ne faut pas s'attendre à ce qu'il apparaisse au grand jour ni même à travers ses proches complices. Les sociétés qui traitent ces habituels marchés seront toujours les mêmes, avec une structure officielle apparemment identique. Mais leurs dirigeants ne seront plus que des pantins manipulés de l'intérieur par des équipes de truands spécialisés dans l'intox à haut niveau. Et tu veux savoir la meilleure en ce qui concerne les flics fédéraux ?

— Ne demande pas à un aveugle s'il veut voir.

— Je connais déjà l'homme qui va remplacer le directeur du FBI. Celui également qui va s'asseoir dans ton fauteuil à ta place.

— Tu plaisantes ? fit Brognola d'une voix rauque.

— Pas du tout.

Bolan lui cita deux noms qui lui arrachèrent un juron.

— Comment ? Mais ces types n'ont aucune formation voulue pour assurer les postes en question ! C'est dément !

— Je ne te le fais pas dire. Castellano a certainement dans sa manche bon nombre de politicards du Congrès, qui feront un forcing pour imposer leurs planches pourries.

Le Numéro Deux du Justice Department toussota.

— Ça pourrait avoir une relation avec quelques affaires de corruption qu'on a découvertes ces temps-ci.

— Pourquoi pas ?

— Ouais. L'emmerdant, c'est qu'on ne peut pas placer tous les membres du Congrès en accusation ou même sous surveillance.

— Et même si cela pouvait se faire, ça ne servirait pas à grand-chose. Un de perdu, dix de retrouvés, c'est une des devises de *Cosa Nostra*.

— Quelle merde.

— Comme tu dis. La gangrène gagne encore du terrain.

— Bon, j'attends tes papelards et je vais essayer d'en tirer le maximum pour bloquer ces salauds.

- Fais ce que tu peux, Hal, mais ne bouge pas avant demain.
- Tu penses pouvoir terminer cette nuit ?
- C'est l'occasion ou jamais.
- Pas la peine d'essayer de te dissuader, n'est-ce pas ?
- Non.
- Je vais retourner à mon bureau et y rester. J'attendrai que tu refasses surface. Ne tarde pas trop.
- Je ferai de mon mieux.
- N'oublie pas Barnowsky.
- Bien sûr. Tu sais qui est sa fille ?
- Il ne m'en a jamais beaucoup parlé. John est un type assez discret et totalement impliqué dans son business.
- Il aurait pu sortir de temps en temps la tête de ses dossiers et s'en occuper un peu plus. C'est une avocate, une fille qui n'a pas l'air d'avoir eu de bol : son ex-mari est homosexuel et copine avec les *amici*, son associé bosse de plain-pied avec la mafia, et quand je l'ai rencontrée elle essayait d'amadouer des cannibales qui se pourléchaient déjà en la regardant.
- Rien que ça !
- Eh oui. Si je réussis ce coup, tu devrais conseiller à ton Barnowsky de la sortir du New Jersey, ce serait mieux pour sa santé.
- Je vais y songer... Tu es sûr que tu ne veux pas une assistance, là-bas ?
- Une armée de flics avec des souliers à clous ? Non, merci.
- Nos flics n'ont plus de souliers à clous depuis longtemps.
- Je ne veux pas risquer de me tromper de cibles. Il y a déjà assez d'un de tes gars sur place.
- Qui ? Tu ne veux pas dire...
- Si. Frank m'a appelé tout à l'heure. C'est le big boss lui-même qui l'a délégué à Willingboro pour superviser les opérations à sa place.
- Quelle merde ! Bon, d'un autre côté, ça signifie vraisemblablement que Castellano ne mettra pas les pieds là-bas.
- Il se peut qu'il soit à proximité et qu'il regarde et écoute ce qui se passe. Mais je crois plutôt qu'il planque ses os bien au chaud et en sécurité. Les grandes manœuvres sur le terrain, c'est pas son genre. Je vais raccrocher, maintenant.
- Oui. Heu... Mack.
- Ouais.
- Je voudrais... Oh, et puis rien. Va te faire voir.
- C'est bien mon intention. Ciao, Hal.
- L'Exécuteur quitta la console où il avait pris l'appel et se tourna vers ses deux amis :
- Mets en route, Pol. Toi, préviens la donzelle que nous changeons de coin. Dis-lui qu'elle s'habille.

Une porte métallique s'ouvrit dans son dos.

— La donzelle est déjà habillée, déclara ironiquement Betty Barnowsky. Elle est prête à faire le voyage pour Willingboro. C'est bien là que vous allez, n'est-ce pas ?

— En effet. Et comme je ne sais pas trop si j'en reviendrai, le mieux pour vous est sans doute de descendre avant que nous démarrions.

— Auriez-vous l'intention de me flanquer à la porte ?

— C'est en tout cas ce que je devrais faire.

— D'accord. Lâchez-moi ici et je me précipite dans le premier commissariat venu. Ça vous va ?

Il lui répondit par une grimace et lança à Blancanales :

— Vas-y, Politicien, démarre.

L'énorme masse du char de guerre frémit de toute sa carcasse métallique puis commença à rouler doucement dans un chuintement ouaté. Willingboro n'était qu'à une heure de route en conduisant à allure normale.

La nuit était tombée depuis un bon moment. Une nuit sans lune, fraîche et humide. Lugubre aussi, pensa Betty. Mais pleine d'espoir.

L'Exécuteur, lui, était déjà en train de planifier mentalement son entrée en scène pour l'acte final. Cette fois, il ne bénéficierait pas de l'effet de surprise d'un blitz lancé au cœur de la nuit ou à l'aube, avec l'attirail de guerre dont il disposait.

Habituellement, l'un de ses principaux atouts consistait à surgir soudainement là où on l'attendait le moins, à frapper ses ennemis avec un maximum d'impact et de férocité, jusqu'à l'anéantissement de ceux-ci. Cette fois, pourtant, afin d'épargner des vies amies, il devait changer de tactique et se montrer sous une couverture qui pouvait se déchirer à tout moment.

CHAPITRE XIX

Rudy Arrington trempa ses lèvres dans une coupe de champagne dont le goût lui parut aussi déplaisant que ses pensées. C'était pourtant l'un des meilleurs champagnes français. Il en avait déjà bu trois coupes depuis qu'il était arrivé dans la luxueuse propriété, sans pour autant parvenir à se remonter le moral.

Il avait discuté un peu avec tout le monde parmi les chefs ayant de l'importance, et notamment avec ce type que l'on disait délégué par le big boss, Frank Vitali. Il lui avait confié qu'un type prétendant appartenir à la *Commissione* l'avait appelé pour le prévenir d'un danger imminent et lui conseiller de prendre la tangente. Ce qu'il avait fait immédiatement. Ce qu'il avait omis de lui relater, par contre, c'était l'agression survenue alors qu'il s'engageait dans l'ascenseur et la disparition de sa précieuse serviette en cuir.

Arrington était certain de s'en tirer en passant le fait sous silence. Qui donc irait se vanter de lui avoir piqué les documents de l'Organisation ? D'ailleurs, il ne s'agissait que de doubles. Les originaux, il les conservait dans le coffre d'une banque privée dont il était le principal actionnaire. Ces papiers ne lui feraient donc pas défaut et il restait capable de les produire à n'importe quel moment à Castellano au cas où celui-ci le mettrait en doute. Donc, tout allait pour le mieux de ce côté-là, mais l'inquiétude était dans l'air, présente et lourde.

Vitali, qui n'était pas un type particulièrement bavard, ne lui avait pas posé trop de questions. Ses yeux sombres s'étaient pourtant posés sur lui avec une certaine insistance quand il lui avait sobrement demandé :

— Quel type ?

— Comment ça ? Celui qui m'a appelé de Manhattan ?

Le *soto-capo* avait acquiescé de la tête.

— Il m'a dit s'appeler Ray Connors. Vous le connaissez ?

— Non.

— Vous pensez qu'il pourrait ne pas être... d'où il prétend ?

— Je l'ignore, Rudy. Il y a des tas de gens qui gravitent autour du

patron. Certains changent assez facilement de nom et même de visages.

— Je m'en doute. Dites, au sujet de Frank...

— Oui ?

— J'ai un peu l'impression qu'il a subi une intervention de chirurgie esthétique. Est-ce que je me trompe ?

— Demandez-le-lui, ironisa Vitali en le quittant pour rejoindre un groupe de nouveaux venus dans le hall d'entrée.

Arrington eut un vague sentiment de malaise. Tous ces types qui discutaient ou déambulaient dans la maison remuaient sans doute les mêmes pensées que lui, faites d'incertitude, de trouille rétrospective et de crainte au sujet de leur proche avenir.

Il jeta le fond de sa coupe dans un bac à plantes et alla s'en verser une autre, histoire de vérifier si le champagne avait toujours aussi mauvais goût.

Frank Vitali salua les deux chefs de secteurs qui venaient d'arriver, échangea quelques mots avec eux et les délaissa pour se rendre à l'étage. Un type était sur la sellette dans un bureau où se tenaient également Sam Disraeli et Budy Bolovitch accompagné d'un de ses hommes de main. L'homme assis sur une chaise avait le visage tuméfié et les yeux brillants, puait la trouille.

— Qui lui a fait ça ? questionna Vitali.

Bolovitch émit un rire chevalin.

— Faut bien l'interroger, non ?

— Je t'ai demandé qui lui a fait ça. C'est toi ?

— Ouais, c'est moi. Tu trouves quelque chose à redire ?

— J'aime pas tes méthodes, Bolo. T'avais pas besoin d'esquinter ce pauvre mec pour lui faire dire ce qu'il a déjà raconté. Il est de chez nous.

— Putain ! grogna le Yougoslave. Joss m'a demandé de lui faire cracher le morceau au sujet de ce qui s'est passé dans la maison de Sam. Pas vrai, Sam ?

Disraeli hocha la tête sans conviction.

— Ça pourrait bien être l'enflé à la combinaison noire, reprit Bolovitch.

— La grande pute ? Tu veux rire...

Bolovitch fit une mauvaise grimace et fixa l'homme mort de frousse sur sa chaise.

— Bernie, dis à ce monsieur comment était habillé le mec qui a foutu le feu à la baraque de ton patron.

— Il était tout en noir. Une sorte de combinaison qui lui collait à la peau, comme celle des commandos de nuit.

— Mais ça s'est passé en plein jour...

— Pour sûr !

- Qu'est-ce que t'en penses ?
- J'en sais rien, Bolo. J'vous dis seulement ce que j'ai vu.
- Pourquoi est-ce qu'il portait une combinaison noire en plein jour ?
- Peut-être pour se faire passer pour quelqu'un, intervint Vitali sèchement. Tu as vu son visage ?
- L'homme hocha négativement la tête.
- Non, il portait une cagoule qui ne laissait voir que ses yeux.
- Ouais... Moi, j'étais dans ce restaurant quand des ordures nous ont mitraillés depuis une bagnole dans l'avenue. Et je n'ai pas vu de combinaison noire ni de têtes cagoulées. Tu as questionné les autres qui participaient à la réunion ?
- Bien sûr, mais personne ne peut dire combien étaient ces salauds dans la caisse. Ça a tout de suite pétaradé dans tous les sens, du verre pleuvait de partout et les mecs postés dehors se sont tous fait rectifier. Y a pas un survivant parmi eux pour dire à quoi ressemblaient ceux qui ont fait le coup. D'après David Andréa, ils étaient au moins deux. Et toi, combien tu en as compté ?
- C'est difficile à dire. Deux ou trois, je crois.
- Le tueur yougoslave eut un sourire de hyène.
- Au cas où tu ne t'en souviendrais pas, Frank, moi aussi j'étais à l'Old Barrister. J'ai vu cette putain de Ford s'arrêter juste devant la pelouse et avant que ça pète je me suis aperçu qu'il n'y avait qu'un seul gus à l'intérieur.
- Et alors ?
- Un seul, comme pour la propriété de Sam.
- Un seul homme ne peut pas occasionner autant de dégâts, fit Vitali en haussant les épaules. C'est stupide.
- Sauf le grand fumier à la combinaison.
- Merde, tu y tiens à ta combinaison !
- Je fais mon boulot, c'est tout.
- Ton boulot, ce soir, c'est d'organiser la sécurité de la maison. Fous la paix à ce gars et laisse-nous réfléchir à ce qui a été fait et à ce qui risque d'arriver encore.
- C'est pas exactement comme ça que je vois les choses, Frank.
- Ah non ?
- Non. C'est pas toi qui vas me donner des ordres.
- La taupe fédérale fixa Bolovitch d'un air goguenard.
- Tu veux m'éclairer ?
- J'obéirai qu'à Joss, tu peux y croire.
- Écoute bien ce que je vais te dire, Bolo. Si tu as l'intention de faire de vieux os dans l'Organisation, t'as intérêt à réviser ton point de vue. Mets-toi ça dans la tête avant qu'elle devienne une passoire. Maintenant, fais sortir ce type d'ici et mets-toi au boulot.

Il y eut un instant d'extrême tension dans le bureau. Les sourcils touffus du Yougo s'étaient abaissés comme une ligne de barbelés et ses yeux étincelaient de rage. Puis d'un coup il émit un petit rire hystérique, fit un geste de la main en direction de l'homme assis sur la chaise.

— T'as entendu ce qu'a dit monsieur Frank, Bernie ? Alors casse-toi vite d'ici avant que je change d'avis. Casse-toi, connard !

Le type se leva prestement et disparut, suivi de près par Bolovitch qui claqua violemment la porte derrière lui. Sam Disraeli fit entendre un bruit de souffle.

— On peut dire que vous savez vous faire des amis, Frank.

Vitali ricana.

— Toi, essaie de t'en faire quelques-uns en bas. Je crois que tu en as besoin, vu ta situation.

Disraeli allait rétorquer lorsqu'un jeune type débarqua rapidement dans la pièce.

— M'sieur Sam, on vous réclame au téléphone.

— Préviens que j'arrive, fit l'ex-maquereau en s'acheminant doucement sur les talons du *soldato*.

Il prit l'appel dans le bureau réservé aux communications avec Manhattan, ne fut nullement surpris d'entendre la voix grave et un peu glacée de Ray Connors :

— J'arrive dans trois ou quatre minutes, Sam. Débrouille-toi pour venir me chercher à la grille d'entrée, je ne tiens pas à palabrer avec les gorilles de service.

— Entendu, répliqua vivement Disraeli. Heu, vous n'êtes pas seul ?

— J'entrerais seul, mais je laisserai mes hommes à proximité, ne t'en fais pas. Comment est l'ambiance ?

— Moche. Ça pue la dégueulasserie.

— Tiens le coup, tout ira bien. Ne déroule pas le tapis rouge, hein ?

Il ricana puis raccrocha en s'efforçant d'avoir une allure décontractée pour revenir dans le salon du rez-de-chaussée à présent rempli de monde.

Près d'une baie vitrée dont les tentures avaient été tirées, David Andréa avait passé une main sous sa chemise pour masser son estomac grassouillet tout en discutant avec Vito Gencaro. Un peu plus loin, Lenny Barco et Charly Posada faisaient un poker autour d'une table basse en verre. Ils avaient un air flegmatique mais Sam savait qu'ils étaient tendus intérieurement, prêts aux éventualités les plus sombres.

Il regarda sa montre, vit qu'il n'avait plus que quelques instants avant d'aller faire le passage à Connors, s'achemina vers le hall d'entrée.

Budy Bolovitch, lui, affichait ouvertement un visage hargneux et hautain. Il observait du coin de l'œil Frank Vitali qui se tenait près

d'un bar de fortune derrière lequel un *soldato* servait à boire, en tenue de maître d'hôtel. Le délégué du big boss était en conversation avec Arrington et deux autres hommes, plus jeunes, qui avaient des allures d'universitaires prétentieux. L'un d'eux se nommait Joseph Taggart. C'était un avocat de Trenton dont la renommée commençait à grandir et qui avait de hautes relations à Washington. L'autre était un associé de Rudy Arrington et dirigeait une société de conseil en gestion financée par la mafia. Il s'appelait Cari Russel, avait été l'époux de Betty Barnowsky.

D'autres individus plus ou moins importants faisaient partie de la racaille de haut vol qui s'était rendue à Willingboro pour se placer à l'abri d'un danger dont personne ne réussissait vraiment à préciser l'origine mais qui n'en était pas moins bien réel.

À la suite des événements de la journée, une impression morbide s'était emparée de tous ces personnages qui n'avaient qu'une idée en tête : qu'on leur annonce que tout était rentré dans l'ordre, qu'ils pouvaient regagner leur domicile pour vaquer à leurs troubles affaires en toute quiétude. Mais la plupart se demandaient combien il y avait de faux culs dans l'assemblée et comment cette infecte journée allait se terminer.

Et les gardes du corps, les *soldati*, que chacun des chefs avait amenés avec lui n'étaient pas là pour réchauffer l'atmosphère. Leurs visages brutaux, leurs mines renfrognées et suspicieuses créaient un climat de malaise constant. Il y en avait huit dans le salon, trois ou quatre répartis à divers emplacements de la maison, et une bonne vingtaine dans le parc. Mais il fallait compter aussi avec la troupe régulière qui assurait habituellement la sécurité des lieux. En tout, cela faisait un peu plus de cinquante chiens de garde prêts à mordre au premier claquement de doigt.

Joss Kenny pénétra dans l'immense pièce qu'il contempla d'un regard panoramique avant de se diriger vers le bar. Il allait l'atteindre quand Frank Vitali s'en détacha et l'intercepta.

— Je me pose une question depuis un moment, Joss, prononça ce dernier du bout des lèvres.

— Je peux y apporter une réponse ? fit Kenny d'un ton faussement amical.

— Sans aucun doute. Qu'est-ce que je fais ici ?

— Toi ? Mais... T'es le boss.

— Tu en es bien sûr ?

— Évidemment.

— Alors, tu pourrais le confirmer à ton connard de Bolovitch.

— Qu'est-ce qu'il y a avec lui, t'as eu des mots ?

— Demande-le-lui. Conseille-lui surtout de rester à sa place.

— Relax, Frank !

La voix de Vitali claqua durement :

— Arrange-toi pour qu'il ne me traîne plus dans les pattes. La prochaine fois, tu pourras le récupérer les pieds devant.

— Mais bon sang... Si tu m'expliquais ?

— Y a rien à expliquer.

— D'accord, je vais voir ça. Tu prends un verre ?

— J'ai pas soif.

— Bon, comme tu veux, je...

Il s'interrompit pour observer l'entrée du salon où venait de pénétrer Sam Disraeli accompagné d'un grand type à la stature athlétique habillé d'un costard sombre et sûrement coûteux. Sa démarche était souple, rappelant le déplacement des grands fauves. Des lunettes légèrement teintées, à fines montures dorées, lui protégeaient les yeux et il avait une grosse montre en or au poignet gauche.

— Tu le connais ? fit Kenny à la taupe fédérale.

— Il me semble que je l'ai déjà vu.

— À Manhattan ?

— Possible.

— Moi, sa tête ne me dit rien du tout. Il a dû se la faire arranger.

— Peut-être qu'on le connaît sans le savoir, ricana Vitali.

— Ce serait plutôt marrant. Faudra l'écouter parler.

Disraeli et le nouveau marchaient à présent dans leur direction tout en discutant. Ils s'immobilisèrent bientôt devant eux et Kenny s'aperçut que le grand type avait constamment les yeux fixés sur lui, derrière ses conneries de lunettes teintées.

— Salut, Joss. Tu n'as pas trop de mal à tenir la situation en main ?

La phrase d'entrée en matière avait été prononcée d'un ton amical, mais la voix qui la modulait avait quelque chose de glacé, d'effrayant presque.

— Faut demander ça à...

— À Frank, je sais. Comment ça roule, Frankie ?

Vitali fit un sourire légèrement crispé.

— La route est pleine de trous et de bosses, mais ça roule quand même. On fait avec.

— Ça va s'arranger.

— Je l'espère, heu...

— Ray. Ray Connors.

— Je suis content que vous soyez là, dit Kenny dont le ton démentait l'affirmation. Dites, est-ce qu'on se connaît ?

— Moi je te connais, Joss.

Sam Disraeli s'était placé un peu en retrait et faisait mine de s'ennuyer, comme s'il attendait la fin des présentations. Vitali eut un petit rire à son intention :

— Dis-moi, Sam, t'aurais pu nous parler de Ray. Tu joues les

cachottiers ?

— J'ai rien à cacher, Frank. Je ne savais pas que Ray allait débarquer ici ce soir.

« Ray Connors », lui, ne s'intéressait déjà plus à la discussion. Il observait négligemment l'assistance, détaillant d'un regard professionnel et froid les hommes installés dans le salon et dont les yeux étaient braqués sur lui. Il quitta silencieusement les deux hommes et marcha en souplesse vers Gencaro qui venait de délaissier David Andréa pour marcher vers la sortie.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-il gentiment lorsqu'il l'eut rattrapé juste avant l'entrée.

— Ray Connors, hein ? grogna le gros mafioso.

— Ouais. Je t'ai demandé où tu vas.

— Je me tire, j'en ai assez vu ici !

Puis il vint tout contre Bolan-Connors et grinça en sourdine :

— Je croyais que tu venais remettre les pendules à l'heure. Qu'est-ce que tu fous avec cet enculé de Disraeli ? Tu parais comme cul et chemise avec lui.

L'Exécuteur lui ricana au nez :

— Je te croyais plus futé, Vito.

— Va te faire foutre.

— Sam le mouchard n'en a plus que pour quelques instants à tromper son monde.

— Je vais revenir et m'occuper de lui avant... Attends, qu'est-ce que tu as dit ?

— Tu m'as compris. Considère-le comme déjà liquidé.

— Merde. Redis-moi ça.

CHAPITRE XX

Bolan fit un petit sourire à la ronde comme s'il discutait d'un sujet parfaitement anodin, poussa fermement Gencaro dans le hall d'entrée.

— Sais-tu au moins combien il a d'hommes avec lui ?

— Trois ou quatre, pas plus.

— Tu te trompes. Il y en a une bonne dizaine qui attendent dehors. Et il est très pote avec Charly Posada et Lenny Barco. Eux en ont toute une équipe prête à lui donner un coup de main. Quels sont tes effectifs, Vito ?

— Huit hommes dans le parc, plus deux ici.

Bolan jeta un regard aux deux molosses qui se tenaient derrière eux en attente, leurs mains tout près de leurs armes.

— C'est pas suffisant pour un clash. Et puis on ne veut pas que ça pète stupidement. Fais-moi une faveur, Vito. Laisse-moi régler l'affaire Disraeli.

— T'es sûr de toi ? fit le mafioso d'un ton beaucoup plus calme.

— Autant qu'on peut l'être quand on a de bonnes cartes. Mais je veux savoir si je peux compter sur toi et tes gars pour le cas où ça tournerait au vinaigre.

Gencaro resta silencieux quelques secondes, les sourcils froncés, le muflle congestionné.

— Je te donne une demi-heure, répliqua-t-il. Pas plus. Ensuite, je reprends mes billes.

— Je n'aurai pas besoin d'une demi-heure.

— Alors c'est O.K.

— Retourne t'asseoir et souris, Vito. L'affaire est dans le sac.

Le plantant sur place, Bolan rejoignit le salon où un silence relatif s'était installé. Il dirigea ses pas vers Joss Kenny qui s'était assis d'un air faussement nonchalant sur l'accoudoir d'un fauteuil, l'apostropha sèchement :

— Faut que je te parle, Joss. T'as une minute ?

L'autre sauta sur ses pieds comme s'il n'avait attendu que ça et l'Exécuteur l'entraîna dans un bureau au fond d'un couloir. Ils se regardèrent un instant en chiens de faïence puis Kenny attaqua d'une

voix cassante :

— Je peux savoir qui se passe ?

Bolan le fixa deux, trois secondes avant de répondre sur le même ton :

— On liquide les brebis galeuses, Joss.

— Ah ? Et c'est qui, les brebis galeuses ?

— Sais-tu au moins ce qu'ils veulent faire avec Barnowsky ?

— Tu vas sans doute me le dire.

— Bien sûr. Tu sais où il est ?

— Ouais. Mais je vois pas le rapport.

— Où est Barnowsky ?

— Dans le pavillon, au fond du parc.

— Combien de gus pour le garder ?

— Suffisamment.

— Sois précis.

— Trois.

— C'est bien ce que je pensais, soupira Bolan. Tu sais ce que Disraeli raconte sur toi ?

— Ça ne m'intéresse pas, c'est un cave.

Un mini-enregistreur apparut dans la main de l'Exécuteur.

— Approche-toi, je ne peux pas mettre le son trop fort.

Avec un mouvement de contrariété, Kenny fit deux pas en avant.

— Sois attentif, je ne te le passerai pas deux fois.

Immédiatement, une voix filtra de l'appareil, ténue mais parfaitement reconnaissable :

— « Kenny n'est pas franc du collier. Je me demande même si... s'il ne serait pas pour quelque chose dans ce qui est arrivé ce matin... Il s'attendait à cette saloperie. Et d'ailleurs il s'est tiré vite fait sans une égratignure. »

Un silence passa puis :

— « Il finira par passer à la casserole. Vous pourrez dire à monsieur Castellano que c'est en bonne voie. »

L'Exécuteur éteignit l'appareil, commenta :

— Il y en a encore long comme ça. Ça ne t'intéresse toujours pas ?

— À qui il racontait ces conneries ?

— À quelqu'un de bien placé au Grand Conseil. C'est à la suite de ça qu'on m'a demandé de venir à Trenton. Nous avons appris d'autres choses aussi, des choses pas vraiment agréables à entendre. Sam n'est qu'un pion manipulé.

— Par qui ?

— Tu ne t'en doutes pas ? Réfléchis.

— Je vois pas.

— C'est dommage, je croyais pouvoir compter sur toi. Il a des amis à Manhattan.

- Tu veux dire qu'il y aurait un complot ?
- Ne conclus pas trop vite, c'est beaucoup plus compliqué que ça.
- Au fait, où sont tes hommes ?
- Une moitié dans le parc, l'autre dans la maison.
- Et ça représente quoi, deux moitiés ?
- Deux équipes de huit gars.
- Réunis-en un maximum dans la maison.
- Pourquoi ?
- Le danger ne viendra pas de l'extérieur, je m'imaginais que tu l'avais compris... Faut que je retourne au salon. Fais le nécessaire auprès de tes équipes mais reste dans le coin.
- Comme tu veux, Ray.
- Bolan lui grimaça un sourire et le quitta. Il retrouva Frank Vitali dans le salon qui retentissait maintenant de discussions animées. Il lui prit le bras et l'entraîna vers une large porte vitrée qu'on avait ouverte pour évacuer la fumée de cigarettes. Ils firent quelques pas sur le gazon.
- Comment ressens-tu le climat ? lui demanda-t-il.
- Tu me fous les jetons.
- Ce n'est pas ça que je te demandais. À quel point en est la pression chez tous ces braves truands ?
- Encore un peu, et il suffira qu'un bouchon de champagne pète pour que tout le monde sorte son calibre. Ton arrivée n'a rien arrangé. Beaucoup d'entre eux sont venus me demander qui tu es et ce que tu fous ici. Je me le demande aussi.
- Plus pour longtemps.
- Évidemment. Tu ne tiendras pas plus de vingt minutes, Mack. Il y en a qui te regardent d'un très sale œil et qui commencent à réfléchir un peu trop. Ta seule chance, pour l'instant, c'est que l'opinion est divisée. Le mauvais œil est également valable pour la plupart d'entre eux.
- J'ai l'impression que tu m'as bien préparé le terrain.
- J'ai fait ce que j'ai pu, mais pas question d'aller plus loin.
- D'accord avec toi, opina Bolan. Il va te rester à prendre congé.
- Ne dis pas n'importe quoi.
- Dégage le terrain, Frank.
- Je ne peux pas.
- Même si c'est Castellano qui te le demande ?
- Tu veux rire ? Moi j'ai la bouche trop sèche pour ça.
- Je m'occupe d'arranger le coup. Tu n'auras qu'à dire oui à Joss Kenny après avoir discuté un peu pour la forme.
- Vitali soupira.
- Je crois être en pleine démente. Comment peux-tu espérer que ça marchera ?

— C'est une question d'état d'esprit. Et si ça ne fonctionne pas, j'essaierai de trouver autre chose. Croise les doigts.

— Tout ça me semble irréel. Comment fais-tu pour tenir le coup ?

— Je n'y pense pas. Sais-tu où est Disraeli ?

— Je l'ai vu monter à l'étage pendant que tu discutais avec Kenny.

— O.K. Retourne dans la cage au fauve et attend qu'il vienne te trouver.

Coupant court à la discussion, Bolan repassa dans le salon, avisa Posada qui s'éloignait d'un groupe en pleine discussion, l'attrapa au vol :

— Trouve-moi Sam, lui dit-il. Qu'il rapplique tout de suite.

Poursuivant son chemin, il repéra Kenny, lui fit un signe pour qu'il le rejoigne et lui confia :

— Il y a du nouveau, je viens d'avoir le boss au téléphone.

— Tu as plus de chance que moi, grimaça le mafioso de New York.

— Il veut que Frank dégage le circuit.

— Il y a une raison précise ?

— Tu as peut-être envie de discuter les ordres ?

— Bien sûr que non, mais...

Bolan ajouta sur un ton confidentiel :

— Ils viennent de recevoir une information, le plan est changé. Et Frank est un pion précieux pour le boss.

— Bon... On ne s'occupe plus des brebis galeuses ?

— Ne dis pas n'importe quoi. Chaque chose en son temps. Si Frank ne comprend pas assez vite, dégage-le de force. Tu piges ?

— On en est là ?

— N'en doute pas.

— D'accord, pas de problème, affirma Kenny avec un large sourire sur sa face plate.

— Magne-toi, ça va bouger dans pas longtemps. Tu as placé tes hommes ?

— Ils sont tous en attente à l'intérieur.

— Vas-y, lui dit l'Exécuteur en lui donnant une petite tape discrète sur le flanc.

Il observa le départ rapide de Kenny en direction du bar où s'étaient massés une dizaine d'*amici*, le vit accoster le fédé camouflé vers lequel il se pencha. Il y eut ensuite une petite altercation et quelques mots cinglants arrivèrent jusqu'à Bolan qui dissimula un rictus satisfait. L'intervention n'était pas passée inaperçue autour d'eux. Il souhaitait de toutes ses forces que ce soit suffisant. Il faudrait seulement qu'il y ait quelqu'un pour aller rapporter l'information à New York, afin que Vitali ne soit pas trop inquiet.

— Vous me cherchiez, Ray ?

Disraeli ressemblait un peu à un gosse que l'on s'apprêtait à

réprimander. Un gosse dégénéré à l'allure sournoise.

— Ouais.

Bolan baissa la voix, chuchotant presque.

— Je veux que tu préviennes tes amis qu'ils se tiennent prêts. Ensuite, tu te débrouilleras pour entraîner Kenny là où se trouve ce mec important. Tu me suis ?

— Barnowsky ? chuinta *l'amici*.

— Oui. Trouve un prétexte, dis-lui que tu as découvert du suspect au sujet de Frank Vitali.

— On m'a dit qu'il allait quitter la maison.

— C'est exact, mais ne t'occupe pas de ça.

— Bon. Ensuite ?

— Tu m'attendras. Fais gaffe et surtout évite de te faire repérer.

— D'accord. Est-ce que vous pouvez me donner une-une indication sur ce que j'aurai à faire ensuite ?

— Tu veux savoir qui est vraiment Joss Kenny ?

— Que voulez-vous dire, Ray ?

— Attends-toi à une sacrée surprise.

— J'espère qu'elle sera bonne, au moins.

— N'en doute pas.

— J'ai l'impression que j'aurai bientôt à vous remercier, Ray.

— Ne charge pas, tu veux ?

— Heu, oui, bien sûr. Mais je pense vraiment ce que je dis.

Disraeli eut un drôle de sourire, pivota sur ses talons et disparut. L'Exécuteur vit ensuite la taupe fédérale qui sortait de la grande bâtisse et s'éloignait rapidement vers le parking.

Il espérait avoir correctement verrouillé la situation et s'être procuré une possibilité supplémentaire de repli en cas d'imprévu.

Il s'éclipsa doucement, quitta à son tour la maison et s'enfonça rapidement dans l'ombre du parc. Frank Vitali lui avait dit : « Tu ne tiendras pas plus de vingt minutes. » Bolan n'avait pas l'intention d'utiliser tout ce temps pour terminer le boulot. D'ailleurs, il savait que Frank avait raison. Dix minutes tout au plus constituaient une limite mortelle.

La fin de l'opération se présentait comme une sorte de kaléidoscope reposant sur un bluff démentiel. Bolan avait fabriqué la situation présente à l'aide de morceaux d'un puzzle mettant en jeu la psychologie de chacun des individus qui composaient l'Organisation au New Jersey. Il ne pouvait pas être certain du résultat final, ne pouvait qu'espérer en sa bonne étoile et la connaissance qu'il avait de la mentalité mafieuse.

Il prit une profonde inspiration et s'achemina vers le pavillon dont la masse sombre apparaissait tout au fond du parc, bien au-delà des lumières qui éclairaient la façade de la grande bâtisse. Lorsqu'il fut

complètement hors champ, il tira de sa poche un transceiver miniaturisé et appela son char de guerre :

— Le cheval de Troie va sortir dans quelques instants. Vous êtes prêts ?

— Affirmatif, lui renvoya Gadgets.

— Je vais passer à la phase finale. Prévoyez une récupération. Ça se fera par l'angle sud.

— Roger !

Il rempocha l'appareil et poursuivit son chemin jusqu'au bâtiment carré qui avait dû servir jadis à héberger les gardiens de la propriété. Un mafioso se tenait en faction devant la porte, fumant une cigarette.

— Tout va bien ? lui demanda Bolan.

— Tout va bien, monsieur, lui répondit le type.

— Ouvre-moi la porte.

— Elle n'est pas verrouillée.

L'Exécuteur fit tourner la poignée et poussa le battant. Au bout d'un couloir, il découvrit deux *amici* dans une salle de séjour en train de regarder la télé. Il les liquida de deux balles silencieuses de 9 mm, visita ensuite les autres pièces et trouva un homme allongé sur un lit l'un de ses poignets attaché à un montant par des menottes. Il n'était pas endormi. Il était vêtu d'une chemise et d'un pantalon froissé et portait des chaussons à ses pieds. Il cligna plusieurs fois des yeux quand l'ampoule du plafond s'alluma et se redressa sur un coude. Son visage était défait ses traits tirés et ses joues mal rasées, mais dans l'ensemble il ne paraissait pas trop mal en point.

— Barnowsky ? lui demanda l'Exécuteur.

— Je suis toujours Barnowsky, oui, répliqua le prisonnier d'une voix morne. Et vous pouvez aller vous faire foutre.

Bolan lui sourit et quitta la chambre, alla rejoindre le garde près de la porte d'entrée.

— Tu m'as bien dit que tout est tranquille ? lui jeta-t-il d'un ton mordant.

— Oui, bien sûr. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Va voir à l'intérieur.

L'autre passa devant lui pour pénétrer dans la bâtisse. L'Exécuteur le laissa atteindre le living avant de lui loger une balle dans la tête, puis rejoignit aussitôt Barnowsky. Il le délivra en coupant la chaîne des menottes d'une balle précise, l'aida à se mettre debout.

— Vous pouvez marcher ?

— Pour aller où ? fit Barnowsky, l'expression stupéfaite.

— Vers la liberté. Il vous faudra peut-être courir.

— Bon Dieu ! Je pourrais courir un marathon pour ne plus avoir ces salopards sur le dos. Vous êtes du FBI ?

— Qui je suis n'a aucune importance. Allons-y.

Le poussant, il le conduisit à l'extérieur, inspecta les alentours et l'entraîna vivement vers la limite sud de la propriété. Malgré les affirmations de l'expert en économie, sa détention ne l'avait pas arrangé physiquement. Plusieurs fois il buta sur de petits obstacles invisibles et Bolan dut l'aider à franchir un muret en bordure d'une allée qui ceinturait le domaine.

Subitement, une silhouette se démasqua d'un fourré, une arme au poing, et s'enquit agressivement :

— C'est quoi, ce cirque ?

Il y eut un infime chuintement rauque et une balle toute chaude lui arriva dans le nez en guise de réponse. Puis une seconde silhouette se dessina un peu plus loin. Le Beretta releva encore son muflle sinistre, s'abaissa à l'ultime instant quand Bolan eut identifié l'homme en approche.

— Content de te revoir, chuchota Schwarz avec un large sourire dans l'obscurité. C'est Barnowsky ?

— Ouais. Amène-le au Q.G., je vais couvrir la retraite.

À cet instant, des cris retentirent en direction de la grille d'entrée. Un projecteur s'alluma, inonda une voiture en attente devant la grille du parc. Trois *soldati* se tenaient devant la calandre et plusieurs autres convergeaient dans cette direction.

L'Exécuteur étouffa un juron. Le sang puisa plus vite dans ses veines.

— Continue tout seul, Gadgets, gronda-t-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Frank s'est fait choper à la sortie. Je ne peux pas le laisser dans la merde.

— Il est sûrement assez grand pour se débrouiller seul, Mack.

— Emmène Barnowsky et tiens-le au chaud, cracha Bolan en se repliant pour franchir de nouveau le muret de la propriété.

CHAPITRE XXI

Les deux hommes marchaient rapidement vers le pavillon, côte à côte et en silence. En arrivant à proximité du pavillon, Kenny attaqua abruptement d'un ton soupçonneux :

— Qu'est-ce que tu veux me montrer, Sam ? Tu me parais bizarre.

— T'énervé pas, lui dit l'ex-maquereau. Tu ne vas pas tarder à le savoir.

— Hé ! Où est le gus qui devrait être devant la porte ?

— Peut-être en train de baiser une nana à l'intérieur, ricana Disraeli.

— Arrête de dire des conneries.

Ils pénétrèrent avec prudence dans la construction, franchirent le couloir d'accès jusqu'au living et Kenny s'arrêta net, comme paralysé.

— Putain de bon Dieu de merde ! proféra-t-il lentement en fixant les trois cadavres qui baignaient dans une grande flaque de sang.

Disraeli fit un pas en avant pour observer à son tour le spectacle. Il eut subitement froid dans le dos et marmonna des mots incompréhensibles. Puis une voix aussi froide que la banquise s'éleva dans leurs dos :

— Tu as presque failli réussir, Joss. Dommage que tu aies commis une erreur.

— Quoi ? éructa Kenny en pivotant brusquement sur ses talons, la main sur la crosse de son automatique.

Ray Connors se tenait dans le couloir, un méchant flingue pointé sur lui.

— Tu t'es donné bien du mal pour convaincre Bolo et quelques autres *amici* au sujet de la combinaison noire.

— Qu'est-ce que tu insinues, Ray ?

— Tant que tu étais avec les autres, on ne pouvait pas te soupçonner, n'est-ce pas ? Mais ton bluff ne fonctionne plus, tu ne peux plus baiser la gueule à personne.

— T'es malade ?

Bolan découvrit ses dents dans un sourire de fauve.

— Simplement lucide. C'est la minute de vérité, mon vieux.

— Comment j'aurais pu faire ça ? Je n'ai pas bougé de la baraque !

— C'est toi qui le dis.

Le visage de Kenny se congestionna et ses yeux devinrent fous. Brusquement, il lança sa main vers son arme, la saisit d'un geste maintes fois répété tout en faisant un rapide pas de côté. Disraeli n'entendit aucun coup de feu mais il vit le visage tout proche de lui s'agrémenter subitement d'un trou tout rouge au milieu du front tandis que les yeux de Kenny se révoltaient. La chute du corps sur le carrelage fit un bruit flasque.

— Mais... Mais pourquoi ? couina-t-il, incapable de dire autre chose. Il était devenu blême.

— Ce n'est pas la bonne question, lui dit Bolan. Demande-toi plutôt qui est réellement Joss Kenny. Je t'ai dit que tu allais avoir une sacrée surprise.

— Putain de surprise !

— Barnowsky n'est plus dans la baraque.

— C'est Joss qui l'aurait laissé filer ?

— Pourquoi est-ce que tu continues de l'appeler comme ça ?

— Je voudrais bien comprendre...

— Si tu vas jeter un coup d'œil dans sa voiture, tu y trouveras de drôles de fringues qui ressemblent étrangement à une combinaison noire. Tu mettras peut-être aussi la main sur un gros calibre argenté, un .44 magnum capable de stopper un tank. Ça ne te dit rien ?

— Vous êtes vraiment certain ?

— J'ai vérifié, Sam. Y a pas d'erreur, hélas. Cette ordure a failli réussir son coup. En tout cas, nous sommes déjà dans la merde avec la disparition de ce type.

Le front du mafioso s'était couvert de sueur. Il était visiblement en plein désarroi.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour le retrouver ?

— T'inquiète pas, il ne pourra pas aller bien loin. Faut d'abord s'occuper de la grande pute. Tu as une idée ?

Une lueur de ruse s'alluma dans les yeux du mafioso qui parut se ressaisir d'un coup.

— Je peux m'en charger...

— Tu crois que tu te débrouilleras ?

— Vous en faites pas, Ray. J'en prends la responsabilité.

— Tu sais combien vaut le cadavre de ce mec ?

— Heu, oui, j'en ai une idée.

— Mets six chiffres après l'unité et ton idée deviendra plus précise.

— Putain !... On pourrait partager, je me contenterais seulement de...

— Le pognon ne m'intéresse pas, Sam. J'en ai autant que je veux. Si tu te charges de ce fumier, tu te débrouilles aussi avec le reste. J'ai besoin d'avoir les mains libres.

— Oui, je vois.
— Qu'est-ce que tu vas en faire ? lui sourit subitement Bolan.
— Le foutre dans le coffre de ma tire et me casser d'ici.
— J'ai l'impression que c'est râpé. Tu n'as pas vu ce qui s'est passé à la grille ? On dirait que quelqu'un veut garder tout le monde bien au chaud ici.

Disraeli haussa les épaules, le regard toujours allumé.

— J'attendrai le temps qu'il faudra.

— Fais gaffe qu'on ne te pique pas le macchab, répliqua l'Exécuteur avant de se mettre en marche vers la maison principale.

Il n'y avait presque plus de gardes dans le parc, seuls quelques *soldati* étaient postés devant la façade brillamment éclairée. À l'intérieur, un brouhaha avait envahi le rez-de-chaussée et des hommes excités discutaient âprement par petits groupes sous les regards attentifs des gardes du corps.

Au milieu du living, Bolovitch levait les bras au-dessus de sa tête en s'écriant :

— Écoutez-moi ! Ce n'est pas la peine de paniquer, il y a seulement un contretemps. Pour l'instant, tout le monde reste à l'abri ici, c'est une question de sécurité pour tous... Je vous conseille de vous asseoir et de boire un coup en attendant que ça se passe.

Mais personne ne semblait avoir envie d'écouter le Yougoslave. Quelques grossièretés, même, jaillirent à son sujet. L'Exécuteur attrapa un chef d'équipe par le bras et lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a, pourquoi tout ce bordel ?

— Je sais pas trop, monsieur. Je crois qu'il y a eu un contrordre, faut vous renseigner auprès de Bolo.

Il lâcha le type, avisa Frank Vitali qui se tenait dans un angle de la salle en compagnie de Gencaro et s'approcha d'eux.

— Ça veut dire quoi ? questionna-t-il en fixant plus particulièrement Gencaro.

Ce fut la taupe fédérale qui lui répondit :

— Un coup de fil est arrivé pour Joss mais c'est Bolovitch qui l'a pris. Cet abruti s' imagine qu'il est devenu le détenteur des clés du château.

— Qui a appelé ?

— On n'en sait trop rien. Vraisemblablement quelqu'un du Conseil.

— Et Kenny, où est-il ?

Vitali haussa les épaules.

— Quand ces crétins m'ont fait rentrer, il n'était plus là.

— Je l'ai vu partir avec Disraeli, dit Gencaro.

— Quoi ? s'étonna Connors-Bolan.

— Comme je te le dis.

— Et ça ne t'a pas étonné ?
— Tu m'avais demandé de pas bouger.
— Merde, tu as raison. Mais tu devrais envoyer quelqu'un pour vérifier ce qu'ils foutent, Vito.

— Pourquoi ne demandes-tu pas à tes hommes ?

— Je les garde en réserve.

Vitali intervint :

— Tu devrais faire vérifier, ça ne me semble pas catholique.

Gencaro ricana.

— T'as enfin besoin de Vito, hein ?

— On marche main dans la main ou pas du tout, répliqua durement Bolan.

— O.K.

Le mafioso se décolla du mur contre lequel il s'était appuyé et alla jeter quelques mots dans l'oreille d'un de ses gardes du corps. Quand il revint près de Vitali, l'homme qu'il prenait pour Ray Connors s'était éloigné, circulait de groupe en groupe, échangeant des paroles avec certains membres de l'assemblée de malfrats massés dans la maison.

Au bout d'un moment, le fédé déguisé en *soto-capo* de *Cosa Nostra* fit un clin d'œil à Gencaro :

— Je te laisse un instant, Vito. Je vais essayer de joindre le boss.

D'un air décontracté, il se fraya un passage au milieu de la foule, passa à quelques mètres de Bolan et alla s'enfermer dans une chambre. Il dut attendre deux minutes avant que la porte s'ouvre de nouveau.

— Barnowsky ? s'enquit-il laconiquement en fixant l'Exécuteur d'un regard anxieux.

— C'est fait.

— Bon, c'est déjà ça. Pourquoi es-tu revenu ?

— Je ne peux plus me passer de ces types, lui répondit Bolan avec un sourire amical.

Le visage de Vitali se contracta.

— Tu es complètement givré, Striker. Je peux m'en tirer tout seul, ce n'est pas la première fois que...

— Ça va, Frank. Ça va... Prépare-toi plutôt à tailler la route quand ils vont commencer à s'entre-dévorer. Ça ne doit plus tarder.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai eu Kenny.

— Et puis ?

— C'est tout. Kenny est le détonateur.

— Putain de merde ! gémit le flic fédéral. Tu veux vraiment mettre le feu aux poudres ?

— Ouais. Rejoins les autres, Frank. Ils vont trouver bizarre que tu disparaisses toi aussi.

— Quel con ! cracha Vitali en quittant nerveusement la pièce.

Il s'arrêta deux secondes devant la porte et se retourna. Son visage était crispé mais il avait un regard déterminé. Il sourit, fit un clin d'œil à son ami et sortit.

Il déboucha dans le salon bruyant et empesté de fumée à l'instant où Sam Disraeli y fit son apparition. Le visage du mafioso était pâle, le morceau de sparadrap sur le bout de son nez lui donnait un air ridicule et l'hématome sur sa joue semblait s'être élargi. Mais ses yeux luisaient comme s'il avait réussi un bon coup. Il se heurta presque à Charly Posada qui lui demanda d'un ton crispé :

— Où étais-tu, Sam ? Y a des gars qui te cherchent.

— Si on te pose la question...

— Ouais, je connais... Je dirai que je suis pas au courant.

— T'as tout compris.

— Fais gaffe à ton cul, tous ces mecs sont vachement excités.

— Mon cul leur dit merde, rigola Disraeli avec une expression réjouie sur le visage. Te frappe pas, on est dans le coup, je t'en parlerai tout à l'heure.

Bolan, lui, s'était rendu à l'arrière de la maison où il venait de trouver un jeune mafioso au regard vicieux adossé contre une porte donnant sur l'extérieur.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

— Gus, fit l'autre automatiquement.

— Bonsoir, Gus.

L'autre le considéra d'un air étonné puis son front étroit se plissa soudain lorsqu'il vit le lugubre flingue noir pointé droit sur sa tête. Un grognement de fauve s'échappa de sa bouche, stoppé net par l'ogive blindée de 9 mm qui lui fit exploser la mâchoire, traversa sa nuque et la porte derrière lui.

L'Exécuteur suivit du regard la chute de son corps qu'il repoussa au dernier moment, ouvrit le battant et avisa un moustachu qui s'était dressé en entendant le bruit de l'impact à travers le bois. *L'amici* loucha d'un air ahuri sur le Beretta, coassa :

— Pourquoi ça ?

Puis son nez explosa et il partit à la renverse.

Bolan inspecta encore ce qui restait du rez-de-chaussée dans cette partie de la luxueuse bâtisse mais ne trouva plus personne. Ôtant le silencieux du Beretta, il le glissa dans son holster d'épaule et retourna dans l'arène surchauffée.

Frank Vitali s'était placé pas loin du hall et affichait une mine ennuyée.

— La vie est belle ? lui glissa Bolan en passant devant lui ?

— Splendide. J'entends déjà le chant des anges.

Il chercha Gencaro du regard, l'aperçut près d'une tenture. Un

gorille avec de longs favoris était en train de lui parler dans le tuyau de l'oreille tandis que son regard charbonneux était braqué sur un point précis du living. À l'opposé de la salle, tout près du bar, Sam le chanceux saisissait un verre de whisky qu'il portait joyeusement à ses lèvres.

Tout se passa ensuite dans une atmosphère irréelle, insensée. Comme dans un film au ralenti, Disraeli vit Gencaro s'approcher de lui, un sourire aux lèvres et la mine avenante, avec un grand mouvement de la main, paume ouverte dans sa direction.

— À ta santé ! lança-t-il en montant sa coupe de champagne dans un geste théâtral.

— À ta putain de mère ! cracha Gencaro tout en extirpant un énorme revolver de sa veste et le plaçant sous le nez de Sam l'ahuri dont les yeux s'exorbitèrent.

Puis il se mit à aboyer à la ronde :

— Vous savez pas ce qu'on vient de me dire ?... Sam est un gentil amico vachement réglo qui respecte *l'omerta* et toutes les règles de l'Organisation. Bien... Seulement, Sam est aussi un gros malin qui bosse aussi pour lui tout seul ! Vous pouvez tous aller voir ce qu'il y a dans le coffre de sa caisse, malheureusement le pauvre Joss ne pourra pas vous dire comment on l'a mis dans cet état. Il ne pourra plus vous raconter de quelle façon ce pédé de merde lui a réglé son compte... Qu'est-ce que vous attendez, bordel de merde !

Disraeli tenait toujours sa coupe de champagne à la main, au-dessus de sa tête. Mais son visage était décomposé, ses yeux exorbités. Il postillonna violemment :

— T'es complètement taré, Vito ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ta gueule, fumier !

— Pourquoi je fermerais ma gueule ?

— Parce que t'es un enfoiré de fils de truie ! rugit Gencaro d'une voix hystérique.

— Putain ! Vous l'entendez ? Écoute, on va s'arranger, Vito. Je te propose la moitié !

— La moitié de quoi ?

— De la prime, merde ! Je suis même prêt à la partager avec tout le monde, y en a assez pour tous...

— J't'ai dit, ta gueule !

— T'es vraiment un con ! renvoya l'ancien proxo devenu chef de magouille. Vous l'avez entendu, vous autres ? Vous avez entendu ses paroles de merde ? Mais qu'est-ce que vous attendez pour l'applaudir ?

Un feulement sauvage s'échappa de la gorge de Gencaro. Et puis, brusquement, le gros revolver se cabra dans sa main en émettant un aboiement tonitruant. Disraeli ressembla subitement à un monstre surgi d'une autre planète avec son front largement ouvert sur sa

cervelle qui parut bouillonner un instant avant de se répandre autour de lui.

Alors que son corps commençait à peine à basculer, une bonne douzaine de calibres étaient apparus, serrés dans des poignes dont les doigts blanchissaient sur le métal.

— Arrêtez ! hurla frénétiquement Bolovitch. Arrêtez tous, ne faites pas les cons !

Mais une nouvelle fois personne ne l'écouta. S'il avait lancé cet avertissement dans sa langue d'origine, en Serbie ou dans la Bosnie dévastée par une guerre stupide, peut-être eût-il été entendu. Mais les hommes qui l'entouraient ne parurent comprendre aucune de ses paroles, pas plus que le bon sens le plus élémentaire. Un garde du corps aux yeux fous braqua son automatique sur Vito Gencaro et fit aussitôt feu à plusieurs reprises, immédiatement relayé par d'autres mafiosi hyper-tendus dont les armes étaient déjà prêtes à cracher leur mortel venin. En moins de deux secondes, l'immense salle fut le théâtre d'un monstrueux holocauste ponctué de coups de feu tirés dans toutes les directions, de vociférations hystériques et de gicllements de sang.

CHAPITRE XXII

Bolan empoigna un bras de Frank Vitali qui grommelait des mots sans suite, l'obligea à le suivre vers l'arrière de la demeure dont le luxueux confort commençait à ressembler à une image de Pompéi. Ils franchirent le hall d'entrée désert, bousculèrent deux mafiosi qui tentaient maladroitement de se placer à couvert derrière un canapé. Quelques secondes plus tard, après avoir enjambé les corps de deux sentinelles, ils se retrouvèrent dehors, dans une nuit d'encre. Une lueur diffuse leur parvenait du côté éclairé de la façade avant. La taupe fédérale respira l'air à pleins poumons.

— Fonce ! lui jeta l'Exécuteur. Vers le sud.

— Merde, c'est où, le sud ? Je sais plus vraiment où j'en suis.

— Alors suis-moi, lui lança Bolan en commençant à sprinter sur la pelouse.

Tous ses sens aux aguets, les nerfs en extrême tension, l'Exécuteur s'attendait à devoir traverser une zone d'opposition, était prêt à déchaîner le feu sur tout ce qui pourrait lui barrer le passage. Mais le parc paraissait vidé de ses défenseurs. Tous devaient s'être précipités vers l'ouragan qui se déchaînait à l'intérieur du fortin mafieux.

Trois minutes plus tard, après avoir sauté le petit mur d'enceinte, ils pénétrèrent dans le char de combat en attente devant l'orée d'un bois touffu, se laissèrent tomber sur les sièges du module habitable.

Vitali avait du mal à reprendre sa respiration quand Bolan passa dans la cabine des opérations. Sans un mot, Blancanales lui céda la place devant la console de tir.

Captées par trois caméras vidéo, les images de la propriété mafieuse s'affichaient sur des écrans disposés en demi-cercle. L'Exécuteur tapota quelques touches sur le clavier de l'ordinateur, coupla électroniquement la tourelle de tir au système de télémétrie et fit encore quelques réglages. À côté de lui, Gadgets se tenait prêt à l'assister pour l'ultime manipulation tandis que Politicien observait avec attention les réglages techniques.

Le souffle léger d'une respiration détourna un instant l'attention de Bolan qui suspendit son geste en direction d'un bouton rouge sur la

console. Il demeura un moment immobile dans le silence ouaté du char de guerre, fit pivoter doucement son siège et considéra le visage féminin penché sur lui. Un petit rire le secoua silencieusement.

— Vous êtes toujours là ?

Betty Barnowsky avait un visage grave, presque douloureux.

— Oui. J'ai attendu votre retour. Je n'aurai jamais assez de remerciements pour ce que vous avez fait.

Se détournant un peu plus, Bolan observa l'expert en économie qui lui aussi s'était approché. Il lut dans son regard un sentiment d'espoir et de frayeur rétrospective, y vit aussi toute l'horreur qu'inspirait une certaine catégorie de l'espèce humaine. L'assurance qu'il ne s'était pas trompé cette fois encore.

Les réticules de l'écran s'étaient centrés automatiquement sur le milieu de la place-forte mafieuse. Un voyant rouge clignota en haut du clavier, indiquant que le tir pouvait être déclenché.

Le regard de Bolan était fixé sur les yeux de Betty et il lui paraissait y distinguer un océan de compassion, de miséricorde. Une certaine indifférence, aussi. Une indifférence paradoxale qui le mit mal à l'aise l'espace d'un instant.

— Vous ne finissez pas ? lui demanda-t-elle au bout d'un moment presque douloureux.

— Ils vont finir tout seuls, lui répondit Schwarz.

La réplique de l'Exécuteur lui parvint aussitôt comme une douche glaciale :

— Prêt pour l'envoi ?

— Prêt, fit Gadgets.

— Centrage à la cible ?

— Centrage à la cible confirmé.

— Feu !

Un grondement se fit immédiatement entendre au-dessus de leurs têtes tandis que deux roquettes giclaient de la tourelle de tir vers leur objectif. Sur les écrans vidéo, la trajectoire se matérialisa par une traînée rapide puis ce fut l'impact. Une immense boule de feu naquit dans la nuit opaque, se développa en quelques fractions de seconde tandis que des débris de toutes sortes jaillissaient dans l'atmosphère.

Le visage granitique, les yeux froids, l'Exécuteur appuya une seconde fois sur deux touches du clavier, dit encore :

— Paré pour le tir numéro deux ?

— Paré ! lui renvoya Gadgets en écho. Centrage confirmé.

— Go !

Deux nouveaux projectiles auto-guidés partirent dans un déchirement d'air qui leur vrilla les tympans. Les oiseaux de feu s'incrustèrent sur une trajectoire tendue dont l'aboutissement était une magnifique propriété abritant près d'une centaine d'individus infâmes

dont la principale préoccupation consistait à s'approprier le bien des autres, à sucer avidement leur sang pour les rejeter ensuite, exsangues.

Blancanales s'était levé pour se placer devant la vitre polarisée du gros véhicule de combat.

— Ça a de la gueule, dit-il en observant le colossal brasier qui se développait à plus d'un kilomètre de là.

— Oui, répliqua Gadgets. On dirait le début d'une éruption volcanique.

— Ou la fin d'une illusion, prononça doucement Betty Barnowsky, les yeux mouillés par les larmes d'une joie amère.

Bolan regardait lui aussi le spectacle dantesque à travers la vitre. Sans un mot, il alla se mettre aux commandes du mastodonte de métal et lança le moteur. La fatigue d'une tension nerveuse lui tombait brutalement sur les épaules.

— Laisse-moi le volant, lui dit Blancanales. Je vais nous dégager d'ici.

— Va te faire voir, Pol.

— Merde ! Après ce qui s'est passé...

— Parce qu'il s'est passé quelque chose ? dit l'Exécuteur avec un petit rire las.

— Non, je ne m'en étais pas aperçu, rigola Blancanales. Gadgets non plus. Personne ne s'est aperçu de rien. Et toi, Frank, tu as remarqué quelque chose ?

— Seulement un peu de fumée, répondit l'agent fédéral. Rien que de la fumée.

C'était en effet tout ce qui restait du projet « King-fire ».

FIN

-
- 1 Délivrance à Washington, L'Exécuteur N°123.
 - 2 Alerte à Seattle, L'exécuteur N°111.